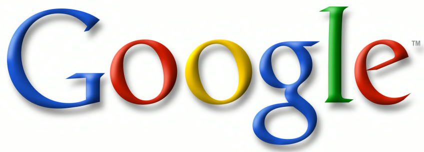


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

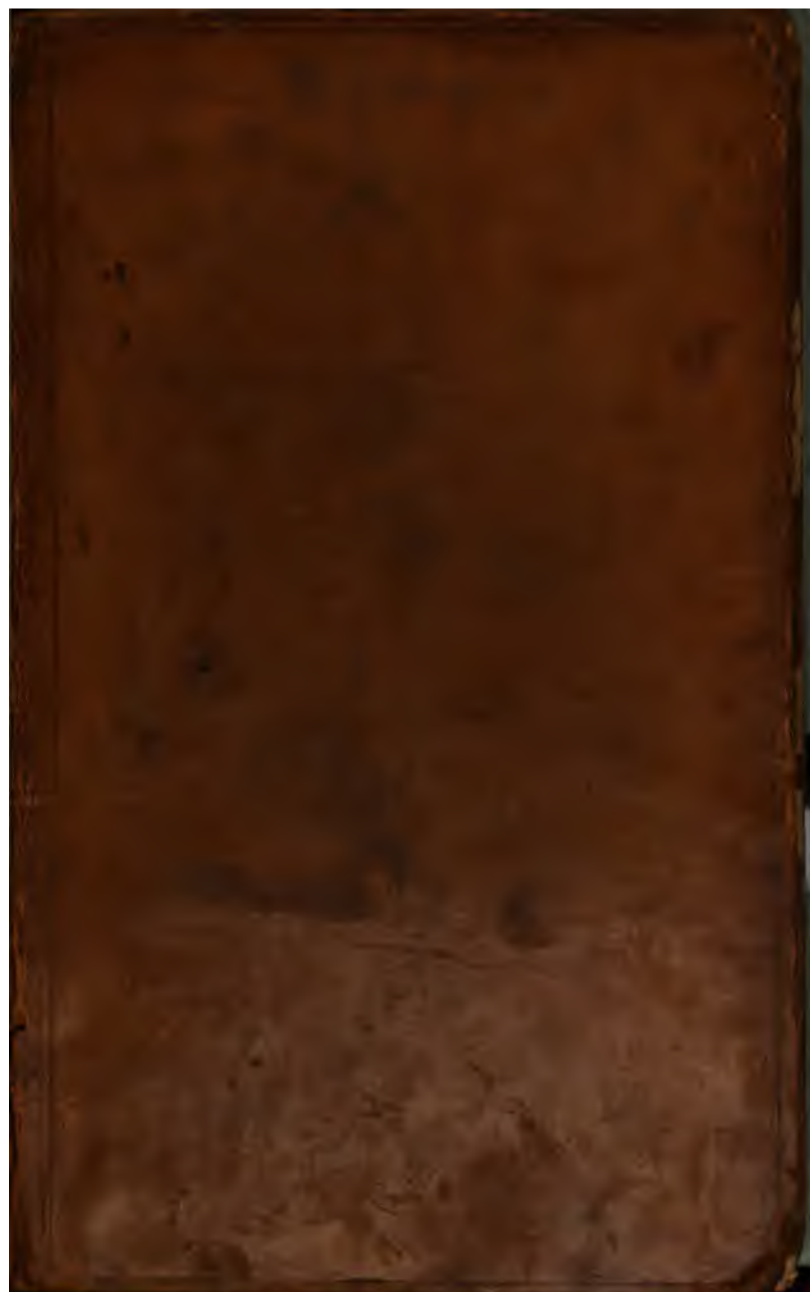
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



UNS. 168 i. 39





LETTRES
ATHÉNIENNES.
TOME TROISIÉME.

LETTRES ATHÉNIENNES,

EXTRAITES

DU PORTE-FEUILLE D'ALCIBIADE.

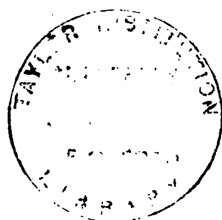
TOME TROISIÉME.



A LONDRES,

Chez PIERRE ELSMY, Southampton Street.

M. DCC. LXXI.


TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY



LETTRES ATHÉNIENNES.

LIVRE TROISIEME.

LETTRE LXV.

PÉRICLÈS A ALCIBIADE.

Si c'étoit par le plus, ou le moins de vertus que l'on dût juger du plus ou du moins de mérite des hommes d'État, je souscrirois sans peine, mon cher Alcibiade, à la préférence éclatante que vous donnez à Cimon sur Thémistocle ; & qui, entre nous, a de votre part, quel-

que ſujet de m'étonner. Ce dernier, en effet, de ce côté, le céde autant à Cimon, qu'à beaucoup d'autres égards, celui-ci me paroît lui avoir été inférieur. Vous me demandez pourquoi j'attribüe à Thémiſtocle, cette ſupériorité. *Si à Salamine*, dites-vous, *Thémiſtocle eut l'honneur de ſauver la Grèce, l'autre ne la vengea-t'il pas par les victoires que, chez les Perſes mêmes, il remporta ſur ces barbares?* Il eſt vrai, comme vous le dites, que Cimon y porta, & y fit triompher nos armes. Il ne nous reſte qu'à éxaminer, non-ſeulement s'il auroit dû le faire, mais quelle fut, d'ailleurs, ſa conduite pendant ſon adminiſtration. Si elle nous offre toûjours un grand capitaine, & un excellent citoyen, je doute que nous y trouvions toûjours un politique bien éclairé. De quoi, en effet, Athênes avoit-elle alors le plus de beſoin, ou d'un homme qui entendît bien ſes in-

térêts, ou d'un général qui ne sçut qu'ajouter à sa gloire ? c'est ce que la discussion des faits peut seule décider. Je vais donc l'entreprendre ; & si le résultat en est en faveur de mon opinion, je présume trop de votre équité pour craindre que vous refusiez plus long-tems à Thémistocle, la place que, depuis long-tems, chacun de nous lui a assignée.

C'étoit, j'en conviens sans peine avec vous, de la part de Cimon, un grand coup d'état, de nous excitero à sustraire au joug des Perses, celles des colonies grecques qu'au moyen des garnisons qu'ils y avoient, ils y retenoient encore, même malgré leurs deffaites multipliées ; mais, en même tems, je crois qu'il auroit fallu que, se deffendant de l'idée aussi générale alors qu'elle étoit fausse, qu'Athênes n'avoit point d'ennemis plus redoutables que ces mêmes Perses, il n'eût pas été plus loin : car qu'étoit

donc devenue Lacédémone? Pourquoi au lieu de s'acharner ſur les premiers, ne s'attachoit-il pas à humilier l'autre? Pouvoit-il raiſonnablement ſe flatter, que, tant qu'ils ſeroient en état de nous le diſputer, les Lacédémoniens nous laiſſâſſent partager avec eux l'empire que pendant ſi long-tems ils avoient ſeuls exercé ſur la Grèce? Il étoit déjà, peut-être, très-imprudent à nous, de nous obſtiner à braver une puiſſance terrible par elle-même, dont un inſtant d'épouvante, facile à ſe diſſiper, & un Roi imbécile enchaînoient en ce moment les forces, mais qui pouvoit, à ſon réveil, ſi aiſément nous écrâſer. Peut-être encore n'y avoit-il pas à nous plus de ſageſſe à chercher à hâter ce même réveil en les allant pourſuivre juſques dans l'Égypte; mais, il faut que vous-même l'avoüiez, le comble de l'imprudence étoit de ne pas voir que ces mêmes

Perſes, objets éternels de notre animoſité, n'étoient que fortüitement nos ennemis ; & que, jamais les Lacédémoniens ne ceſſeroient d'être les nôtres. Voilà, préciſément, ce dont Cimon parut toûjours vouloir douter, & ce dont Thémiſtocle fut toûjours parfaitement convaincu.

Ce grand homme, en effet, avoit ſenti qu'il ne ſe pouvoit point que jamais Lacédémone nous pardonnât notre puiſſance, & notre gloire : mais à qui, ſi ce ne fût à lui, dûmes nous l'une & l'autre ? Je veux, comme vous le prétendez, que ce qui d'abord tourna ſes idées du côté de la mer, fut moins en lui une réflexion qu'une néceſſité ; qu'en nous engageant à créer une marine, il ne vit, au premier coup d'œil, qu'un moyen de plus pour Athênes de ſe deffendre contre la Perſe, & même la facilité que nous n'avions pas eüe

jusques-là, de nous porter dans celles des colonies de l'Asie mineure qui étoient nos alliées, ou dont nous étions les fondateurs; de nous y unir malgré la distance, & les obstacles qui nous en séparoient; &, enfin, de nous en faire une barriere. Les vûes de Thémistocle se fûssent-elles bornées à ce seul objet; croiriez-vous pouvoir avec justice, refuser d'y reconnoître un esprit très-étendu? Mais je veux vous prouver que ce ne fut pas encore le terme des siennes. Ce que nous aurions de la peine à décider, & ce qui en même tems nous importe le moins, c'est que ç'ait été plus à sa haîne constante pour Lacédémone qu'à son amour pour sa patrie, qu'il ait dû ces mêmes projets qui ont pôsé les fondements de notre puissance. Ce dont je suis surpris, c'est que vous ne lui en fassiez pas un crime, puisqu'on ne sçauroit nier que si nous étions moins puis-

tants; nous ne ſerions pas ſi conſidérés ; & que, par conſéquent, la haîne que Sparte nous porte, n'auroit point tant de violence. Mais pourquoi lui-même haïſſoit-il les Lacédémoniens ? Combien, s'il n'eût pas été ſi bon citoyen, ne lui auroient-ils point été indifférents ! Mais, comme les faits ont toûjours moins trompé que les conjectures, laiſſons-là les dernières, & examinons ſeulement ſa conduite. Je le vois donc, pendant qu'enyvrés de notre gloire, nous ne doutions pas que nous n'eûſſions aſſez humilié les Perſes, pour leur ôter à jamais le deſir de nous attaquer, ne tirer de ces mêmes victoires dont nous étions ſi vains, que la certitude la plus complette des efforts qu'ils tenteroient encore contre nous. *Vous la lui prêtez, gratuitement*, me direz-vous. *Quelle eſt la preuve qu'il l'eût ?* Les faits. Je le vois donc encore, reſpectant avec prudence

une yvresse à laquelle un Peuple, de lui-même avantageux & inconsidéré, ne lui auroit point dans cet instant pardonné de substitüer ses craintes, se servir de l'ascendant que ses exploits lui avoient acquis sur notre esprit, & de la haute idée que nos succès venoient de nous donner de nous mêmes, pour nous faire tourner nos armes contre Égine; moins par l'importance dont pouvoit nous être cette conquête, que parce que, de toutes les Républiques de la Grèce, c'étoit alors celle qui comptoit le plus de vaisseaux; & nous mettre par-là, malgré nous-mêmes, dans l'obligation de créer une marine à laquelle, si, contre son attente, la Grèce, un jour, ne doit point son salut, du moins, nous devrons, nous, notre puissance.

Circonscrits comme naturellement nous le sommes, dans un territoire aussi ingrat que borné, quel autre moyen,

en effet, s'offroit-il à nous, d'en acquérir ; de rendre la Grèce, Athênes, surtout, respectables aux barbares ; & même, de leur résister avec succès, quelque formidables, qu'à juger intrinséquement leurs forces, & les nôtres, ils dûssent être pour nous ? Mais ce ne fut pas encore là que s'arrêta Thémistocle. Si, avoir une marine telle qu'elle pût contenir ou l'ambition, ou la vengeance des Perses, étoit pour la Grèce en général, un très-grand avantage, c'en étoit un qui nous étoit commun avec tous ; & il voulut que, de l'établissement de cette même marine, il en résultât pour les Athéniens, un qu'il ne leur crut pas moins nécessaire que la crainte qu'ils pouvoient inspirer aux Perses, & qui leur fût particulier. Ce fut, s'il ne pouvoit enlever à Lacédémone, la préeminence dont, depuis si long-tems, elle étoit en possession, de nous mettre, du moins, en état

de la balancer. *Mais*, disent même après la mort de ce grand homme, ses détracteurs, *ce fut, dans le tems de l'invâsion de Xercès, la Pythie qui, en conseillant aux Athéniens de chercher leur salut dans des murs de bois, lui donna cette même idée dont vous lui faites un si grand mérite.* En supposant qu'il y ait aujourd'hui quelqu'un qui puisse croire de bonne foi que jamais Apollon ait inspiré la Pythie, & que, de plus, il ait dicté cet oracle, on conviendra qu'il étoit conçu en termes si obscurs que, pour y découvrir que ce que le Dieu nous y conseilloit, étoit de construire des vaisseaux ; & de nous y enfermer, il falloit beaucoup de sagacité. Mais, pourquoi n'auroit-ce pas été Thémistocle lui-même qui, connoissant la violence de nôtre attachement pour notre ville, & l'excès de notre vénération pour les tombeaux de nos Pères, persuadé que, si une force majeure,

telle, par éxemple, que la force que, par notre ſuperſtition, & notre peu de lumières, un Oracle avoit alors parmi nous, ne s'y oppoſoit, nous nous obſtinerions à deffendre & notre ville, & ces mêmes *tombeaux*; & que cette réſolution entraîneroit infailliblement notre rüine, auroit dicté cet oracle à la Pythie? Qui eſt-ce, d'ailleurs, qui ôſera affirmer que, même avant cette invâſion, il n'eût pas conçu l'idée de nous faire acquérir ſur la Mer, cette ſupériorité à laquelle, du côté du Continent, n'eûſſions-nous même eu contre nous que les Spartiates, il étoit impoſſible que nous parvînſſions jamais? Pourquoi, de tant d'hommes intéreſſés à comprendre cet oracle, fut-il le ſeul qui en pénétra le ſens? Par quelle raiſon, enfin, s'il n'eut eu en vüe que les Perſes, ſe feroit-il obſtiné à nous faire tourner toutes nos idées du côté de la Mer?

Quand, ce que pour moi je ne crois point du tout, il feroit vrai qu'il n'eût formé fon fyftême que d'après les événements, penfez-vous qu'il en fût moins eftimable? Il y a tant d'hommes pour qui ils font perdus! Triompher des Perfes, les chaffer honteufement de la Grèce, les couvrir d'un opprobre ineffaçable, n'étoit pour nous qu'une gloire paffagère qui, toute grande qu'elle étoit pour Thémiftocle à qui feul nous la devions, fut bien loin de le fatisfaire. Par ce dont nous avions été capables à la fameufe journée de Salamine, il fentit ce dont nous pouvions l'être. D'ailleurs, loin de croire comme fit Cimon, que la haîne qui régnoit entre Athênes, & Lacédémone, pût n'être pas irréconciliable, il prévit que le tems ne feroit que l'augmenter; & ne s'occupa que de tout ce qui pouvoit empêcher fa Patrie d'en être la victime.

Cimon, au contraire, ne profita d'aucune des occâſions favorables que pendant le cours de ſon adminiſtration, il eut d'abaiſſer, & peut-être anéantir notre rivale. Les Hilotes, & les Méſſéniens ſe révoltent contre elle; & Cimon à qui, aſſûrement, pour ſe joindre à eux les prétextes ne manquoient pas; & qui même auroit été avoüé de toute la Grèce indignée de la barbarie dont Lacédédémone traitoit ſes eſclâves, non-ſeulement n'en conçoit pas l'idée, mais refuſe opiniâtrement de profiter de cette conjonцture, aux Citoyens éclairés qui l'en preſſoient.

Il fait, s'il ſe peut, plus encore, en ne voulant pas que nous parûſſions ſentir l'injure qu'ils nous font de renvoyer honteuſement, & comme ayant, en ſecret, été deſtinées par nous, à favoriſer la révolte de leurs eſclâves, ces mêmes troupes qui n'étoient entrées dans

la Laconie, que pour les aider à les réduire.

Un tremblement de terre qui la bouleverse, y fait périr plus d'habitant qu'elle n'en eût pû perdre en dix batailles; & Cimon, loin de saisir pour les écrâser, une circonstance si favorable, s'y déclare encore leur protecteur, & leur appui.

Prétendroit-on justifier dans ce Général une conduite, tout à la fois si contraire à l'honneur, & aux intérêts de sa patrie, en la rejettant sur le respect si connu que lui inspiroient les vertus de Sparte? Eussent-elles même, eu autant de modestie & de réalité, qu'on auroit pû leur reprocher de fausseté & d'orgueil, que nous importoit, à nous, les vertus des Lacédémoniens? Est-ce par ses affections personnelles, de quelque nature qu'elles soient, que le chef d'un Peuple doit se conduire? Ver-

tueuse, ou non, Lacédémone étoit l'ennemi déclarée d'Athênes; entre ces deux états, la rivalité en étoit venüe au point que, de la rüine de l'une, dépendoit le salut de l'autre; & c'étoit tout ce que Cimon devoit voir. *Il se flattoit*, me direz-vous, peut-être, *que notre générosité envers les Lacédémoniens nous les reconcilieroit*: non, Alcibiade, quelques fausses, ou quelques bornées qu'à cet égard fûssent ses vües, il ne s'en flatta pas: non, encore une fois, il ne crut point que des services très-grands, mais passagers, & qui, de plus, n'étoient pour ceux à qui nous les rendions, qu'une nouvelle preuve de notre puissance, l'emporteroient dans l'esprit des Lacédémoniens, sur une haîne ancienne, & fondée sur l'ambition. Car, de quoi s'agissoit-il entr'eux, & nous? N'étoit-ce qu'un simple territoire à la bienséance des uns, & des autres, que nous

nous disputions ? Non, c'étoit l'empire : pensoit-il que ce même empire pût se partager à l'amiable entre deux Peuples également intéressés à ne le pas diviser ? Cette idée, sans doute, eut été peu raisonnable. Je veux bien, toutes fois, & contre toute apparence, assûrément, qu'il l'ait eüe. Je suppose encore qu'il ait crû que, contents de dominer sur la terre, les Lacédémoniens nous laisseroient l'empire de la mer ; & qu'à notre tour, nous pourrions souscrire à cet arrangement ; pourquoi ne le proposa-t'il jamais ? Cette vüe, je ne crains pas de le répéter, auroit été bien fausse, puisqu'il n'étoit point à présumer que l'on pût jamais persüader Athênes qu'un jour, son ennemi n'abuseroit pas contre elle de sa modèration, ni empêcher que, de son côté, Lacédémone ne fut en proye aux mêmes terreurs : mais enfin, c'en auroit été une ; & tout nous oblige de penser

penser, quelle qu'illusoire que fût celle-là, que Cimon ne l'eût même pas. A la vérité, il remporta des victoires : il gagna même deux batailles en un jour (avantage dont il est jusques à présent le seul général qui ait pû se vanter.) il enrichit des dépouilles des Perses, cette odieuse ville contre laquelle ils avoient armé toutes leurs forces, & dont le nom les empêche encore d'être tranquilles dans Suze : sa générosité envers ses concitoyens, fût sans bornes : il aima sa patrie au point de lui sacrifier ses plus légitimes ressentiments : rejetté de son sein par la plus crüelle des injustices, & lui étant deffendu de combattre pour elle, il sçut encore lui être utile par le zèle de ses amis qui périrent presque tous pour justifier ses intentions, & les leurs : Athênes, tant qu'il la gouverna, ne fut pas moins célèbre par son équité, que par la gloire de ses armes ; mais, au lieu d'écrâser

Lacédémone, comme il ne le pouvoit pas moins qu'il ne l'auroit dû, il l'aima & la secourut; & veuillent les Dieux que la rüine d'Athênes dont (toute éloignée que, si vous la pressentez comme moi, elle peut vous paroître.) il n'est que trop possible que vous soyez témoin, en justifiant la conduite de Thémistocle, ne vous prouve, & combien sont fondés les reproches que je fais ici à Cimon sur la sienne; & à quel point ce dernier est loin, je ne dis pas, d'obscurcir la gloire de l'autre, mais d'y atteindre seulement!



LETTRE LXVI.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

PEU d'hommes, il faut en convenir, mon cher Thrazylle, ont étudié les femmes avec plus de soin que vous : aucun ne peut se vanter de l'avoir fait avec plus de succès. J'ai souvent moi-même été surpris de la sagacité dont vous pénétrez, soit ceux de leurs mouvements qu'elles desireroient le plus de nous dérober, soit ceux dont elles-mêmes quelquefois ne pourroient que difficilement se rendre compte. Ce qui m'étonne cependant bien plus encore, c'est que, dès qu'il est amoureux, ou, simplement, dès qu'il croit l'être, cet homme, devant qui la fausseté même ne se croiroit pas enveloppée de voiles assez épais, non-seulement perde cette sorte de divinâtion

qui le rend avec justice, si redoutable aux femmes, mais devienne auprès d'elles d'un aveuglement qu'on n'auroit point à reprocher, peut-être, à celui de tous qui les connoîtroit le moins.

On pourroit, ce me semble, vous comparer avec justesse, à ces gens qui, ayant passé toute leur vie dans l'exercice de celui des arts de la Gymnastique qui a les armes pour objet, & pouvant en donner aux autres, les plus utiles leçons, s'y trouvent souvent aussi neufs que ceux qui les ont maniées le moins, lorsqu'ils auroient pour eux-mêmes, plus de besoin de leur science.

J'ai long-tems attribüé ou le faux, ou le peu d'étendüe de vos vües auprès des femmes que, par vos projets sur elles, il vous seroit le plus important de connoître, à un excès d'amour-propre de votre part. J'avois imaginé que, convaincu qu'il étoit impossible que

vous ne plûssiez pas, lorsque vous vouliez bien prendre la peine de chercher à plaire, vous regardiez comme très inutile de chercher à approfondir des mouvements de la vérité desquels, dès qu'ils vous avoient pour objet, vous ne vous croyiez point permis de douter. Je m'étois trompé : ce n'est pas à l'amour propre qu'on doit imputer, ou votre aveuglement ou votre sécurité. Il n'y auroit pas plus de justice à accuser de l'une, ou de l'autre, la violence des desirs que l'on peut vous inspirer : car, si ces mêmes desirs, d'abord, n'ont pas de bornes, je ne connois point d'homme qui soit moins, & aussi peu de tems que vous, aveuglé, ou entraîné par les siens. D'ailleurs, & dans quelque pôsition que l'on vous surprenne, vous pensez des femmes on ne peut pas plus mal : trop mal, sans doute, puisque vous n'en croyez aucune, capable d'un sentiment vrai &

desintéressé ; & qu'il ne seroit absolument pas impossible de vous citer des exemples qui infirmeroient l'universalité de votre thèse. Dites moi donc si, (pourtant, vous le pouvez.) comment, avec une expérience qui ne le céde point à la mienne, & des idées d'elles qui doivent d'autant moins prendre sur votre sagacité qu'elles leur sont plus défavorables, on peut, à tant de lumières dans l'esprit, allier une si grande imbécilité dans la conduite?

Si, d'après toutes ces réflexions que, selon toute apparence, vous n'avez pas faites comme moi, je suis infiniment moins surpris que vous, de votre peu de progrès sur le cœur d'Hégéside ; en revanche, je le serois beaucoup de vous en voir triompher. Comment, en effet, voulez-vous qu'elle se détermine en faveur d'un homme qui, avec le besoin qu'il a qu'elle fasse un nouveau choix, ne cesse de loüer en elle,

les ſtupides *oüi dire* qui peuvent l'en empêcher? Etoit-ce, en bonne foi, ce qu'en vous choiſiſſant, & à votre prière, entre tous mes amis pour lui rendre ſes lettres ; & en lui prouvant par-là, de la façon la plus invincible, que je ne vous avois rien caché de ce qui s'étoit pâſſé entre elle, & moi, je vous avois mis à portée de lui dire? La plaindre de m'avoir aimé ; après lui avoir cent fois répété combien peu j'étois digne d'elle, lui vanter votre délicateſſe, & votre conſtance : ſans lui rappeller deſagréablement ſa foibleſſe, en agir avec elle comme avec une femme que l'on ſçait qui vient d'en avoir une, & que, par conſéquent l'on croit non-ſeulement très-diſpoſée, mais néceſſitée à y en faire ſuccéder une nouvelle : au lieu d'adorer les principes qu'elle a, ou qu'elle ſe croit, & de la forcer par-là à ne s'en point écarter, quelque envie qu'elle pût en avoir, lui en faire honte comme des

plus absurdes préjugés : accompagner de la témérité la plus grande, les protestations redoublées d'un respect qui ne se démentira jamais ; voilà quelle devoit être votre marche auprès d'elle ; &, si je ne me trompe, c'étoit, aussi, leplan qu'avant que de l'attaquer, vous vous étiez fait. Mais, *sa façon de penser !* - Assurément ! il faut avoir bien envie de se créer des monstres, pour en croire une à une femme ! - *l'amour* ! - quelle misère ! - *l'estime* ! - quelle absurdité ! J'avoüe, cependant, qu'il est râre qu'une femme ne commence pas toûjours par se blesser qu'on lui prouve qu'on pense mal d'elle ; mais, sans compter que ce qu'il faut considérer, ce n'est point comment elle commence, mais par où elle finira, il est bien plus râre encore que, soit qu'elle se dise que, quoiqu'elle pût faire, vous n'en penseriez pas mieux, ou qu'elle soit intérieurement atterrée par la justice qu'elle

sent que vous lui rendez, vous ayez à vous repentir d'avoir plus espéré de sa clémence, que d'avoir été épouvanté de sa vertu. Je conviendrai, toutes-fois encore, que, tout vrai qu'est en général, ce que je viens de dire, cela éxige quelques modifications : aussi en admets-je ; mais j'ajoute en même tems qu'elles ne sont jamais qu'en faveur des femmes qui ne m'inspirent pas le desir de les attaquer. Avec les autres, je fais constamment marcher d'un pas égal la mauvaise opinion, & la témérité, par la raison que n'en ayant pas encore trouvé à qui la dernière laissât jamais appercevoir l'autre, je n'ai pas crû devoir changer de maximes. Il est, au reste, très-possible qu'en attaquant Hégéside avec autant de légéreté que je m'en permets toûjours, & vous en conseille, vous ne l'eûssiez pas touchée ; mais vous l'auriez réduite ; & si le premier des deux est plus

flatteur, je crois l'autre beaucoup plus sûr. J'ai, je l'avoüe, d'autant plus de peine à concevoir la forte de terreur qu'elle vous imprime, que, dans l'entreprise dont elle est l'objet, tout est plus en votre faveur. Chaque femme, vous ne l'ignorez point, a son attrait particulier. Il n'y en a point, quoiqu'elle en dise, qui ne porte en elle-même, de quoi succomber. La plus vertüeuse de toutes ne s'en sauveroit même pas plus que celle qui l'est le moins, si cet attrait qui la dispôse à la foiblesse, & qui est en même tems ce qu'elle cherche toûjours avec le plus de soin à nous voiler, nous étoit connu, & que ce fût de ce côté là que nous dirigeâssions nos attaques. En partant de ce principe, dont vainement on voudroit me prouver la fausseté, vous pouvez juger à quel point je dois être surpris qu'après les confidences que je vous ai faites sur Hégéside, & qui, tout

au moins, vous épargnoient la peine, peut-être infructüeuse, de chercher par où vous pouviez la vaincre; qu'enfin avec un avantage que j'ôse dire unique, vous ayez encore à vous plaindre de ses rigueurs. *S'il est vrai*, comme je crois que personne n'en doute, que *femme devinée, soit femme vaincüe*, combien, à plus forte raison ne doit-on pas compter sur la deffaite de celle de qui l'on connoît les mouvements aussi-bien qu'elle-même? *Mais*, me dites-vous, *depuis que votre inconstance l'a ramenée à ses premières idées, son cœur, & son imaginâtion ne se présentent plus qu'Axiochus*. A l'égard du cœur, vous voudrez bien que, comme vous, je ne le compte pas pour quelque chôse dans cette occâsion; quant à l'imaginâtion, je ne m'éloignerois pas tant de croire qu'elle n'est point en Hégéside, dans la même inertie. Il est tout simple qu'une femme abandonnée

par un amant, se replie machinalement du côté de celui par qui elle présume qu'elle ne l'auroit pas été ; mais ce souvenir, quelque habituellement qu'elle puisse se le présenter, est, croyez-moi, bien loin d'être un sentiment ; eh ! quand c'en seroit un ? Axiochus, d'ailleurs, n'a pas, à beaucoup près, le même goût que vous, pour reprendre les femmes qui l'ont quitté ; mais, mit-il à cela, moins de vanité, il ne devroit pas vous en causer plus de crainte. Une passion très tendre dont par nécessité, il m'a fait le dépositaire, le remplissant aujourd'hui tout entier, le laisseroit plus infléxible que dans tout autre tems, à tout ce qu'Hégéside pourroit tenter pour le faire revenir à elle. Ainsi ce qui vous importe le moins, est qu'elle le rappelle, ou non dans ses bras. Encore une fois, moins de respect pour elle, & plus de cette témérité que, sans qu'elles s'en doutent,

peut-être, les femmes, nous pardonnent toûjours avec moins de peine que ce qu'elles appellent *des ménagements* ; & je crois pouvoir vous répondre que, si vous avez quelque chôse à vous reprocher, ce ne sera pas d'avoir suivi mes conseils.



LETTRE LXVII.

LE MEME A CALLICRATE.

J'IGNORE de quelle façon, lors de son établissement, les femmes prirent la loi qui les oblige à la vertu ; mais, s'il est permis d'en juger par les progrès qu'a faits parmi elles, la nouvelle philosophie qui les en dispense, il est tout au moins à présumer que ce fut à peu près comme on reçoit une condamnation. Je suis, cependant, persuadé qu'on doit plus s'en prendre à notre propre corruption, qu'à toute autre cause, de cet adoucissement dans leur façon de penser, qu'on leur reproche aujourd'hui ; qu'enfin elles seroient restées ce que, du moins quant à l'aparence, on les a, dit-on, vües longtems, si la décence eût toûjours été pour elles, un moyen de nous plaire. Mais,

comment se pouvoit-il que notre goût totalement tourné vers les Courtisanes; l'empire singulier qu'elles ont sur nous; la publicité avec laquelle nous portons des fers si honteux; le ridicule constant que nous jettons sur les femmes qui se piquent encore d'un peu de retenüe; & l'abandon crüel où nous laissons la beauté, dèz qu'elle n'a pas l'affiche du vice, ne finîssent point par les conduire à cette facilité de mœurs que nous leur rendions si nécessaire? Reprenons cette délicatesse qui, sans compter les plaisirs que nous lui devions sans doute, nous convenoit si bien; & nous ne tarderons pas à leur voir reprendre aussi cette dignité qui leur sieioit mieux encore. Du moins, quelque ennemi que je m'en montre en public, ne l'ai je jamais rencontrée dans une femme, que mon âme n'en fût élevée autant que toutes les fois que je n'ai trouvé sous un grand nom, que le ton, & l'avilissement

d'une courtisane, je l'ai, malgré moi-même, sentie se dégrader. Je ne puis, enfin, voir qu'avec un repoussement intérieur que, distinguées autrefois, de ces dernières, autant par leurs ajustemens que par leurs principes; mais croyant à présent perdre plus encore à cette distinction, qu'alors elles ne croyoient y gagner, ce ne soit plus celles-là qui cherchent à imiter la façon noble, & décente de se mettre des femmes de qualité, mais celles-ci qui, avec leurs idées, ayent adopté les modes les plus extravagantes, & les plus chargées des courtisanes. C'étoit déjà, de leur part, un pas assez grand vers la philosophie actuelle; mais ce n'étoit rien de nous attirer par les mêmes apparences, si l'on ne nous retenoit point par les mêmes mœurs; c'est, à ce qu'il me semble, ce que celles qui ont crû devoir tout sacrifier au bonheur de nous plaire, ont tenté avec assez de succès pour que,

tout au moins, nous puissions quelquefois nous y méprendre. Si, par hazard, vous doutez encore de cette vérité, l'histoire que je vais vous raconter, presque incroyable dans le siecle dernier, mais à laquelle on peut, dans celui-ci, très-aisément ajoûter foi, va vous la prouver.

Vous sçavez, je crois, qu'après mille inutiles tentatives pour me ramener à elle sur le ton qu'elle auroit le mieux aimé, Callipide s'est enfin restrainte à ne former avec moi, qu'une de ces liaisons commodes que la morale du moment rend si communes aujourd'hui; que le sentiment, ou pour mieux dire, l'amour propre réprouve; mais dans lesquelles, sans aucun des embarras de l'amour, on en trouve toutes les douceurs. C'est-à-dire, pour que vous conceviez quel est notre arrangement, que je suis convenu avec elle, de lui donner quelques-uns des moments que je voudrois consa-

crer à l'infidélité : comme, de son côté, elle m'a juré que le sentiment le plus tendre qu'elle pourroit se croire, n'empêcheroit pas que je n'eûsse toûjours sur elle les mêmes droits ; en prenant toutesfois les précautions convenables pour ne la pas brouiller avec l'homme qui joüiroit chez elle, des honneurs de la représentation. Voyez, pourtant, par ce qu'il a déjà pris sur la sévérité de mes principes, à quel point, & en combien peu de tems le monde nous corrompt ! Reconnoissez-vous, en effet, à ce honteux relâchement, cet Alcibiade qui, dans le commencement de sa carriére, ne jugeoit, quelque belle qu'elle pût être, une femme, digne de ses soins qu'autant qu'il auroit la plus entière certitude qu'elle ne se seroit jamais rendüe aux voeux d'un autre ? En vertu donc de notre convention respective, Callipide, avant-hier, m'avoit écrit qu'Antigênes,

qui est celui qu'elle adore actuellement, ne souperoit pas avec elle le lendemain ; & je lui avois promis que j'irois prendre la place d'Antigênes. Malgré cette convention, nous sçavions mieux tous deux, ce que nous aurions envie de faire de notre soirée, que nous n'étions sûrs de ce que nous en ferions. Antigênes est jaloux : ne recevoir que moi chez elle, ou se rendre dans quelqu'une de mes maisons, étoit pour elle, si par hazard il étoit instruit de l'un, ou de l'autre, une chôse également scâbreuse. Elle en étoit donc forcément réduite à desirer que notre rendez-vous pût être exempt de ces coups fortüits qui en gâtent tant, lorsqu'il faut les laisser dépendre des circonstances. Vers la fin du jour, j'arrive chez elle ; & sans m'informer si elle est, ou non sortie, je pâsse dans ses jardins. Au fond du bosquet épais qui les termine, à la clarté équivoque du peu

de jour qui nous reſtoit, & que l'ombre qui régne toûjours dans ce lieu, y affoibliſſoit encore, j'entrevois une femme, mollement couchée ſur un lit de gâzon, où Callipide va aſſez communément ſe repoſer. Dans les idées qui me conduiſoient chez elle, & avec les projets que je lui connoiſſois; il étoit trop ſimple (ſur-tout ignorant comme je faiſois, quelle avoit, ce jour là, été ſa marche.) que je crûſſe que c'étoit elle qui s'y étoit miſe le plus qu'elle l'avoit pû, à l'abri des importuns, pour que mon imagination pût, & dût, même, ſe porter ſur d'autres. Je vole donc de ce côté, avec toute l'impétüoſité d'un homme à qui les moments ſont précieux; & qui ſçait, de plus, pourquoi on eſt là; & me précipite dans les bras de cette femme qui, de ſon côté, ne ſe dérobe à aucune des familiarités quelles qu'elles ſoyent, dont j'accompagne cette démarche. Je m'apperçois,

cependant, bientôt, que si comme à la douceur que je lui trouvois avec moi, (je devois le penser.) cette femme attendoit quelqu'un, & que je ne la dûsse qu'à son erreur, je ne m'étois pas moins trompé qu'elle ne s'abusoit elle-même; mais, comme je ne trouvois qu'à me loüer de ma méprise; & que, supposé qu'elle eût reconnu la sienne, elle ne paroissoit pas avoir plus que-moi même envie de s'en plaindre; pour éviter, elle, peut-être, de montrer une inquiétude qui pouvoit nuire à la situation, moi, des éclaircissements qui ne seroient pas venus pour moi-même, moins mal à propos que pour elle; chacun de nous, comme de concert, garda le plus profond silence. Enfin, il fallut bien malgré nous, que nous vissions arriver l'instant de nous appercevoir que nous nous étions également inconnus; & de convenir respectivement que la façon dont nous venions

de faire connoissance l'un avec l'autre ; étoit une des plus extraordinaires dont on eût jamais entendu parler. J'allois, cependant, prendre la liberté de lui faire quelques questions sur ce singulier événement, lorsque des voix qui, tout d'un coup, se firent entendre peu loin de nous, & entre lesquelles je distinguai la voix de Callipide, me forcérent de les remettre à un tems plus opportun. Je ne pus donc que lui rendre grâces de toutes ses bontés dont, avec une générosité qui a, je crois, assez peu d'exemples, elle venoit de me combler ; & de lui dire quelques-unes des raisons que j'avois trouvées pour y être sensible. Ce qui ne me parut guéres moins surprenant que la chôse même, c'est qu'un *vous croyez !* fut toute sa réponse. J'ignore, si on lui en eût laissé le loisir, combien d'absurdités auroient suivi celle-là ; on nous joignit. J'appris de Callipide à qui, malgré toute

ma confiance en elle, je crus pour le moment, devoir taire cette avanture, que cette femme, que je ne connoissois point du tout, étoit cette même *Ampelis*, qui n'a été que si peu de tems dans les chaînes de l'hymen; n'en est délivrée que depuis peu de jours; & que, faute de ne l'avoir pû plûtôt, j'allois me dispôser à attaquer. Je ne sçais si vous vous rappellez ce qu'on raconte de ses charmes; mais, quelque chôse que la renommée en publie, assurément! elle ne les éxagére pas. Vous pouvez juger par notre rencontre, & ses suites, de toute l'affabilité qu'elle y joint: car, comme je lui étois si parfaitement inconnu qu'elle a été obligée de demander à Callipide qui j'étois; & que, dans l'obscurité qui nous enveloppoit tous deux, à peine elle avoit pû distinguer mes traits, il m'est impossible de suppôser que ce soit ou les agréments qu'on m'attribüe, ou ma réputâ-

tion qui l'ayent subjuguée. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que quand elle a appris que c'étoit Alcibiade qu'elle avoit rendu heureux, tout ce qu'elle en a paru penser, c'est qu'elle aimoit autant que ce fût lui qu'un autre. Quoi! pas même la plus légère préférence! Voilà, en vérité! la première fois que cela m'arrive. Dans un court entretien, que j'ai trouvé le moyen d'avoir avec elle, je l'ai, sans aucune peine, engagée à se rendre ce soir au Céramique; &, ce qui, peut-être, vous étonnera, c'est que, toute belle qu'elle est, ce sera sans beaucoup d'impatience que je l'y attendrai. Elle est si stupide! & a si peu de quoi masquer les vices de son cœur, qu'il s'en faut peu que, tout modérés même que sont les desirs qu'elle m'inspire, je ne m'en fasse honte! D'ailleurs, vous concevriez difficilement combien, malgré le soin que je prends de les varier, du

moins quant aux objets, mes amusements laissent de vuide dans mon âme. Je commence, pourtant, à comprendre que je ne dois pas être pour les femmes, moins embarrassant que pour moi-même: m'aiment-elles véritablement? elles me gênent: n'ont-elles pour moi que ce qu'elles m'inspirent? ma vanité en est blessée. Socrate a raison: ce n'est pas la peine de se donner tant de ridicules pour n'en remporter que de l'ennui. J'en éprouve tant que si cela continuë, je crois, les Dieux me le pardonnent! que je prendrai le parti d'avoir des mœurs.



LETTRE LXVIII.

LE MEME A DIODOTE.

Les Athéniens ſont, en vérité, bien ridicules! Ils ſe conduiſent perpétüellement comme s'ils ne croyoient pas aux Dieux; & ils ne ſçauroient permettre que l'on paroiſſe ſeulement douter des leurs, ou, que l'on diſcute leur nature, philoſophiquement conſidérée. Certes! à la crainte qu'ils ont qu'on ne raiſonne, tant ſur ceux qu'ils ſe ſont faits depuis long-tems, que ſur ceux qu'ils jugent à propos de ſe faire tous les jours, on ne peut que les accuſer de craindre intérieurement que ces reſpectables Divinités dont ils ſont ſi jaloux, ne ſoutînſſent difficilement l'éxamen que la raiſon pourroit en faire. Je fais cette réflexion à propos d'Aſpaſie qui, ſur la ſeule ré-

putation qu'elle a d'être philosophe, vient d'être publiquement accusée d'impiété, & citée en justice. *Hermippus*, ce mauvais poëte comique, soutenu par *Pironide*, poëte plus mauvais encore, & aussi malhonnête homme, étoient ses délateurs ; & *Aristophane*, beaucoup meilleur poëte que les deux premiers, mais plus méchant encore, les faisoit agir sous main, & les appuyoit de son esprit, de son crédit, & de sa perversité. Non qu'il ait personnellement à se plaindre d'Aspasie qui, quoiqu'elle eût elle-même beaucoup de sujets de se plaindre de la façon crüelle dont il l'a tant de fois déchirée, ne s'en est vengée que par le silence le plus profond ; mais vous n'ignorez pas qu'il abhorre Socrate qu'il veut perdre ; & que peut-être, (car que ne peut à la fin, une constante méchanceté !) en effet, un jour il perdra. Ce n'étoit donc que pour arriver

jusques à cet homme divin, qu'il avoit formé l'odieux complot qui a pensé coûter la vie à la femme la plus illustre de toute la Grèce. Ce qui ne peut me permettre de douter que ce ne fût son objet, c'est que, sans accuser Socrate aussi formellement que la femme de Périclès, ses émissaires répandoient que c'étoit à lui qu'elle devoit ses erreurs; & que l'on a mis en question, si, sur cette rumeur, on n'obligeroit point ce Philosophe à rendre compte de sa doctrine; & si, même, on n'interrogeroit pas sur cela juridiquement ses Disciples. Comme ce que l'on objectoit de plus fort contre elle, étoit cette même liaison qui mêt le comble à sa gloire; & que toute l'accusation se réduisoit à quelques propos vagues dont encore on ne pouvoit pas inférer qu'elle doutât de l'existence des Dieux, Périclès, quelque tendrement qu'il l'aime, a si peu craint pour elle,

que le jour même qu'elle devoit être jugée, il ignoroit encore s'il prendroit ou non la peine de la deffendre : mais dèz qu'elle parut, le Peuple, par ses clameurs, les Juges, par l'air de sévérité dont ils avoient crû devoir s'armer, annoncérent si bien leurs funestes dispositions, qu'il ne pût se méprendre plus long-tems au danger qui la menaçoit. Il étoit réellement impossible qu'il fut plus grand. Sur de simples délâtions, & sur les plus frivoles apparences, ces juges iniques étoient déterminés à la condamner à la Cigüe. Les Sacrificateurs que Socrate méprise trop, & trop ouvertement pour qu'ils ne le haïssent pas ; accoutumés, d'ailleurs, à traiter d'impies, ceux qui ne poussent pas la crédulité aussi loin que leur intérêt l'éxige, les Sacrificateurs, dis-je, unis avec les ennemis que le mérite de Périclès lui a faits, demandoient hautement au nom des

Dieux, la mort de la malheureuſe Aſpa-ſie. Périclès, quelque troublé qu'il fût à l'aſpect d'un péril qu'il avoit voulu ſi peu prévoir, s'eſt alors levé. Sa douleur, qu'il ne diſſimuloit pas, loin de rien ôter à ſa majeſté naturelle, ſembloit y ajoûter encore. La trompeuſe ſécurité où il avoit été juſques-là, ne lui avoit pas permis de ſe préparer; mais, ſoit qu'involontairement, peut-être même, ſans qu'il le crût, ſon eſprit ſe fût éxercé ſur une matière ſi intéreſſante pour ſon cœur; ou que l'inſtant fourniſſe à ce grand homme, les traits les plus lumineux, jamais il ne parla avec tant de force; & jamais auſſi il n'y eut de ſpectacle plus attendriſſant que le ſpectacle qui s'offroit alors à nos yeux. D'un côté, Aſpaſie dans une contenance noble, & modeſte qui, ſans inſulter à ſes juges par une fierté qu'ils auroient, ſans doute, plus punie encore qu'admirée, laiſſoit

voir le mépris profond que lui inſpiroient ſes vils accuſateurs ; & paroiſſoit ſentir plus vivement la douleur de celui qui la deffendoit, que le danger imminent où étoient ſes jours : de l'autre, Périclès, la voix preſqu'éteinte, ſe ſoûtenant à peine, & d'autant plus fait en cet inſtant pour attendrir ſur ſon état, les Juges, & les Spectateurs, que ſa fermété eſt plus connüe. Dieux! quel homme! & de quels hommes alors, le bonheur de ſa vie dépendoit-il! Avec quelle joye bâſſe & crüelle le voyoient-ils, tremblant pour ce qu'il adore, employer pour les toucher, tout ce que la plus ſublime éloquence, animée encore par l'amour le plus tendre, peut inſpirer; & combien ces âmes perfides ne s'applaudiſſoient-elles point de voir réduit à cette humiliâtion, ce même Périclès qui, par ſa valeur, ſa prudence, & ſon activité, a porté leur gloire à un point

dont ils devroient être encore plus étonnés qu'ils n'en sont enn'orgueillis ! Il a d'abord commencé par tenter de justifier Aspasie ; (&, assurément, devant des juges plus équitables, ou moins prévenus, il n'eût pas été difficile d'y réüssir.) Mais s'étant bientôt apperçu que, plus il prouvoit qu'elle n'étoit pas coupable, plus il en expôsoit les jours, il s'est borné à demander à tître de grâce, ce qu'à tître de justice, on s'obstinoit à lui refuser ; & malgré son trouble, & la vive douleur dont on le sentoit pénétré, l'a fait avec tant d'adresse que, sans toucher au fond de la question, il n'a pas moins évité de convenir du crime dont elle étoit accusée, que de la présenter comme innocente. Imaginez-vous, si vous le pouvez, quelles étoient nos allarmes pendant ce tems-là ! dans quel état j'étois, moi qui, indépendamment de ce que je dois à Périclès, & de l'intérêt que je prends

prends à tout ce qui le touche, voyois dans le plus horrible danger, une femme qui auroit dû m'inſpirer tant d'amour, & à qui, du moins, j'ai conſervé la plus ſincère eſtime, & la plus tendre amitié! Mais, penſez-vous que je l'eûſſe laiſſée périr? Ah! plûtôt périr moi-même mille fois! Axiochus, Théraméne, Thrazylle, tous mes amis, tous ceux de Socrate, de Périclès, & d'Aſpaſie, moi, nous étions tous déterminés à l'enlever du milieu du Tribunal, ſi ſon arrêt lui eût été prononcé; & à nous expôſer nous-mêmes aux plus crüels ſupplices, plûtôt que de voir le ſien. Vous ſentez quelles auroient été les ſuites d'une pareille violence, & ce qu'elle auroit paru aux yeux du Peuple, du monde, peut-être, le plus jaloux de ſon autorité. Mais il nous étoit en ce moment, plus aiſé de les braver, que de les craindre; & comme nous n'aurions pas voulu en être les victimes,

nous aurions indubitablement allumé dans le sein même d'Athênes, la guerre la plus sanglante. Dieux! avec quelle joye, s'il avoit fallu que mes yeux eûssent été témoins du supplice d'Aspasie, je me serois enseveli sous les rüines de la Ville ingrate qui l'y auroit condamnée! Les Dieux, heureusement, ont bien voulu que, pour la sauver, nous n'ayons pas eu besoin de recourir à de si terribles moyens. Ce n'est point, cependant, que l'éloquence de Périclès ait, dans cette occasion, été suivie de son ordinaire succès. Aspasie auroit infailliblement subi le sort qui lui étoit préparé, si la douleur dont il étoit pénétré, l'emportant enfin sur la dignité de sa place, & sur la fermeté de son âme, n'eût éclaté en pleurs & en gémissements. Alors, soit que ses ennemis fûssent satisfaits de l'humiliation à laquelle ils l'avoient fait descendre, ou qu'ils ayent craint les

murmures du Peuple qui commençoit à s'émouvoir en sa faveur, ils ont, enfin absous Aspasie ; & m'ont, ainsi que Périclès, délivré du tourment le plus affreux que l'âme puisse éprouver. On ne doutoit pas que cette avanture qui a mis Socrate dans un péril presqu'aussi grand qu'Aspasie même, ne le dégoûtât d'enseigner ; & Thrazylle, quelque impétüeux qu'il soit, a fait tout ce qu'il a pû pour le déterminer au silence. *Les Dieux me préservent de me taire*, a répondu ce grand homme, *quand mes concitoyens me prouvent si clairement, combien ils ont encore besoin que je parle.* En effet, le jour même il a continué ses leçons ; &, pour montrer à quel point son âme est inaccessible aux terreurs qu'il semble que l'on ait voulu lui inspirer, il a parlé, non sur les Dieux, mais sur la Divinité ; & vous sçavez assez à quel point il est loin de confondre l'être qu'il croit, avec

les ridicules objets de la vénération publique. Pour moi qui, de tous ses disciples, suis à la fois le moins docile & le plus suspect, je ne passe pas actuellement devant le plus petit Mercure, sans lui faire la plus profonde révérence; mais ce qui me sera, je crois, beaucoup plus utile que toutes les mines que je fais aux Dieux, c'est le silence que je suis résolu de garder sur leurs Ministres.



LETTRE LXIX.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

DANS le tems même que Praxidice vous plaisoit le plus, c'étoit si foiblement qu'elle vous intéressoit, que je n'ai pas dû présumer qu'avec une passion qui encore, grâces à vos soins, n'est point heureuse, vous ne fûssiez point sur son compte, de la plus profonde indifférence. Que, vous croyant passionnément amoureux d'Hégéside, & même l'étant en effet, vous eûssiez eu des vües sur quelqu'autre, cela eût été trop dans nos maximes pour que je pûsse en être surpris; mais, que ce soit une ancienne affaire où, de votre aveu, vous ne trouviez depuis long-tems que le plus mortel ennui, qui vous partage, c'est, je le confesse, & ce que je ne comprends point, &

ce que, même, je n'aurois jamais imaginé. Il étoit, donc, moralement impoſſible que, comme vous m'en accuſez, en reprenant Praxidice pour quelques inſtants, je ne me fûſſe propôſé que le plaiſir de vous l'enlever. Si je ſçavois que vous ne l'aviez point encore quittée, je n'ignorois pas, du moins, combien vous en aviez envie; & dans l'idée que je devois néceſſairement me faire de votre pôſition, c'eût été bien plûtôt pour vous faciliter les moyens de vous en tirer, que par tout autre motif que j'aurois cherché à vous la rendre infidelle; mais le fait eſt que je ne l'ai pas cherché. Il vous plaît encore, pour me donner un tort que je n'ai ni eu, ni voulu avoir, de ſuppôſer que j'ai été piqué de ce qu'elle vous avoit dit que jamais je ne lui avois rien inſpiré de pareil à ce qu'elle ſentoit pour vous; & de ce que vous n'aviez pas, vous, ba-

lancé à le croire. Je me doutois bien, & qu'elle vous l'avoit dit, & que vous l'aviez crû; mais, quand j'en aurois eu la plus entière certitude, quelle raison aurois-je eüe de m'en blesser? Je sçais trop, en laissant même à part l'intérêt qu'a une femme à décorer sa foiblesse, soit à ses yeux, soit aux nôtres, que le dernier qu'elle prend, lui paroît toûjours le seul qu'elle ait aimé, ou, du moins, celui qui l'a touchée le plus vivement, pour m'être offensé de l'idée que Praxidice auroit voulu vous donner de la violence de sa passion pour vous. Je n'ignôre pas davantage que, de tout ce qu'en pareil cas peut nous dire une femme, c'est ce que, par l'excèz de notre amour propre, elle nous persüade toûjours le plus aisément. Je ne vous aurois, en conséquence, pas moins pardonné d'avoir été jusques à croire que je n'avois été pour elle, qu'un objet d'hor-

reur, que je ne lui aurois pardonné à elle-même de vous l'avoir dit. Ce n'eſt pas, cependant, que je veuille nier que ſi vous vous étiez targué d'une façon mortiffiante pour mon orgueil, de l'avantage prétendu que vous auriez eu ſur moi, je n'eûſſe crû devoir vous prouver en parvenant encore à lui plaire, que les impreſſions que je fais, ne s'éffacent jamais au point qu'elles ne renaiſſent dèz que je le veux; & que, même, l'amour qu'une femme auroit pû concevoir pour un autre, ne lui feroit pas alors contre moi d'une plus grande reſſource que l'amour qu'elle ne feroit que ſe croire; mais, ſoit que vous ayez ou non, compté ſur ce que vous diſoit Praxidice, plus votre vanité a ménagé la mienne, moins vous devez imaginer que le deſir de la vengeance ait été ce qui m'a conduit. Elle vous a, dites-vous, écrit *que nous nous adorions de nouveau*; il eſt, aſſuré-

ment, bien ſingulier qu'avec toutes les preuves qu'ont journellement les femmes, qu'elles ſe preſſent trop de déclarer ce qu'elles ſuppôſent ſe pâſſer, tant dans leur cœur que dans le nôtre, on ne puiſſe pas les en corriger! J'ai, du moins, quelque ſujet de croire que ſi, ſur le prétexte ſpécieux de vous montrer combien elle eſt vraie, Praxidice ſe fût moins hâtée de vous annoncer le ſecond triomphe qu'elle croyoit remporter ſur moi, elle auroit aujourd'hui toute autre chôſe à vous apprendre. Je crois, au reſte, voir dans vos reproches, que, ſoit par égard pour les ſentimens qu'elle ſe flatte encore de vous inſpirer; ſoit (ce qui pourroit être encore plus probable.) pour vous cacher avec quelle promptitude, auſſi honteuſe pour elle, que deſobligeante pour vous, elle vous a oublié; elle m'a prêté pour l'y déterminer, des tranſports, des ſerments, des larmes,

enfin, tout l'appareil d'une séduction en forme, & que, d'ailleurs, on auroit lieu de suppôser difficile. Je suis trop accoutumé à voir les femmes employer la fausseté, lors même qu'elle leur est le moins nécessaire, pour être étonné que Praxidice en ait mis un peu dans une occâsion où il lui étoit de toute impossilité de s'en pâsser : aussi, ne songerois-je point à infirmer par une relâtion que, selon toute apparence, vous trouverez peu conforme à la sienne, ce qu'elle a jugé à propos de vous dire, si, au sérieux dont je vous vois prendre cette misère, je ne craignois pas de nepouvoir, sans que notre amitié en souffrît, vous en laisser l'impression.

Praxidice étoit chez Dercyle où, comme de coutume, la plus brillante, & la plus imbécile jeunesse d'Athênes, se trouvoit rassemblée : le même hazard qui l'y avoit menée, y avoit aussi con-

duit mes pas. Il eſt, au ſurplus, ſi peu vrai, que, comme elle me paroît vous l'avoir dit, je l'y cherchâſſe, que ſi j'eûſſe ſçu que je l'y trouverois, je n'y ſerois point entré. Quoique ce ne fût pas la première fois depuis notre rupture, que je la rencontrâſſe ; & qu'elle eût dû par conſéquent s'être accoutumée à ma vüe; à mon aſpect, au milieu d'un décontenancement difficile à peindre, elle fronce le ſourcil, s'arme de l'air du monde le plus mépriſant, affecte en même-tems, de ne me pas regarder ; enfin, tout ce que nous appellons *les grandes maniéres*. Moi, vous ſçavez comment je ſuis dans ces ſortes d'occâſions; & l'air froid & deſintéreſſé que j'y conſerve. Je laiſſe donc avec d'autant plus de tranquilité, les beaux yeux de Praxidice, m'annonçer tout le courroux que ma préſence excitoit dans ſon âme, qu'en feignant de ne m'en pas appercevoir, j'étois ſûr de la

mortiffier davantage. Pour ajoûter même à sa fureur, en lui prouvant combien, en suppôsant que je la remarquâsse, elle m'étoit indifférente, je l'aborde; & après lui avoir demandé de ses nouvelles, du ton le plus familier, mais le plus galant, je m'assis intrépidement à côté d'elle, en la regardant avec le soûris scélérat que vous me connoissez, & qui me réüssit toûjours si bien. C'étoit, toutes-fois, par pure habitude qu'en cet instant je l'employois, car j'étois, je vous le jure, bien éloigné d'avoir sur elle, la plus légere intention; mais, contre toute apparence, ce soûris prend: elle perd de vüe dans l'instant, mes torts & sa colère: ses yeux qui ne m'en annonçoient qu'une implacable, s'adoucissent par degrés, & bientôt ne peuvent plus me peindre que l'amour le plus tendre; j'entends des soupirs; enfin, je ne vis de mes jours, de révolution plus prompte, moins dé-

tirée, & plus inattendüe que le fut celle-là. Je conviens qu'elle ne m'échappa point : cependant, autant par des ménagemens que je crûs vous devoir, que par indifférence sur tout ce qui pourroit en résulter, je ne voulus y contribüer en rien ; & me bornai simplement à ne pas en arrêter le progrès. Elle s'étoit, selon toute vraisemblance, flattée que ce ne seroit pas sans les seconder, que je saisirois ses dispositions ; mais, malheureusement pour elle, dèz l'instant que je les avois apperçües, je m'étois dit que je lui laisserois l'embaras de m'en instruire ; & toute la douceur de ses regards, toute la profondeur de ses soûpirs n'eûrent pas le pouvoir de me faire rien changer à mon plan. Voyant, enfin, que je m'obstinois au silence, malgré toutes les raisons qu'elle auroit eües de ne s'avancer avec moi qu'imperceptiblement, elle s'approche de mon oreille ; &, d'une voix que

vouloit pas (& rien n'étoit plus juste) qu'il ne lui en restât que le ridicule : si, d'ailleurs, elle me voyoit me tenir sur une si grande réserve, elle pouvoit aussi-bien l'attribuer à la multitude de témoins qui nous environnoit, qu'au peu d'envie que j'avois de profiter des dispositions favorables où je la retrouvois. Ce fut encore le parti qu'elle prit. « Vous « avez raison, me dit-elle ; on nous re« garde : je voudrois, toutes fois, vous « parler : par malheur, encore, je me suis « laissée engager par Dercyle, à passer la « soirée chez elle : quel prétexte prendre « pour m'en dispenser ? & , quand j'en « trouverois, peut-être vous êtes-vous « arrangé de façon que cela me seroit fort « inutile ? Je l'interrompis pour lui dire qu'en effet, j'avois pour ce jour-là disposé de moi. « Eh bien ! reprit-elle vive« ment, demain, chez vous, chez moi, « par-tout où vous voudrez, à l'heure que « vous

« vous prendrez, réponds-moi, de grâce,
« sera-ce pour demain. - Elle mettoit trop de chaleur dans ses prières pour qu'enfin elle ne fît point passer dans mon âme, un peu du feu qui l'animoit. Je lui dis que je la laissois absolument la maîtresse de l'heure, & du lieu du rendez-vous; le Céramique fut l'endroit qu'elle choisit; la fin du jour, l'heure qu'elle m'indiqua: elle fut ponctuelle, je ne me fis pas attendre. - Il me semble qu'elle vous a dit le reste.



LETTRE LXX.

LE MEME AU MEME.

Je me flattois trop d'être connu de vous pour imaginer que j'eûsse à craindre de votre part, le soupçon d'avoir, dans le récit que vous m'avez forcé de vous faire de mon avanture avec Praxidice, moins consulté la vérité que mon amour propre. Quelques grâces que vous consentiez que j'aye, il vous paroît incroyable qu'il ne me faille que des soûris pour renverser la tête d'une femme; sur-tout, quand elle a autant de raisons de s'armer contre leur charme, que j'en avois données à celle-là. Dire que cela est incroyable, est me dire assez que vous ne le croyez pas. Il m'auroit été facile, comme vous l'allez voir, de fortiffier ce même récit qui, pour ne rien

dire de plus, vous paroît si douteux, par des preuves telles qu'il ne vous auroit pas été possible de supposer un moment qu'il ne fût pas fidelle; & je leur aurois fait accompagner ma derniere lettre, si je n'eusse pas craint qu'elles ne blessassent votre vanité. Une autre raison encore qui, lors même que je me les serois crûes nécessaires, m'auroit porté à les supprimer, est la répugnance extrême que je me sens pour sacrifier les lettres des femmes. C'est une chose qui n'est que trop ordinaire dans un siecle où la crapule qui semble seule le signaler, a détruit tout sentiment d'honneur. Mais, si je veux bien partager quelques-uns des travers qui y sont à la mode, je ne prétends me souiller d'aucune des bassesses qu'il accrédite. Aussi, n'est-ce que pour le tems seulement que vous pouvez employer à lire la lettre de Praxidice, que je vous la confie. Je

sçais assèz quels sont sur cela vos principes, pour que, si vous étiez dans un état plus tranquile, je ne craignîsse pas que vous en abusâssiez ; mais je n'ignore point tout ce qu'obtient de nous l'amour propre ; & combien, quand il est piqué, nous lui sacrifions de chôses que nous devrions toûjours respecter. Il est encore vrai que, rendus à nous-mêmes, nous nous méprisons de lui avoir tant immolé : mais le remord ne répare rien ; & s'il nous éclaire sur l'avilissement où nous sommes tombés, il ne le prévient pas. Pour ne vous expôser donc point à avoir à roûgir de vous-même, & vous prémunir à cet égard contre toute tentâtion, l'esclave qui vous remettra la lettre de Praxidice, est expressément chargé par moi, de l'attendre, & de me la rapporter. Je me plais à croire que vous faites encore assèz de cás de mon amitié pour ne rien oppôser à

l'éxécution des ordres que je lui ai donnés, & qui ne sont qu'une nouvelle preuve de mes sentiments pour vous.



LETTRE LXXI.

PRAXIDICE A ALCIBIADE.

J'AI pâssé la plus grande partie de la nuit à faire des réflexions qui m'ont d'autant plus tourmentée, qu'elles m'ont été plus inutiles. Vous pouvez par ma lettre seule, juger du peu de fruit que j'en ai tiré : ce n'est que pour vous dire que je vous aime, que je vous écris : mais, quelle ne doit pas être la force de l'illusion que je me fais, puisque je puis imaginer que vous y serez sensible ! Vous seriez, sans doute, aisément blessé (si, pourtant, cela étoit possible.) que l'on ne vous aimat pas ; mais en revanche qu'il est difficile de vous trouver reconnoissant des sentiments que vous faites naître ! Eh ! qui le sçait mieux que moi ! Combien peu de tems, si toutes-

fois il eſt vrai que je vous aye jamais plû, m'avez-vous laiſſée joüir du bonheur de vous plaire! de combien de façons, dans ce peu de tems même, n'avez-vous pas tourmenté mon cœur! Avec quelle barbarie ne l'avez-vous pas condamné au malheur de ne vous aimer plus; ou, bien plûtôt, au ſupplice de conſerver toute ſa tendreſſe, & de n'ôſer même plus ſe l'avoüer! Mais, ſoyez ſincére; eſt-il bien vrai, comme malheureuſement tout voudroit que je le crûſſe, que vous ne vous fûſſiez propôſé auprès de moi, que de triompher d'Axiochus, & du ſentiment qu'il commençoit à m'inſpirer? Se peut-il que vous ayez pû former un projet ſi crüel, & que mon extrême tendreſſe pour vous, ait pû vous permettre de l'éxécuter? Ah! combien, pour douter de ce dont vous m'avez donné tant, & de ſi crüelles preuves, ne faut-il pas que je vous aime

encore; & à quel excès ne doit pas aller mon aveuglement pour suppôser que je puisse vous retrouver sensible, vous qui, lors même que j'étois le plus digne de vous, n'avez pas crû que je le fûsse de votre tendresse! Mais, se pourroit-il que vous poussâssiez la crüauté jusques à me mépriser d'une inconstance que vous m'avez rendüe nécessaire! Inconstante! moi! non, Alcibiade, au milieu même de mon erreur, je ne l'ai pas été un seul instant. S'il vous étoit possible de comprendre jusqu'où alla ma douleur, quand, le cœur encore tout plein de vous, je me trouvai dans les bras d'un autre! combien votre image m'y a persécutée! à quel point même, je m'y trouvois avilie! - Que les illusions que nous fait le dépit, s'éffacent promptement! que la honte qui y succéde, a d'amertume, & de durée! - Mais que pouvois-je contre un homme à qui, par les confidences

que vous lui aviez faites, vous sembliez m'avoir abandonnée! Avec quel art, &, en même tems, quelle audace, il sçut abuser de ces secrets, dont vous étiez seul dépositaire, & qui, peut-être, n'auroient jamais dû vous échapper! quel moment il sçut choisir! - Mais, non, c'est en vain que je me cherche des excuses: non, Alcibiade, non, je ne le sens que trop aujourd'hui, votre inconstance ne justiffioit pas la mienne. - Que sçavoit-il? que je vous avois adoré, qu'il n'y avoit rien que je ne vous eusse sacrifié! Que craignois-je donc? qu'il ne divulguât ma foiblesse? mais, moi-même, ne m'en faisois-je pas honneur? Loin de chercher à la cacher à personne, n'aurois-je pas voulu pouvoir l'apprendre à tout l'univers? D'ailleurs, que lui aviez-vous dit que moi-même je ne lui eûsse confié? quelles furent donc les craintes qui vinrent s'emparer de moi? Comment, abî-

mée dans la douleur que peut causer l'inconstance de l'amant... que dis-je! du Dieu qu'on adore, peut-on consentir à se livrer à un autre? - m'y livrer! est-il donc vrai que je m'y sois livrée! Que fût-il dans mes yeux après ce fatal moment? que le sentiment de la honte dont je venois de me couvrir! de combien de larmes ne fut-il pas suivi! Avec quelle contrainte! quelle secrette indignâtion contre moi-même! - mais quel tableau vous offré-je! & dans quel moment! O! Alcibiade, serois-je assèz heureuse pour que vous en détournâssiez les yeux avec horreur! pour que vous eûssiez même, pour me pardonner d'avoir été à un autre que vous, besoin de tout l'amour que vous m'inspirez! Oui, mon cher Alcibiade, punissez m'en: que mon repentir, mes larmes, la certitude d'être adorée plus que jamais, vous trouvent également infléxible! Infortunée! que

desiré-je ! - mourir de douleur, mais, vous en avoir pour témoin. - Vous verrai-je aujourd'hui ! vous rappellez-vous que vous avez daigné m'en flatter !- Quoi! je revivrois pour vous ! - Ah ! toute mon âme suffit à peine à ma joye ! - je me reverrois, je me sentirois pressée dans vos bras ! - Venez, que j'y expire de mon bonheur; que je puisse prévenir par ma mort, le supplice horrible de vous perdre une seconde fois ! - Qu'au milieu de toutes mes craintes, il m'est doux d'imaginer que je pourrai encore vous jurer un amour éternel! A quelles inquiétudes ne suis-je pas en proie, pendant que, - ah ! écartons cette affreuse idée. D'ailleurs ai-je le droit d'être jalouse ! Rendez-le moi, crüel ! ce droit dont, avec tant d'autres, vous m'avez privée. - Mais vous-même! (ah! je le desire trop ardemment pour ne m'y pas être trompée!) vous avez paru me reprocher Thrazylle :

par la place que je vous ai dit qu'il occupoit dans mon cœur, c'est à vous que je laisse à juger quelle est celle qu'il y remplit aujourd'hui. -- Vous, Alcibiade ! vous seriez jaloux ! Je me flatte en cet instant, qu'on ne sçauroit l'être sans amour ; & qu'il n'est pas vrai, comme je l'ai mille fois entendu dire, que la vanité produise les mêmes mouvements. Vous ne m'avez pas, je l'avoüe, ordonné de vous le sacrifier ; mais, consentir à me revoir, n'a-ce pas été assez me le commander ? Si le premier devoir de mon amour a été de vous dire combien je vous aime, le second doit être de lui apprendre que je ne l'ai jamais aimé ; & sans attendre votre réponse ; encore dans l'ignorance, ou du moins dans le doute de ce que vous déciderez sur mon sort, je vais lui apprendre le sien. - Hélas ! que de chôses je me dis que, peut-être, vous ne me direz point ! Vous m'avez, il est vrai,

fait espérer que ce ne seroit pas vainement que je me flatterois du bonheur de vous voir aujourd'hui : mais, quand vous m'en auriez donné la plus entière certitude, Diotime ! – elle est si belle ! – tant d'autres ! – vous êtes si volage ! il y a si loin pour vous, du desir à l'amour ! – Thrazylle ! – un successeur ! croirez-vous que je ne l'aye pas aimé ? ne rejetterez-vous point sur mon cœur, ce qui n'a été qu'une erreur de mon imagination ? Votre vanité, si pourtant, j'ôse vous le dire, est si délicate ! Je vous ai vû si blessé, de n'avoir pas été ma première idée, que je n'ôse croire que vous me pardonniez, non, de vous avoir banni de mon cœur, (vous n'avez pas ce crime à me reprocher.) mais d'avoir pû imaginer que vous l'étiez. – Ah ! vous aurez raison ! même sans espoir de vous retrouver, je n'en devois pas moins me conserver toute à mon amour ; jamais, non,

jamais je n'aurois dû laisser prophaner par les hommages d'un autre, ce qu'Alcibiade avoit bien voulu croire digne des siens. Dieux! que je haïrois Thrazylle, si l'excès de ma tendresse pour vous, ne remplissoit pas toute mon âme! - Vous voyez mon trouble: je ne sçais ce que je vous écris: ah! si, pour excuser mon désordre, vous aviez les mêmes raisons que moi! Grands Dieux! se peut-il que j'aye crû ne vous plus aimer! - mais pourquoi, puisque j'étois condamnée à rester chez Dercyle, n'y êtes vous pas resté vous même? si je vous eûsse été chère, m'auriez-vous quittée! eh! dans quel instant encore! - mais, des spectateurs! les voyois-je, moi! Craigniez-vous, si je vous eûsse eû plus long-tems devant les yeux, que je n'eûsse pû leur cacher l'état où vous metiez mon âme; ou, plûtôt, n'est-ce pas que vous auriez roûgi qu'ils faisîssent dans

la vôtre, ce que vous recommenciez à ſentir pour moi? Ah! je ſuis perdüe ſi vous m'en jugez ſi peu digne! - mais il eſt tems que je me livre au ſommeil, ſi, toutes-fois, il ſe peut que dans l'agitâtiou où vous m'avez mis le ſang, je puiſſe en eſpérer. Que de ſiécles il y a quelque-fois pour une âme ſenſible, à s'écouler entre le commençement, & la fin de la çarrière du ſoleil; & que vous me le faites crüellement éprouver!



LETTRE LXXII.

AXIOCHUS A ALCIBIADE.

IL y a déjà plus d'un mois que, sur la perfide parole que vous m'aviez donnée de me céder Diotime, je l'ai attaquée. Loin, cependant, que je voye encore à une entreprise que vous me peigniez si facile, aucune apparence de succès, chaque jour ne m'offre que de quoi me faire repentir de l'avoir tentée. Si Diotime n'avoit pour vous qu'un goût aussi léger que vous me l'avez dit; & que, vous-même ne tinssiez pas plus à elle, que vous paroissez croire qu'elle ne tient à vous, seroit-il naturel, ou que vous ne me l'eussiez pas déjà sacrifiée; ou qu'elle s'obstinât à conserver un sentiment, trop léger de sa part pour lutter long-tems, contre la certitude d'être si mal

mal récompensé ? Mais, est-il bien vrai que votre intention soit de la traiter aussi légérement que vous me l'avez promis ; & quand, en effet, ç'auroit été votre dessein, auriez-vous pû y rester fidelle avec une femme qui vous offre à *la* fois tant de charmes, & de passion ? Ce n'est pas que je croye, ni que vous l'aimiez véritablement, ni même, que le voulûssiez-vous, cela vous fût possible : mais, elle est belle ; vous étes ardent, impétüeux ; & quelque-fois les mouvements de votre cœur ressemblent si bien à l'amour, qu'il ne seroit pas bien étonnant que, même avec moins d'intérêt de s'y tromper, Diotime s'y méprît encore. Quoiqu'il en soit (car, comment percer un mystère, peut-être, fort obscur pour vous-même ?) vous auriez bien dû me sauver l'humiliation de soûpirer pour elle, si infructüeusement. Quelque vive que fût l'impression qu'elle faisoit sur moi,

c'étoit sans un chagrin que je ne pûsse pas supporter, que je la voyois dans vos bras; mais mon amour pour elle, accrû par l'espoir dont vous l'aviez flatté, m'en fait, & depuis asséz long-tems, le plus crüel des supplices. Persüadé, d'ailleurs, de toute la supériorité que vous avez sur moi, je me serois bien gardé d'en aller de moi même, chercher une preuve de plus en tentant de vous enlever une Conquête. Mes sentiments pour Diotime n'étoient encore, quand je vous les confiai, qu'une fantaisie qui, selon toute apparence, avec le soin que je prenois de la décourager, n'auroit pas éxisté long-tems, si vous ne l'eûssiez pas nourrie de tout ce qui pouvoit la fortiffier dans mon âme, & l'en rendre, enfin, le tyran. Si vous ne m'avez embarqué dans cette affaire que pour vous donner le plaisir de m'y voir échoüer, & fournir à votre vanité un triomphe de plus, je vous

jure que je ne vous le pardonnerai jamais. Croyiez-vous, en effet, que je pûsse ignorer à quel point vous sçavez séduire; que vous parvenez à vous attacher les femmes, par ceux-mêmes de vos deffauts qui devroient les révolter le plus; que votre légéreté qu'aucune n'arrête; & que toutes, pourtant, se flattent d'arrêter, n'est pour elles qu'une raison de plus de chercher à vous inspirer de l'amour, ou de tenir avec plus d'acharnement aux sentiments que vous leur faites naître; que nul homme n'a aussi bien connu que vous, l'art d'échauffer leur imagination, ou de troubler leur cœur; que celles qui, avant vous, ont aimé, croyent, quand vous daignez les enchaîner, aimer pour la première fois; & que celles que vous avez touchées le premier, cherchent envain dans un engagement nouveau à perdre le souvenir de votre incons-

tance; qu'enfin ce volage Alcibiade qui, pour ainsi dire, n'a fait que pâsser devant leurs yeux, laisse dans leur cœur des traces que rien ne peut effacer? Y a-t'il dans Athênes quelqu'un qui doive être plus convaincu que moi de ces grandes vérités? Deux fois, pour mon malheur, il vous a plû de devenir mon rival: la première, votre seule présence, quelques propos qui, même, sembloient n'avoir pas d'intention directe, suffirent pour me priver d'un bonheur auquel je touchois, & qui me coûtoit trois mois de peines & de soins: vous triomphâtes, enfin, avant même que vous parûssiez le desirer, & que l'on pût se dire que vous en seriez flatté. La seconde, vous sçutes avec la même facilité, m'enlever le cœur d'Hégéside. Il étoit contre vos maximes, d'attaquer des femmes dont vous ne fûssiez pas le premier vainqueur; & j'eus encore des grâces à vous rendre de ce

que vous vouliez bien me faire en quelque façon, l'honneur de me succéder. Quand cesserez-vous donc de me poursuivre? Encore une fois, vous devez vous rappeller que, quelqu'aimable que me parût Diotime, je n'avois sur elle aucune prétention. Vous m'avez flatté que je lui plairois: délivrez-moi donc, du moins, du plus grand obstacle que je puisse trouver auprès d'elle. Ne retardez plus mon bonheur par cette alternative d'indifférence & de tendresse qui, en tourmentant son cœur, vous l'attache de plus en plus. Vous m'avez rendu sa possession aussi nécessaire que vous m'assurez qu'elle vous l'est peu: déterminez-vous donc, je vous en conjure. Rendez-la heureuse, si vous le pouvez; ou, en lui portant les derniers coups, ne lui laissez pour toute ressource, que les vœux, les soins, & la tendresse d'Axiochus.

LETTRE LXXIII.

ALCIBIADE A AXIOCHUS.

A mon entrée dans le monde, je croyois (& vous devriez, vous, l'ignorer moins que personne,) qu'il n'y alloit pas moins de mon honneur à quitter toutes les femmes, qu'à les soûmettre; & que c'étoit même peu que le premier, si je ne leur rendois pas mon inconstance aussi mortifiante, qu'elle leur étoit le plus communément douloureuse. Depuis quelque tems, plus éclairé sur mes véritables intérêts, je ménage leur amour-propre, autant qu'autrefois je me plaisois à le blesser. Quoique, peut-être, je ne fasse pas intérieurement autant de cas de leur suffrage que je le leur dis, je n'en ignore pas d'avantage jusques à quel point elles peuvent aujourd'hui influer

ſur notre réputation ; tout le crédit que leur donnent la moleſſe, & la corruption de nos mœurs, la futilité de nos idées, le faux de nos airs ; & combien ; tant que, pour ſe faire un nom, le manége ſera plus néceſſaire que le mérite, il ſera important de ne les pas avoir contre ſoi. On ne leur doit jamais, il eſt vrai, cette renommée qui nous ſurvit, & dont la poſtérité eſt ſeule diſpenſatrice : mais elles ont l'art d'éxagérer nos ſuccèz ; d'affoiblir nos deſavantages ; d'éblouïr, & d'entraîner nos contémporains. Comme, pendant qu'il éxiſte, elles peuvent, ou dégrader le héros, ou lui ſuſciter des traverſes qui, ſouvent obſcurciſſent ſa gloire, ou la rendent douteuſe ; elles peuvent auſſi, pendant ſa vie, faire un grand-homme de celui qui, ſans elles, ſeroit reſté dans l'obſcurité la plus profonde ; où, qui, du moins, n'auroit joüi que d'une célébrité auſſi médiocre, & auſſi

resserrée que ses talents mêmes. Je ne voudrois donc pas leur devoir toute ma gloire ; mais, peut-être, voudrois-je moins encore les voir s'élever contre moi ; & c'est, assurément, ce que je n'aurois pas évité, si j'eûsse continüé de les ménager aussi peu que je le faisois autrefois. Persüadé avec raison que l'on afflige le cœur beaucoup plus impunément qu'on ne mortiffie la vanité, loin aujourd'hui de quitter celles qui ne me touchent plus, je me borne à tourmenter leur âme de tant de façons ; & sçais leur faire du mouvement qui les porte vers moi, quel qu'il puisse être, un supplice si crüel & si continû, que quelque patience que puisse leur inspirer ou l'amour, ou l'orgueil de m'avoir conquis, & plus encore le desir de me fixer, je les force, enfin, à l'inconstance. Par-là, tout coupable que je suis de la leur, je les mets avec moi dans un tort

apparent qui ne leur permet plus les plaintes ; & en leur laiſſant la conſolâtion de me quitter les premières, leur ſauve le ſeul affront qu'elles ne nous pardonnent jamais. Il ne ſe peut point, à la vérité, qu'elles ne ſe diſent pas qu'elles avoient ceſſé de me plaire ; mais, enfin, elles n'ont pas eu l'humiliâtion de me l'entendre prononcer ; & la ſatisfaction de m'avoir prévenu ; la certitude que d'autres ne ſeront pas plus heureuſes ; le beſoin de perdre de vûe une avanture deſagréable ; un engagement nouveau les remettent bientôt à mon égard dans cet état de tranquilité qui n'admêt plus aucune ſorte de ſentiment. Convaincu auſſi, que nous ne pouvons être amenés à la ſimple amitié pour un objet qui nous a inſpiré quelque chôſe de plus ; tant que, ſoit par le règret de l'avoir perdu ; ou par quelqu'autre mouvement que ce puiſſe être, nous nous ſouvenons de ce

qu'il nous a été, j'attends pour les y conduire, qu'elles m'ayent aussi parfaitement oublié que je les ai oubliées moi-même; & ne cherche à les y disposer, qu'avec tant de finesse qu'elles ne peuvent me soupçonner d'en avoir l'intention. Je garde le plus profond silence sur celles qui (car il s'en trouve encore.) aiment mieux qu'on ignore leurs foiblesses, que d'entendre vanter leurs charmes; n'avoüe que celles à qui la réputation est moins chère que la célébrité; &, sur-tout, laisse par mon silence sur ce qui les intéresse le plus, à celles qui ne possédent pas les beautés dont elles nous offrent l'apparence, les moyens d'exciter encore la curiosité. Enfin, je sers si bien la vanité des unes, & ménage tant l'amour-propre des autres que, non-seulement je parviens auprès d'elles au but où j'aspire; mais qu'il m'arrive toûjours d'en tirer le

même parti que dans le tems qu'elles m'aimoient le plus, lorſque le caprice, le deſœuvrement, ou l'envie de triompher du nouveau ſentiment qu'elles ſe croyent, me font deſirer de les trouver encore indulgentes.

Dans l'expôſition que, comme à un ami que j'ai toûjours laiſſé lire dans mon âme, je vous fais de ma façon de penſer actüelle, vous trouverez la cauſe de la continüité de ma liaiſon avec Diotime, & de l'obſtacle que j'oppôſe encore à votre bonheur. Je ne ſoûgis pas, de plus, de vous avoüer que je me ſuis trompé lorſque je ne lui ai crû pour moi qu'une fantaiſie que je pourrois aiſément décourager. Plus tendre, plus vraie, plus eſtimable encore, s'il ſe peut, qu'elle n'eſt belle, je l'allarme ſur mon cœur; mais c'eſt ſans lui faire naître le deſir de m'ôter le ſien; &, ſoit que ſes charmes prennent plus ſur moi que je ne

le croyois moi-même; ou que la force & la vérité de son sentiment m'imposent, je n'ai pû jusques à présent, me déterminer à la traiter avec l'offensante légéreté qui en rendant son amour pour moi, inexcusable à ses propres yeux, lui seroit bientôt une loi de l'éteindre. Cependant, en lui jurant que je l'aime toujours, je lui fais des infidélités si publiques; & la fais instruire avec tant de soin, de tout ce qui peut me nuire auprès d'elle, qu'il ne se peut point qu'enfin je ne la force de me quitter. Daignez donc, mon cher Axiochus, vous prêter, tant aux ménagements que je lui dois, qu'à ce que ma politique me prescrit; & ne pas douter que je ne me prête moi-même autant que je le puis, à l'impatience que vous avez d'être heureux. D'ailleurs, je ne vous renverrois actuellement qu'un cœur encore trop plein de son objet, & sur qui la vanité n'auroit,

par conséquent, pas assez d'empire pour que vos soins ne le révoltâssent pas plus qu'ils ne le toucheroient. Laissez-moi donc, &, pour vous-même, le tems de l'indigner contre sa foiblesse, d'intéresser son orgueil à en triompher, & de me conduire avec elle, de façon qu'en lui faisant détester l'amant qui lui aura rendu si peu de justice, elle ne puisse assez haïr l'amour pour refuser les ressources qu'il pourra lui présenter.



LETTRE LXXIV.

LE MEME AU MEME.

Je vous envoye une lettre que je viens de recevoir de Diotime. Si en la lisant, vous aurez sujet de croire que c'est l'amour qui l'a dictée, du moins, ne pourrez vous pas suppôser qu'elle soit l'ouvrage de l'amour content; & n'y trouverez vous point de quoi m'accuser d'avoir pour ses sentiments, plus d'égards que je ne vous le dis. Je lui ai fait une réponse qu'il me paroît inutile de vous détailler, parce qu'elle ressemble à ce qu'en pareille circonstance, &, sans en sentir plus que moi, vous avez, vous-même, écrit mille fois. Je ne lui en donne pas moins un rendez-vous: je n'ai pas besoin de vous dire qu'on en donne, & qu'on en reçoit sans en être plus amou-

yeux ; & même ſans trop ſçavoir quelque-fois comment on s'en tirera. Sur cela, comme ſur bien d'autres chôſes, nous donnons beaucoup au hazard ; & ce n'eſt, peut-être, pas ce que nous faiſons de plus mal. Comme vous êtes naturellement fort jaloux, j'ai balancé long-tems ſi je vous inſtruirois d'une chôſe aſſez peu faite pour vous plaire ; mais ſi je vous l'eûſſe cachée, & que le hazard vous l'eût fait découvrir, ce même myſtère que vous n'auriez dû qu'à mon amitié, auroit pû vous paroître partir d'une autre cauſe. La crainte, enfin, que ce qui n'étoit qu'un égard, ne vous parût une diſſimulâtion, m'a déterminé à vous dire que Diotime conſent à ſe rendre vers la fin du jour au Céramique. Pour détourner, s'il ſe peut, vos idées d'un objet qui, eûſſiez-vous moins de délicateſſe, ne pourroit que deſagréablement vous affecter, je vous prie

d'aller fouper avec Némée que je livre pour ce foir, à toute la fureur de vos defirs. Vous me repondrez fans doute, qu'elle ne vous en infpire pas; mais dans la pôfition où vous êtes, il vous eft fi néceffaire qu'elle vous en infpire, qu'il ne fe peut point que vous ayez affez peu de philofophie pour vous faire un crime d'une diftraction que, par fes rigueurs, Diotime femble elle-même vous prefcrire. Si l'amour heureux ne fe fait point quelque-fois fcrupule d'en admettre, une paffion malheureufe doit encore moins les rejetter. Ne vous fouvenez donc de nous deux quand vous ferez près de Némée, que pour avoir plus d'ardeur à vous en venger. Elle vous attendra. Je fens bien que je ne puis lui commander cette infidélité, fans lui ôter beaucoup, d'abord, du plaifir qu'elle trouvera à me la faire; mais je me flatte, & moins encore pour elle,

elle, que pour vous, que vous sçaurez lui faire oublier que je la lui ordonne. Gardez-vous bien, sur-tout, de vous piquer pour Diotime, d'une fidélité que vous ne lui devez pas plus qu'elle-même ne l'éxige de vous; & qui ne feroit que vous coûter des plaisirs de la perte desquels elle est si peu disposée à vous dédommager. Némée posséde, d'ailleurs (& vous pouvez m'en croire.) tous les charmes qu'il faut pour vous plaire, & même vous occuper. Je n'ignore pas, de plus, qu'elle vous trouve aimable; & qu'en vous la donnant, je ne fais que la prévenir. Si, ce que je ne crois pourtant pas, vous ne lui trouviez point toute l'ardeur que je vous annonce ici; & que votre vanité lui desirera plus que vous ne pensez, rappellez lui qu'en cet instant même je lui en préfere une autre. Quoiqu'elle soit d'une profession à ne se pas piquer d'une bien grande délicatesse,

elle est femme. C'est à dire que si son cœur ne sçauroit être blessé de la préférence que je donne sur elle à Diotime, il est impossible que son amour-propre n'en souffre pas. Ce motif de plus, sans rien ajoûter dans le fond au goût que je lui connois pour vous, doit le lui éxagérer. S'il ne vous importe point d'en être aimé, il ne doit pas vous être indifférent qu'elle se persüade, ou non, qu'elle vous aime, puisqu'elle ne peut, sans vous en plaire davantage, se faire cette illusion. Vain comme vous me croyez, vous ne douterez sûrement pas que mon intention en vous envoyant la lettre de Diotime, ne soit de vous donner une preuve de plus de l'empire singulier que j'ai sur les femmes, & de la passion que celle-là conserve pour moi, malgré la conviction où elle paroît être d'avoir assez mal placé son cœur. Ce n'est, cependant, que pour votre consolation que je desire

que vous la lisiez. Ah ! si vous connoissiez les femmes comme moi, mon cher Axiochus, que cette lettre qui, selon toute apparence, vous paroîtra si cruelle, y répandroit d'espérance, & de joye ! Elle s'y plaint, il est vrai, des soins que vous lui rendez, & semble, même, s'en plaindre avec amertume; mais, pourquoi ne se plaint elle que de vous, quand Callicrate, Antigènes, Adymante ne doivent pas lui paroître moins épris d'elle, que vous-même, & ne la tourmentent point de leur amour, avec moins de vivacité ? Peut-elle plus se dissimuler leurs desirs que les vôtres ? Si c'est qu'en vous voyant chercher à la rendre sensible, vous lui donnez sujet de vous accuser de respecter peu l'amitié; ceux que je viens de nommer, vivent-ils avec moi, moins intimément que vous-même, & peut elle plus l'ignorer ? Pourquoi donc êtes vous d'eux tous le seul à qui

elle fasse l'honneur de le nommer? c'est que vous êtes le seul qu'elle trouve dangereux pour son cœur. Si elle vous voyoit avec autant d'indifférence qu'elle en a pour eux, elle vous laisseroit infailliblement dans le même oubli. Peut-elle vous prouver mieux que, malgré elle-même, elle vous distingue de vos rivaux, qu'en se plaignant comme elle fait, des soins que vous prenez pour lui plaire? J'ai, vous le sçavez, quelque expérience dans ces sortes de chôses; & je n'ai pas encore vû de femmes qui, pour se consoler de l'abandon de son amant, ne prît celui de tous les hommes de qui, dans le tems qu'elle s'en croyoit le plus aimée, les prétentions paroissoient la blesser le plus. Que la passion qui règne dans la lettre de Diotime, ne soit donc point pour vous une raison de craindre qu'elle ne se rende jamais à vos desirs: L'amour malheureux

s'exprime toûjours avec plus de véhémence que l'amour content, & quelquefois n'en est pas plus tendre. Comme le bonheur nous affoiblit nos sentiments, l'infortune nous les exagére. Souvent, pour cesser de croire qu'on aime encore, on n'a besoin que d'apprendre qu'on est encore aimé. Cela, par exemple, ne s'éprouve jamais mieux que, quand après avoir craint l'inconstance d'une femme, on la retrouve fidelle. Au reste, ne redoutez rien pour votre amour, du rendez-vous que je donne à Diotime. Il est vrai que mon intention n'est pas qu'il me soit totalement inutile; mais je sçaurai mêler tant d'amertume à mes transports, que, tout délicat que vous êtes, vous-même ne voudriez-vous point que je ne le lui eûsse pas donné. J'ai peine à croire qu'elle oublie de me parler de vous, & des persécutions de votre amour : en cas, cependant, qu'elle ne s'en souvînt pas, je

promets non-seulement de vous rappeller à sa mémoire, mais d'éxiger qu'elle vous sacrifie aux craintes que je feindrai. Ce sera, à la vérité, avec si peu de tendresse, & une hauteur si choquante que j'éxigerai d'elle ce sacrifice, que, quelque disposée qu'elle pût être par elle-même à me l'accorder, la dignité qu'elle a dans l'âme, ne se lui permettra pas. Je vous exhorte donc plus sérieusement que jamais à la tourmenter de votre amour, & à ne vous pas plus effrayer de la violence de sa premiére douleur, que des projets d'indifférence éternelle que vous l'entendrez former. Quand, en pareille circonstance, on n'auroit pas à se fier à l'amour propre, du soin de consoler le cœur, il n'en seroit pas moins sage de compter sur l'habitude d'aimer, la plus constante, & en même tems, la plus dangereuse de toutes. Ce ne sera, sans doute, qu'au dépit que d'abord vous la devrez;

mais j'ai toûjours vû le goût achever ce que le dépit avoit commencé. Vous n'êtes pas, d'ailleurs, fait pour voir Diotime ne donner toûjours tout qu'à la vengeance. Que le desir que vous avez de lui plaire, ne vous fasse pas, cependant, brusquer son cœur. Vous aurez, non-seulement à lui faire oublier un ingrat qu'elle y retrouvera, peut-être, plus, & plus long-tems qu'elle ne le voudroit sans doute, mais à lui ôter les idées défavorables que je lui aurai données & de nous, & de l'amour. Vous vous abuseriez si vous croyiez qu'avec une femme de ce caractère, ce fût un ouvrage si facile; mais il se peut que vous ne vous trompâssiez pas moins si vous le jugiez impossible. Gardez-vous, sur-tout, d'oublier que vous ne pouvez la gâgner que par l'excèz de votre patience, de votre respect, & de votre soumission; qu'en général, il faut pour triompher d'une femme, plus d'art

que d'amour ; que le ſentiment qu'on a ; vaut rârement auprès d'elle le ſentiment qu'on ſçait feindre ; que c'eſt enfin beaucoup moins aux avantages que j'ai pû recevoir de la nature, que je dois mes ſuccès, qu'au bonheur que j'ai eu juſques ici, de n'en aimer aucune, & de paroître les adorer toutes. Adieu, ſongez que Némée vous attend ce ſoir ; & ne vous rappellez qu'aux conditions que je vous ai preſcrites, que je vais attendre Diotime, & que ce ne ſera pas vainement.



LETTRE LXXV.

DIOTIME A ALCIBIADE.

O ! mon cher Alcibiade, que cette infortunée Diotime qui vous adore, vous occupe peu ! Voilà trois jours entiers que vous me privez de votre présence, & que vous m'en privez volontairement ! Callicrate, tout accoutumé, tout ardent qu'il est à vous deffendre, ne peut plus trouver d'excuses à votre froideur, ni justifier votre négligence. Mais, n'auriez-vous point poussé la barbarie jusques à lui prescrire de me laisser toutes mes craintes? De quoi en ce genre votre cœur, en effet, n'est-il pas capable? J'ai sçu, comme tout Athênes, les bruyantes, & trop peu décentes fêtes que vous venez de donner à vos amis dans vos jardins ; & ne pouvois pas ignorer davantage que

Callicrate en avoit été. Je ne lui demandois seulement que de me tromper là-dessus ; & l'interrogeois bien moins pour tirer de lui l'aveu de vos crimes, que pour trouver dans le refus qu'il me feroit de me les apprendre, des raisons de vous croire moins coupable. Mon cœur qui cherche encore plus à vous excuser, que vous ne le chercheriez vous-même si vous m'aimiez ; & que, cependant, l'amour pût vous permettre d'être si criminel, auroit préféré les infidelles récits de Callicrate, à la certitude la plus avérée. Il voyoit avec quelle ardeur je desirois un prétexte pour couvrir une indulgence qui m'est si honteuse ; mais le barbâre, digne de vous jusques au bout, loin d'avoir pour moi la pitié de m'abuser, sembloit se faire une joye maligne de me faire le récit de vos plaisirs. Eh ! qui sçait même s'il ne me les a pas exagérés ? Ah ! laissez-moi, crüel ! le pouvoir

de vous haïr, ou répondez mieux à la malheureuse passion que vous m'avez inspirée. Vous m'aimez, dites-vous; & c'est dans d'autres yeux que les miens, que vous allez chercher l'expression de l'amour! C'est dans d'autres bras que vous croyez en trouver les plaisirs, & que vous les trouvez, peut-être! Ingrat! eh! quelles rivales encore me donnez-vous! Je sçais, ou, pour parler plus juste, je me plais & beaucoup plus encore pour votre gloire, que pour les intérêts de ma vanité, à croire que vous ne les aimez pas: mais, enfin, elles vous occupent, vous partagent, prennent sur votre imagination, séduisent vos sens. En supposant même que, dans ces instans cruels, vous puissiez vous rappeller mon image, quel doit être mon empire sur votre cœur! Vous me direz, peut-être, (car combien n'êtes-vous pas ingénieux à tromper!) que de plus estimables ri-

vales ſeroient bien plus dangereuſes pour moi : mais ne pouvez-vous donc vous diſpenſer de m'en donner ? Quand vous régnez ſeul ſur mon âme ; quand je vous préfere à ce qu'Athênes renferme de plus à craindre après vous, ne puis-je en obtenir que vous me laiſſiez du moins ignorer vos égarements ? Je ſuis aimée, vous le ſçavez : Axiochus, tout votre ami qu'il eſt, m'adreſſe les vœux les plus ardens : Eh ! l'ôſeroit-il ſi, en m'aimant, il croyoit vous déplaire ? Quoi ! vous ne pouvez douter qu'il ne m'aime ; & vous ne le haïſſez pas ! O ! mon cher Alcibiade, cachez-moi une tranquilité d'autant plus faite pour m'outrager, que je puis moins me diſſimuler que je ne la dois qu'à votre indifférence. Les Dieux me ſont témoins que, tout crüels que vous me rendez mes ſentimens, je n'ai point cherché par un art que rien n'excuſeroit à mes yeux, à réveiller les vô-

tres ; à vous forcer par les tourments de la jalousie, à vous les éxagérer peut-être ; qu'Axiochus, enfin, ne peut, malgré sa tendresse pour moi, m'obliger à tourner mes regards vers lui, que lorsqu'il me prononce votre nom. Vous le voyez : je ne veux pas que vous puissiez un seul instant penser que, dans mon desespoir, il pourroit être, quelque momentané que ce fût, l'objet de mon attention ! Mais, lui-même, comment ose-t'il se flatter qu'un cœur tout rempli d'Alcibiade, puisse se rendre à ses desirs ? Hélas ! que je prends d'inutiles soins ! Eh ! comment se peut-il que je croye vous plaire encore en vous parlant de ma tendresse, lorsque tout me prouve si bien que ce ne seroit qu'en vous assurant de mon indifférence, que je pourrois commencer à vous être chère ?



LETTRE LXXVI.

ALCIBIADE A NÉMÉE.

Il m'est impossible, ma chère Némée, de souper aujourd'hui avec vous, comme je vous le promis hier. Diotime qui croyoit qu'elle ne pourroit pas me voir, vient de me mander qu'elle se rendroit ce soir au Céramique. Il y a trop peu de tems qu'elle me fait la grâce d'y venir, pour que je puisse un peu décemment refuser le rendez-vous qu'elle me propôse. Vous voudrez donc bien, & me permettre de lui accorder ce qu'elle desire, & agréer qu'un de mes plus intimes amis aille vous dédommager de mon absence. Axiochus-vous soûriez déjà, perfide! - oui, cet Axiochus si beau! si bien fait! si galant! que je vous ai vû quelque fois regarder avec tant de tendresse,

brûle du deſir de ſoûper avec vous ſans témoins, & me prie de vous l'apprendre. Ce n'eſt pas, cependant, qu'il ne veuille tenir que de ma ſeule amitié, le bonheur auquel il aſpire; mais il ſçait combien vous m'êtes chère; & il auroit craint en ne le demandant qu'à vous, de manquer au ſentiment qui nous unit. J'ai deviné ce dont il ſe faiſoit ſcrupule de vous inſtruire; & je vous conjurerois de ne pas lui refuſer la grâce qu'il implore de vous, ſi j'étois moins convaincu qu'il n'a pas beſoin que je vous en prêſſe. Il eſt, d'ailleurs, atteint d'une douleur qu'il cherche à diſſimuler; & que, malgré le goût que vous lui inſpirez, je ne doute point qu'il ne doive à l'amour. L'en guérir, eſt un triomphe de plus pour vos charmes; & je crois pouvoir être ſûr que vous ne le négligerez pas. Armez-les donc de tout ce que la parure peut vous offrir de plus ſédui-

ſant : moins vous avez à craindre qu'il reſpecte la vôtre, moins, ce me ſemble, vous devez l'épargner. Que les expreſſions les plus tendres, les ſoûris les plus enchanteurs, enfin, que tout ce qu'on peut donner à l'amour, le faſſent roûgir dans vos bras, d'en aimer un autre, ou ne le laiſſent pas ſe le rappeller. Vous me verrez auſſi reconnoiſſant de ce que vous ferez pour vous-même, que s'il m'étoit de l'impoſſibilité la plus abſolüe de ne pas l'attribüer à votre ſeule complaiſance pour moi.



LETTRE LXXVII.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

Exiger de la reconnoissance de vous, lorsque l'obligation est toute de mon côté, seroit une inconséquence, ou une perfidie dont je ne suis pas capable. Qu'il vienne, donc, cet Axiochus à qui jusques ici j'avois si vainement souhaité de plaire. Ne craignez rien pour lui de mes rigueurs. Si je lui fais quelques reproches d'avoir si long-tems conservé son indifférence auprès de moi, ils seront adoucis par de si tendres transports qu'ils n'allarmeront pas ses desirs. Jamais il n'aura eu plus de sujet de se croire aimé; & jamais, peut-être, n'aurai-je crû moi même aimer davantage. Ne vous inquiétez point de ma parure: vous pouvez, à cet égard, vous en ra-

porter à l'envie que j'ai de lui plaire. Je crois lui avoir entendu dire que les ajuſtements qui voilent le moins la nature, lui paroiſſent fort au-deſſus de tout ce que l'on a imaginé pour l'embellir; & je dois avoir en mes charmes aſſez de confiance pour ne point douter que ce qui le ſéduit le plus, ne ſoit auſſi ce qui me ſied le mieux. Il eſt, dites-vous, atteint d'une douleur ſecrette; & vous craignez qu'il ne la doive à l'amour! Ah! m'eſt-il permis de penſer que l'amour puiſſe le rendre malheureux? Que, du moins, il me ſera doux de le lui faire oublier! C'eſt un triomphe de plus pour moi; & jamais je n'en aurai remporté de ſi flatteur. Je ne ſçais, cependant, ſi je ne devrois pas vous cacher, ou vous affoiblir tout ce que m'inſpire Axiochus: mais, pourquoi, dans le fond, me ferois-je une violence ſi pénible? Vous ne me la preſcrivez pas! Qu'importe, en effet, puiſque

vous me voulez coupable, que je le sois ou moins, ou plus ? Quand j'éprouverois le malheur de n'être que complaisante dans une occâsion où il est si intéressant pour moi, d'être sensible, croiriez-vous, quelques serments que je vous en fisse, que je m'en fûsse tenüe à la simple complaisance ?-¿Mais, quoiqu'il en soit, puis-je me flatter que vous ayez sur mes sentiments, la plus légère inquiétude ? Je crois donc que, sans risquer de vous déplaire, je puis vous dire que j'aurai autant de plaisir à soûper avec Axiochus, que si j'étois fâchée de ce que vous soûperez avec Diotime. Vous vous imaginez en cet instant, peut-être, que, pour vous punir de la légéreté de votre conduite avec moi dans cette occâsion, je me plais à vous éxagérer mes transports ; vous vous trompez : je ne fais tout au plus que vous les montrer. Si vous ne m'en croyez pas, Axiochus pourra vous

répondre de la bonne-foi dont je suis avec vous. Je ne vous en prie pas moins de m'envoyer pour ce soir, de vos vins les plus précieux. Le dernier soûper que vous avez fait chez moi, a épuisé ce qui m'en restoit; & quelques bons que soyent les miens, il doit vous paroître tout simple qu'aujourd'hui sur-tout, je les trouve peu dignes d'Axiochus. Je vous envoye en revanche, des parfums que je viens de recevoir du Satrape de Phrygie: vous verrez, en les essayant, que je puis me pâsser des vôtres. O Vénus! que vous me rendez heureuse; & par quels sacrifices pourrai-je jamais vous témoigner ma reconnoissance!



LETTRE LXXVIII.

AXIOCHUS AU MEME.

Il n'y a pas d'endroit dans Athênes où je ne vous aye cherché tantôt en quittant Némée; & je crois qu'il est inutile que je vous dise que j'ai été jusques au Céramique. L'air incertain, & embarrassé de vos gens en m'en refusant l'entrée, a suffi pour me prouver que vous y étiez : vous ne pouvez donc pas ignorer à présent que je m'y suis présenté. Vous y étiez donc encore! & avec qui pouviez-vous y être qu'avec cette même Diotime que vous feignez de n'aimer plus, & à qui, cependant, vous consacrez encore des jours entiers! Ah! je sçais trop combien le desir seul abrége les rendez-vous, pour qu'à la longueur du vôtre, je puisse méconnoître le sentiment que

vous y avez porté ! – Mais quand il seroit vrai que vous n'auriez voulu la revoir que pour la préparer à votre inconſtance, pourrois-je penſer que ſa tendreſſe, & ſa beauté vous eûſſent laiſſé éxécuter un ſi crüel projet ? Non, pour vous rendre toute votre ardeur, elle n'aura pas même eu beſoin de tout ce qu'une paſſion vive, & malheureuſe aura pû lui dicter. S'il ne m'eſt pas poſſible de croire que la ſienne pour vous, ait pénétré juſques à votre cœur, je vous connois trop pour pouvoir douter que ſes charmes, du moins, n'ayent fait ſur vos ſens la plus vive impreſſion. Je ne doute pas davantage, que vous ne l'ayez déguiſée ſous les plus tendres apparences de l'amour, devant une femme que le ſimple deſir auroit beaucoup plus offenſée qu'il ne l'auroit ſéduite. Ah ! – pourquoi Némée ne penſe-t'elle pas de même ? Pourquoi s'eſt-elle contentée d'un hommage auſſi peu flatteur

pour elle, qu'il étoit avilissant pour moi! Ce souhait qui vous annonce tout à la fois son triomphe, & mes remords, vous dit aussi, combien je vous dois de reproches, & de remercîmens. Si, cependant, je ne voulois, comme cela est assez ordinaire, juger des chôses que par leur effet, je croirois avoir beaucoup moins à me loüer de vous qu'à m'en plaindre, puisqu'en me faisant manquer d'une façon si crüelle à mon sentiment, vous ne m'en avez pas guéri. Ah-! si j'eûsse pû croire que, de tous les plaisirs que je viens de goûter, il ne me resteroit que la honte de m'y être livré, & que je n'en aimerois pas avec moins de violence! - Je n'ignore pas, au reste, que quelle qu'eût été ma conduite avec Némée, je n'aurois point échappé à vos plaisanteries; & que vous n'auriez pas, sans doute, plus respecté ma retenüe, que vous n'épargnerez ma foi-

blesse ; mais j'avoüe que les ironiques éloges dont je vous entends d'ici honorer la dernière, me blesseront mille fois plus que n'auroit fait le ridicule que vous auriez infailliblement jetté sur l'autre. Si je le pouvois sans manquer à la reconnoissance qu'après tout, je crois vous devoir, je ne douterois pas qu'en me livrant Némée avec tant de générosité, votre intention n'ait été, bien moins de me distraire d'un amour malheureux, que de vous confirmer à mes dépens, dans l'idée où je vous ai toûjours vû que la passion la plus tendre ne nous sauve jamais des surprises des sens. J'avoüe, à ma honte, que je viens de prouver pour votre systême. Je n'ai qu'entrevû, & encore, bien obscurément, le piége que vous me tendiez ; mais, à vous parler avec franchise, vous me l'auriez caché sous de moins belles apparences, que, sûr comme je croyois pouvoir

l'être, de mes ſentiments pour Diotime, j'aurois encore accepté le dangereux ſoûper que vous m'aviez arrangé. Je me ſens ſi humilié du ſuccès qu'il a eu, que ſi j'eûſſe pû me flatter que Némée voudroit bien vous le taire, jamais je n'aurois pû prendre ſur moi, de vous l'avoüer. Je lui laiſſe donc avec la gloire du ſuccès, le plaiſir de vous en conter les détails. Je vous dirai ſeulement que, quelque chôſe que le deſir de plaire ajoûtât à ſes grâces naturelles, je lui ai diſputé la victoire plus long-tems qu'elle ne s'en étoit flattée. J'ai, même, tout ſujet de douter qu'elle l'eût remportée, ſi l'idée des plaiſirs que vous goûtiez avec Diotime, n'eût ſecondé ſes efforts. Il vous paroîtra bien bizarre, je le ſens, qu'un tableau que je ne devois me préſenter qu'avec horreur, ait été plus dangereux pour ma fidélité, que les agréements mêmes de Némée, & la ſéduction

du moment; mais si vous songez, combien, en me peignant ce que j'adore, livrée, quoiqu'entre vos bras, aux plus tendres transports, j'ai dû lui suppôser de charmes! à quel point, enfin, ces mêmes images, si crüelles d'un côté, mais; de l'autre, si voluptüeuses, ont dû embrâser mes sens, & mon imaginâtion, vous cesserez d'être surpris que l'excèz de mon amour ait contribüé à me rendre si coupable. Némée, d'ailleurs, offroit à mes yeux tant de grâces! sçavoit si bien feindre la passion! annoblir ses vües, & masquer son état, qu'il n'étoit guéres possible qu'enfin je ne me rendîsse pas. Je conviens encore que, soit, (ce que je croirois assez.) elle ait de quoi faire durer long-tems une erreur de ce genre là; soit que, quand je me suis vû entraîné, je n'aye pû trouver que dans la continüité du crime, une ressource contre mes remords, j'ai été horrible-

ment criminel. Ce n'eſt qu'avec une extrême confuſion que je vous fais un aveu où vousne trouverez, ſelon toute apparence, que beaucoup de vanité. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'avant même que de quitter Némée, j'avois retrouvé tout mon amour pour Diotime. Je vous conjure donc, mon cher Alcibiade, ſi je ſuis aſſez heureux pour qu'elle ne vous retienne plus, de venir chez moi où je vous attends, ou de me mander du moins, & de quelle façon vous vous êtes ſéparés, & ſi je puis me flatter de quelque eſpoir. Vous auriez peine à concevoir quel eſt le tumulte de mes idées, & la contrariété qui règne entre mes deſirs. Si ma tendreſſe pour Diotime, mille fois plus vive que je ne pourrois vous l'exprimer, me force à ſouhaiter que vous m'en faſſiez le ſacrifice, ce même ſentiment qui me retrace avec la dernière vivacité, les tourments qu'elle

va devoir à votre inconſtance, me le fait redouter, plus encore que je ne le deſire ; mais je ne vous cache pas que ce généreux mouvement, ſans doute trop peu compatible avec l'amour pour ſubſiſter long-tems, n'eſt pas de tous les miens, le mouvement que je retrouve le plus ſouvent dans mon cœur, ni qui y prenne le plus d'empire.



LETTRE LXXIX.

ALCIBIADE A AXIOCHUS.

Je ſuis bien aiſe que vous ayez éprouvé par vous-même combien je ſuis de bon conſeil, & à quel point la délicateſſe eſt idéale. Si vos remords m'épouvantoient moins, je vous prierois d'eſſayer encore une fois de la diſtraction que je vous preſcrivis hier. Il pourroit vous en arriver d'être forcé de convenir que vous êtes en amour un peu comme les autres hommes ; mais vous trouveriez, d'ailleurs, tant à y gâgner, que le malheur d'être obligé de rabattre quelque chôſe du cas que vous faites de votre façon de penſer, feroit, en comparaiſon, bien peu de chôſe. Enfin donc, mon cher Axiochus, ceux qui ſoutiennent que les ſens peuvent être remüés ſans le ſecours

de l'amour, & qu'ils peuvent même l'être à ſon deſavantage, n'ont plus tant de tort à vos yeux ? Vous me devez, dans le fond, bien de la reconnoiſſance de vous avoir démontré votre erreur, lorſque Socrate lui-même n'avoit pû vous en guérir. Il me paroît, au reſte, auſſi ſimple qu'avant même que de quitter Némée, vous ayez retrouvé tout votre amour pour Diotime, que je trouve peu ſurprenant que, quelques moments auparavant, il laiſſât votre cœur plus tranquile. Je veux même que cette tendre réminiſcence ſoit un effet de la prodigieuſe paſſion qu'elle vous a inſpirée : quelle aura en ce cas, été la cauſe de votre diſtraction ? Car, ou l'amour eſt un ſentiment qui nous domine avec un empire extrême, & que, par conſéquent, il ne dépend pas de nous d'affoiblir ; ou il n'eſt qu'une intention générale de la nature que notre ſeule fantaiſie applique à un

ſeul objet. Si c'eſt le dernier, pourquoi nous en laiſſons-nous maîtriſer? ſi c'eſt l'autre, comment pouvons-nous à notre choix, nous en laiſſer diſtraire ? Cette recherche ne ſeroit, ce me ſemble, ni auſſi indigne de la Philoſophie, ni auſſi inutile que des gens plus graves que nous, & qui pourroient bien, malgré toute leur morgue, n'être pas ſi ſenſés, le ſuppôſeroient ſans doute. Auſſi m'y livrerois d'autant plus volontiers, qu'aidé des nouvelles lumières que vous venez d'acquérir ſur cette matière, je doutemoins que je ne la diſcutâſſe avec un grand avantage, ſi je vous croyois plus en état de vous prêter au raiſonnement. Nous reprendrons donc cette thêſe quelque jour: parlons à préſent de ce qui vous intéreſſe.

Ma ſoirée a été ſi peu différente de la vôtre, que je me ſuis mis auſſi dans le cas d'avoir des remords. Je vous avois

promis de me conduire avec Diotime ; de façon que mon rendez-vous avec elle, fût le dernier qu'elle voulût bien m'accorder ; & je crois vous avoir tenu parole. Elle m'a quittée, en effet, avant le commencement du jour, si mécontente de mes procédés ! si intimément convaincüe que je ne l'aime pas, ou, du moins, que ce qu'elle m'inspire, n'est ni ce qu'elle sent, ni ce qu'elle se croit digne d'inspirer ! Elle étoit si déséspérée ; & même (ce qui me donne pour vous les plus grandes espérances.) si humiliée d'aimer un homme si peu fait pour son cœur, que je ne doute presque pas qu'aidée, non de ce que je lui ai dit, mais de ce que je l'ai laissée se dire, elle n'ait intérieurement formé la résolution de ne me revoir jamais. Que les femmes fières sont commodes pour les inconstants ! ce n'est pourtant, pas que Diotime m'ait une seule fois menacé de prendre ce parti ; mais

mais elle n'y en est pas moins décidée ; & c'est ce qu'au travers du morne silence qu'elle s'obstinoit à garder, & de la profonde douleur où je la plongeois, j'ai démêlé parfaitement. Ce seroit trop diminüer du prix du sacrifice que je vous fais, que de vous dire tout ce qu'il me coûte. Toutes réflexions faites, il vous étoit plus important de ne m'avoir plus pour rival, qu'il ne me l'étoit de rester le vôtre. Il est vrai que Diotime me plaisoit encore, & que si je n'avois consulté que l'impression qu'elle faisoit sur moi, j'aurois sûrement attendu pour la forcer à une rupture que ce mouvement se fût affoibli. Mais c'étoit avec tant d'ardeur que vous desiriez que je la misse dans la nécessité de ne m'aimer plus, qu'en m'obstinant à attendre pour cela que mon goût pour elle fût diminüé, j'aurois beaucoup plus fait contre vous que je n'aurois fait pour moi-

même. Je me suis donc courageusement mis dans la pôsition où quelques semaines de plus j'aurois été avec elle; & cette idée, jointe au sincére desir que j'ai de vous voir heureux m'a donné la force de desesperer la femme, du monde, la plus digne à tous égards, de l'amour le plus tendre, & le plus constant. Il étoit de si bonne heure quand elle m'a quitté; & j'avois la tête si noircie de la douloureuse scêne où je venois de joüer un rôle si pénible & si crüel, que pour éguayer mes idées, & remplir le reste de ma nüit, j'ai envoyé prier Ampélis de venir au Céramique; &, effectivement, elle n'a pas fait plus de façons pour s'y rendre que je n'en faisois pour l'y inviter. Elle est la seule, je crois, qui réünisse tant d'agréements, & si peu de principes: figurez-vous qu'auprès d'elle, Glycérie même a des mœurs: c'est une femme charmante! Elle étoit encore chez

moi quand vous y êtes venu ; & comme mes gens ne ſçavent pas auſſi-bien que moi combien peu votre préſence l'auroit embaraſſée, ils ont crû devoir vous refuſer l'entrée d'un lieu où vous ne devez pas moins commander que moi-même. Elle y ſoupe ce ſoir ; & ſi votre amour, vos remords, la fatigue qu'ils doivent vous cauſer, & les tourments de Diotime vous en laiſſent le moyen, je vous prie d'y venir. Tout en me parlant de ſon ardeur, Ampélis m'a dit avec tant de franchiſe, qu'elle trouve Thrazylle fort aimable, que j'ai crû ne pouvoir ſans la plus noire ingratitude ne lui pas procurer la douceur de lui dire elle-même tout ce qu'il lui inſpire. Je viens donc d'écrire à ce dernier de ſe rendre au Céramique. Elle a le deſir on ne peut pas plus vif : Thrazylle, a de ſon côté, le mépris on ne peut pas plus rebelle : quoiqu'il s'y abuſe quelque-fois, vous ſçavez

qu'il lui faut toûjours des femmes à ſentiment ; je me trompe donc beaucoup ſi les avances immodérées que lui fera Ampélis, & la ſéchereſſe dont il les repouſſera, ne rendent pas notre ſouper fort amuſant.

Je reçois dans l'inſtant, une lettre de Diotime, qui me prouve que j'avois bien jugé les diſpôſitions où elle étoit en me quittant. Il y a dans cette lettre plus de ſéchereſſe que de reproches, plus de dignité que de colére ; enfin, elle eſt très-bien. Toute décidée, cependant, qu'elle s'y montre à ne me revoir jamais, je ne ſçais s'il me feroit auſſi difficile qu'elle paroît vouloir que je le croye, de la ramener à ſon ſentiment. S'il faut que je vous le confeſſe, j'ai quelques moments été vivement tenté de triompher d'une réſolution ſi déterminée : le ſacrifice que je vous fais de cette tentâtion, n'eſt peut-être, pas entre nous

ce dont en cette circonstance, vous devez me sçavoir le moins de gré. Après m'avoir dit, ce que je sçais encore mieux qu'elle-même, *que je suis, de tous les hommes, le plus perfide, & le moins digne d'être aimé*, elle ajoûte tendrement, *qu'elle ne sent plus que le malheur de s'y être méprise; & qu'elle ne veut que se retracer le reste de sa vie, la honte que lui cause une si inexcusable foiblesse*. Comme on change d'avis, pourtant! Car enfin, hier au soir encore, elle croyoit que j'étois le seul qu'on pût aimer. Il faut convenir qu'on est en amour, exposé à de singulieres révolutions! Quoiqu'il en soit, elle finit par m'assurer » qu'il seroit inutile que je » lui écrivisse; que rien au monde ne » pourroit la déterminer à recevoir une » lettre de moi; & que tout ce qu'elle » en exige, est que, convaincu autant » que je dois l'être, que tout ce que je » pourrois tenter auprès d'elle, ne la

» feroit pas changer de ſentiment, je
» n'ajoûte pas aux atrocités que j'ai déjà
» à me reprocher, l'indignité de cher-
» cher à l'abuſer encore; qu'enfin je la
» laiſſe tranquile, ſi, toutes-fois, après
» le malheur qu'elle a eu de me croire,
» malgré la voix publique, quelques
» vertus, il eſt poſſible qu'elle le ſoit
» jamais. »

J'ai crû ne pouvoir trop ponctuellement obéir aux ordres d'une femme ſi reſpectable; & pour commencer à lui prouver à quel point ils me ſont ſacrés, j'ai renvoyé ſon eſclâve ſans réponſe. Cela eſt dur, je l'avoüe; car elle s'étoit aſſûrément flattée que je lui en ferois une. J'ai bien ſenti moi-même toute l'horreur de ce procédé là; mais je ne pouvois me conduire différemment avec elle, ſans m'expôſer à un raccommodement qui m'étoit aſſez peu néceſſaire, & qui auroit rendu auſſi inutile que ridi-

culé, tout ce que j'avois fait pour vous. Vous lirez vous-même sa lettre, ce soir; & pendant que la tendre Ampélis s'occupera du farouche Thrazylle, nous chercherons ensemble tous les moyens qui peuvent vous procurer le bonheur de triompher de Diotime, & de vous entendre un jour accabler de toutes les injures dont elle m'honore aujourd'hui.



LETTRE LXXX.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

Ce n'est pas pour vous demander, puisque je la sais, la raison de la mine affreuse que vous me faites depuis quelques jours; mais seulement pour vous prier, ou de cesser de me voir, ou de reprendre avec moi votre ton ordinaire, que je vous écris. Tant d'humeur (& vous devriez vous-même vous le dire,) ne va pas avec si peu d'amour. Si je pouvois n'attribüer votre jalousie qu'à la force de votre sentiment, je vous la passerois, peut-être; mais, sûre, comme il est impossible que je ne le sois pas, de ne la devoir qu'à votre vanité, il ne me convient point de m'en laisser être la victime. Vous venez de me donner & la plus convainçante, & la plus crüelle

de toutes les preuves que je ne ſuis pour vous qu'un objet fait ſeulement pour amuſer vos loiſirs; & que, même, vous m'en croyez encore trop honorée. Ne vous rendant éxactement que ce que je reçois de vous, je n'ai ni l'injuſtice de me plaindre de votre façon de penſer, ni même le deſir de vous voir prendre celle qu'il ſe peut à la rigueur, que vous m'eûſſiez dûe, parce que ſi elle avoit plus de quoi flatter mon orgueil, elle n'en agiroit pas davantage ſur mon âme; mais je voudrois, du moins, qu'en affichant pour moi ſi peu de tendreſſe, vous n'en éxigeaſſiez point de ma part; qu'enfin vous écoutâſſiez moins les beſoins de votre amour-propre, que les véritables ſentiments de votre cœur. Si je ne donne point au premier tout ce qu'il voudroit, je ne ſçaurois douter que je n'accorde à l'autre tout ce qu'il me demande; & je ne ſçaurois vous expri-

mer à quel point cette certitude à laquelle vos procédés donnent chaque jour plus de force, me rend ridicules les effets de votre vanité. Moins, enfin, il m'est impossible de vous suppôser cette délicatesse, quelque-fois incommode, mais toûjours si flatteuse dont une passion vive, tendre, & sincére rend susceptible, plus je dois être blessée de vos fantaisies, & de vos injustices. Qu'ai-je fait en recevant Axiochus, que ce que vous-même avez éxigé que je fisse? Autant que je puis en juger par quelques mots qui, au milieu du superbe silence que vous gardez avec moi depuis ce tems-là, vous sont échappés, vous êtes offensé des complaisances que j'ai eües pour lui; mais comme vous sentez qu'après m'y avoir vous-même condamnée, vous ne pouvez avec justice m'en faire un crime, vous feignez de craindre que ce que vous ne vouliez que momenta-

née, ne forme une liaiſon durable ; & qu'enfin Axiochus ne vous enleve mon cœur. *Mon cœur!* ne ſentez-vous pas, & quel eſt entre nous deux, l'abus de cette façon de parler, & ce qu'elle doit me paroître? Peut-on craindre de perdre ce qu'on ſe ſoucie aſſez peu de poſſéder, pour le céder avec ſi peu d'effort, & tant de légéreté? Car, enfin, qui vous forçoit de me livrer à Axiochus ; lorſque lui-même éperdûement amoureux d'une autre, ne me voyoit qu'avec la plus profonde indifférence? Je concevrois aiſément qu'attachant à ma perſonne fort peu de prix ; & toûjours plus flatté de faire des chôſes extraordinaires, que d'en faire de raiſonnables, ſi c'eût été de moi qu'Axiochus eût été amoureux, vous m'eûſſiez cédée à lui ; mais, que pour le diſtraire de la malheureuſe paſſion que lui inſpire Diotime, vous l'ayez ſollicité de m'honorer de ſes deſirs ; &

que vous m'ayez ; moi, obligée d'y répondre, c'eſt une idée qui ne pourra jamais venir qu'à vous, & dont je vous conſeille d'autant plus de vous féliciter, qu'il y a moins d'apparence que vous en partagiez l'honneur avec perſonne. Auſſi, ne crains-je pas de vous avouer que, piquée autant qu'en effet je devois l'être, du mépris que vous ôſiez me marquer, je penſai ne répondre à votre lettre qu'en rompant avec vous de la façon la plus éclatante. Heureuſement pour moi, je ſçais quelquefois réflechir. Je connois le ſentiment le plus déterminé de votre âme, & le ſeul, peut-être, qui n'y ſoit pas factice. Je crus donc qu'en paroiſſant accepter Axiochus avec tranſport, je vous punirois beaucoup plus que ſi je prenois le parti que, d'abord, le dépit m'avoit conſeillé. D'ailleurs, ſans vous aimer, vous ne m'êtes point aſſez indifférent pour que, ſans me faire violence, je

puisse me déterminer à la rupture. Je considérai qu'en cessant de vivre avec vous, je pouvois me préparer des regrets; que, mon dépit satisfait, mon goût pour vous, pourroit se rallumer; que, vain comme vous l'êtes, jamais vous ne me pardonneriez de vous avoir fait essuyer un affront qui vous seroit si nouveau. Je considérai encore qu'en vous punissant très-peu dans le fond, je manquois une occâsion de plaisir que, de moi-même, à la vérité, je n'aurois pas cherchée; mais qui dans mes principes ne pouvoit pas m'être absolument indifférente. Axiochus est aimable, & me l'avoit toûjours paru, pas assez cependant, pour que j'eûsse pesé sur la sorte d'impression qu'il me faisoit. Votre proposition, ou, pour parler plus juste, les ordres que vous me donnâtes, m'éclairérent tout d'un coup sur le goût que j'avois pour lui, & le rendirent plus

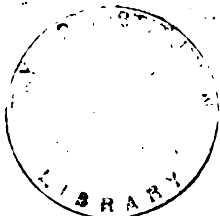
vif. A tous ces motifs, plus que suffisants pour me déterminer, se joignit le desir de l'emporter sur Diotime. Ce n'étoit pas que je ne sentîsse ce que je devrois de ce triomphe au moment, & aux sens; & qu'il ne seroit pas plus durable qu'il n'auroit de quoi me flatter. Mais je n'aimois point assez Axiochus pour me faire une peine de ne lui pas inspirer d'amour; il y a même, toute apparence que ce sentiment de sa part, m'auroit plus embarassée encore, qu'il ne m'auroit plû. Mais le triomphe que je voulois remporter sur elle, tout imparfait qu'il devoit être, ne pouvoit que me suffire, à moi qui ne me proposois que de le séduire aussi passagérement qu'il me séduiroit lui-même. Aussi conséquente dans mes actions que vous l'êtes peu dans les vôtres, je n'oubliai donc rien de ce que les circonstances où vous m'aviez mise, & mes propres

diſpôſitions me firent juger néceſſaire, tant pour remplir les devoirs que vous m'aviez impôſés, que pour parvenir au but où je tendois. Plus, enfin, Axiochus à peu près auſſi foible contre l'occâſion que je m'en étois flattée, &, pourtant, plus long-tems fidelle à ſa paſſion que je ne l'aurois crû, me diſputa la victoire, plus je m'obſtinai à la remporter. Il étoit impoſſible, l'eûſſé-je même voulu, que je l'amenâſſe où je le deſirois, ſans que lui-même ne vint à m'intéreſſer à un certain point; & qu'à la fin je ne partageâſſe point, & ſon erreur, & ſes tranſports. Je ne ſçais combien de pardons il en a, depuis, demandé à l'amour; ce que je ne puis de même ignorer, c'eſt que ce Dieu a dû le trouver bien coupable; & que s'il vous reſtoit encore quelque ſentiment pour moi, je devrois auſſi vous le paroître beaucoup. Si je pouvois me flatter de

vous punir de votre générosité envers Axiochus en vous faisant le détail de tout ce qu'il lui doit, je ne vous en refuserois assurément pas l'histoire; mais comme je dois croire que vous y porteriez la même grandeur d'âme qui m'a exposée à en avoir une pareille à vous conter, vous trouverez bon que je m'en épargne la peine. S'il vous restoit sur cela quelque curiosité, votre ami à qui je n'ai pas demandé le secret, pourra aisément la satisfaire. Examinez, au reste, lequel doit l'emporter dans votre âme, ou du goût que je vous soupçonne d'avoir encore pour moi, ou du crüel affront qu'il vous semble que je vous ai fait en trouvant aimable pour quelques instants un homme que vous éxigiez qui me le parût. Si vous prenez le parti qu'à votre place je crois que je prendrois, c'est-à-dire, que votre humeur vous paroisse aussi mal fondée qu'elle l'est

l'eſt en effet, vous viendrez ce ſoir chez moi ; & je vous y prouverai que ma fantaiſie pour Axiochus, toute vive que vous l'avez ſuppôſée, ne m'a pas autant que vous le croyez, changée à votre égard. Si, au contraire, vous y perſiſtez, il ne me reſte qu'à vous prier de relire le commençement de ma lettre.




LIBRARY

LETTRE LXXXI.

ALCIBIADE A AXIOCHUS.

J'AI, depuis que j'éxifte, vû beaucoup de chôfes extraordinaires, fans doute; je puis même, fans vanité, dire que j'en ai fait quelques-unes; mais je fuis forcé d'avoüer que, ni tout ce que j'ai vû, ni même tout ce que j'ai fait en ce genre, n'approche pas de la bizarre idée dont vous venez de me faire la confidence. Ma propre fingularité me donnant un peu de penchant pour tout ce qui en porte le caractère, j'ai, dans le premier moment, été l'on ne peut pas plus tenté de faire ce dont vous me priez avec tant d'inftance; moins encore dans l'efpoir de vous égaler, que pour voir comment votre grandeur d'âme s'accommoderoit des fuites qui devoient

naturellement en résulter : & si mon amitié pour vous, eût été moins vive, vous m'auriez vû, en conséquence de cette curiosité, plus séconder votre desir que le combattre. C'est, tant pour votre vanité que pour la mienne, grand dommage, assurément, que nous soyons forcés de cacher au Public des chôses qui nous feroient tant d'honneur à ses yeux. Vous devenez passionnément amoureux d'une femme que je n'aime pas, à la vérité ; mais qu'il ne se pouvoit, cependant, point que je possédasse sans plaisir ; & quand (ce dont, malgré tous les dédommagements que je vous devois, vous n'auriez jamais dû vous flatter.) je vous la sacrifie, vous me sollicitez de la reprendre, par la raison, dites-vous, que vous ne pouvez point supporter le spectacle de la douleur que lui cause mon inconstance. Il est vrai que ce n'est point tout à fait de cela que vous me

priez; mais il ne l'en est pas moins que ce seroit indubitablement ce qui arriveroit, si, dans la pôsition où nous sommes elle & moi, je la revoyois ainsi que vous m'en pressez. Comment, en effet, voulez-vous que je reparoisse devant ses yeux? à quel titre? en quelle qualité? Irai-je, à la place du sentiment qu'elle réclame, & qui seul, dans cet instant pourroit la rendre heureuse, lui offrir une froide, & insipide amitié si peu faite pour lui en tenir lieu? Non; si ma présence ne lui est pas un garant de mon retour, si, en l'abordant, je ne tombe point à ses genoux; si je ne mouille point ses mains de mes larmes; si, enfin, tout ce que je lui dirai, n'exprime point le plus vif, & le plus tendre des repentirs, cette même démarche que vous croyez si faite pour calmer sa douleur, ne peut être pour elle, qu'un nouveau sujet de desespoir, & un coup plus crüel encore

que le coup que je viens de lui porter. Ce n'eſt pas, croyez-moi, mon cher Axiochus, dans les premiers moments que l'on eſt quitté, que l'on peut accepter pour ami l'objet que le cœur regrette : peut-être paroît-on croire, peut-être même croit-on alors ne rien deſirer de plus ; mais quand il ſeroit vrai que l'on ne ſe trompât point ſur cela, ce ne ſeroit jamais que dans l'eſpérance de le r'engager, que l'on ſe borneroit à n'avoir plus que la ſeconde place où l'on a occupé la premiére. En ſuppôſant encore qu'après avoir inſpiré les ſentiments les plus tendres, on pût ſe contenter de la ſimple amitié, penſez-vous que la vanité y conſentît? Vous avez été plus d'une fois dans la pôſition où ſe trouve Diotime ; & il ne ſe peut point qu'en échange de ce dont on vous privoit, on ne vous ait pas offert tout au moins de l'eſtime : car c'eſt la régle à

mais ce que, guéri par le tems, ou par le secours d'une fantaisie nouvelle, vous avez accepté, ne l'avez-vous pas, dans le tems qu'il vous a été offert, rejetté, & même avec indignation? Quoique je puisse dire que je n'ai jamais été quitté, puisque je ne le suis que quand, & parce que je veux l'être, je n'en conçois pas moins qu'on doit, non seulement avec assez d'indifférence pour l'objet qui nous abandonne, mais avec l'ennui d'en être aimé, être fort affligé de n'être plus rien pour lui. Je crois, de plus, que si ceux à qui ce malheur arrive, vouloient, ou pouvoient s'examiner, ils trouveroient plus souvent qu'ils ne le pensent, que ce dont ils croyent que leur cœur gémit, ne blesse que leur amour-propre. Beaucoup moins pour les intérêts de ma gloire, que pour rendre à Diotime la justice qui lui est dûe, je n'imagine point que la douloureuse situâtion où elle est aujourd'hui ne soit

que l'ouvrage de sa vanité; mais je n'en ai point pour cela plus de pente à croire, que l'amour y entre pour tout. En effet, elle s'honoroit trop de ma conquête pour n'être pas, & fort humiliée de ma légéreté, &, peut-être, plus surprise encore de l'avoir sitôt éprouvée. Elle est, sans doute, bien loin de se croire ce sentiment; mais il n'en est pas moins vrai & qu'elle l'a, & qu'il est même impossible qu'elle ne l'ait pas. Ce n'est pas, au reste, que je la blâme de s'être flattée qu'elle me fixeroit. Si j'en excepte Aspasie, elle est, de toutes les femmes qui se sont fait la même illusion, la seule qui pût se la faire avec justice; & plus ses espérances étoient fondées, moins elle doit être dispôsée à vivre avec moi sur le ton qui, seul, conviendroit à votre tendresse pour elle. Je vous le répete: sans l'avoir jamais aimée comme elle méritoit de l'être, je la trouvois fort aimable,

En la quittant pour vous, long-tems auparavant que le dégoût m'y forçât, je vous ai fait un sacrifice. J'ai crû devoir cette complaisance à un ami sur une chôse qui, faisant le malheur de sa vie, ne contribüoit que foiblement au bonheur de la mienne. Je ne cherche pas, comme vous voyez, à vous éxagérer ce que vous me devez; mais je voudrois bien que par une fantaisie de générosité plus déplacée encore qu'elle n'est inoüie, vous ne la rendîssiez pas inutile. Encore une fois, je ne puis, ni ne dois revoir Diotime que pour la presser de renoüer avec moi. Elle a sur mes sens assez d'empire encore pour que ce ne fût ni la simple politesse, ni la nécessité attachée à la démarche que vous voudriez que je fisse, qui me forçâssent à l'en prier; & , toute armée qu'elle devroit être contre mes serments, pensez-vous que ce fût impunément qu'elle me re-

verroit à ses genoux? Quelque pénible que puisse vous être le spectacle qu'elle vous présente, pouvez-vous un instant le comparer avec le supplice que vous éprouveriez si ce que vous éxigez de moi, la remettoit entre mes bras? La justice qu'elle doit se rendre d'avoir de quoi être aimée plus tendrement que personne; l'amour-propre, le desir de la vengeance; le plaisir d'aimer dont, lorsqu'on l'a goûté, l'on ne sçauroit être privé long-tems; ce charme qu'une femme trouve à joüir du desordre où plongent les sens, & à n'être pas belle pour elle seule, la consoleront plus promptement que vous ne croyez, & qu'elle ne le croit elle-même, des malheurs que je lui ai fait éprouver. Mettez la, pour son bonheur, & pour le vôtre, à l'abri des injustices que je lui ferois encore si je la revoyois. J'acheverois, peut-être, par une seconde inconstance, de la dé-

goûter de l'amour ; & il vous est important que ce ne soit que moi qu'elle abhorre. Sans former des projets, sans doute fort généreux, mais, si vous me permettez de vous le dire, plus absurdes encore, ne songez qu'à profiter des avantages que vous avez auprès d'elle pour lui faire partager vos sentiments. Vous n'avez pas dû vous flatter que ce fût sans regret qu'elle me perdît ; & vous auriez encore plus de tort d'imaginer que ce regret puisse être éternel. De tous les rivaux que j'avois auprès d'elle, vous êtes le seul à qui elle ait permis de voir couler ses larmes : c'étoit, dans l'état où elle est, la plus grande, & la plus flatteuse préférence qu'elle pût vous donner. Vous vous plaignez respectivement, elle, de ce qu'elle m'aime toûjours, vous de ce qu'elle ne peut vous aimer ; vous vous consolez ensemble de vos communs malheurs ; elle vous ouvre

ſon cœur, vous permet de lui parler du vôtre, & veut vous guérir de la pâſſion qu'elle vous a inſpirée : elle finira par y être ſenſible, j'ôſe vous en répondre. Continüez de reſpecter ſa douleur, & ne la contraignez jamais : ſi vous l'entretenez de votre amour, que ce ne ſoit qu'après l'avoir laiſſée s'épuiſer ſur le ſien ; mais, ſur-tout, paroiſſez toûjours convaincu que c'eſt le plus inutilement du monde que vous l'aimez. Une femme qui dit, & croit qu'elle n'aimera jamais, peut être flattée d'inſpirer une pâſſion ; mais elle ſeroit, à coup ſûr, bleſſée que l'on eût l'air de croire qu'elle peut tôt ou tard la récompenſer. Conſerver de l'eſpoir, & feindre de n'en avoir point ; paroître même faire tous vos efforts pour triompher d'un ſentiment ſi malheureux ; l'accâbler de vos ſoins, & ne la pas fatiguer de vos deſirs, c'eſt dans votre état actüel, de tout ce que vous pouvez em-

ployer ce qui doit avoir le plus de succèz. Je ne desaprouverois pas, non plus, que si dans quelque tems vous ne la trouvez point plus sensible, vous lui fissiez craindre que vous pouvez parvenir à vous dégager. Plus accoutumée à votre tendresse qu'elle ne s'en doute, elle craindra tout au moins qu'une passion nouvelle ne vous enlève à des soins qui insensiblement lui seront devenus nécessaires; & dont il n'est pas à présumer qu'elle consente à se voir privée. Quoique sur l'article de la vanité, je l'aye trouvée moins femme qu'une autre, il ne se peut pas davantage qu'elle voye sans un peu de jalousie, l'impression qu'une autre pourroit faire sur vous; & ce mouvement, auquel les femmes, quoiqu'elles en disent, ne se méprennent pas moins souvent que nous-mêmes, ou dévelopera dans son âme, le sentiment sourd qu'elle peut y avoir pour vous,

ou lui fera croire qu'il y éxiste. Délicat jusques au ridicule, en ne suppôsant que le dernier cas, vous roûgirez sans doute, de ne devoir votre triomphe qu'à une erreur. J'avoüe qu'en effet il aura moins de quoi vous flatter que s'il étoit l'ouvrage du penchant; mais, sans compter qu'aussitôt que vous l'aurez soumise, sa propre vanité sera intéressée à ne plus rien refuser à la vôtre, l'unique chôse qui vous importe à présent, est de vaincre. Vous devez donc par conséquent, regarder comme également glorieux pour vous, tous les moyens qui peuvent vous mener à la victoire. Votre amour vous a jusques à présent (chôse assez râre !) aussi bien conduit que si vous n'eûssiez fait qu'en feindre; & je connois trop Diotime pour douter qu'elle ne sente pas vivement la façon dont vous vous comportez avec elle. Moins, en effet, elle ignore l'état de votre âme,

LETTRE LXXXII.

LE MEME A PÉRICLÈS.

Cette Lettre & celle qui la suit, paroissent s'être croisées.

QUOIQUE ce ne soit point de vous que j'apprenne ce qui vient de se passer à Athènes, le fait qu'on me mande est si vraisemblable ; & je dois, d'ailleurs, tant de foi à ceux qui m'écrivent, que je ne doute pas plus de votre déposition que si vous me l'eussiez annoncée vous-même. Vous aviez, en effet, dans le cours d'une administration encore plus heureuse qu'elle n'a été longue, eu trop de droits à notre reconnoissance pour que nous pussions sans la dernière des injustices, ne vous point traiter comme nous avons fait Miltiade, Thémistocle, Cimon, & généralement tous ceux de nos Chefs qui ont le plus utilement travaillé à augmenter notre puissance, & à étendre

étendre notre gloire. Je vous connois trop pour croire que le coup qui vous frappe, vous étonne plus qu'il ne vous afflige ; mais si, dans cette occurence, vous pouviez être surpris de quelque chôse, ce seroit, à mon sens, beaucoup moins du prix dont nous payons vos services, que de notre lenteur à vous l'accorder. Heureusement pour notre gratitude accoutumée, sur le point de vous rendre maître d'Épidaure, vous êtes tombé malade d'une fiévre pestilentielle qui s'étant répandüe parmi toutes les troupes, vous a mis dans la nécessité absolüe d'en lever le siége. Un Peuple, tout à la fois, moins religieux; & moins éclairé que le nôtre, n'auroit sans doute vû dans ce qui vous est arrivé, qu'un accident d'autant plus naturel que l'air d'Épidaure est en été l'on ne peut pas plus mal sain, & que la Gréce vient d'essuyer une peste violente dont même elle

n'eſt point encore entiérement délivrée ; mais les Athéniens pouvoient-ils ſe diſpenſer d'y reconnoître Eſculape ſe vengeant de ce que vous ôſiez aſſiéger une Ville qui lui eſt conſacrée ? Pourquoi, cependant, eſt-ce vous que le courroux de ce Dieu pourſuit, vous, dis-je, qui, ſans lui attribüer pour Epidaure une ſi grande ſollicitude, mais jugeant plus convenables d'autres opérations, n'avez qu'à regret porté nos armes de ce côté là ? Ce Dieu, certes, eſt ou bien mal inſtruit, ou bien peu reconnoiſſant ! Au reſte, fatigués comme ils l'étoient de vous voir à leur tête depuis ſi long-tems, vous vous ſeriez plus fortement encore que vous n'avez fait, oppoſé au ſiége de cette place, & ne vous y ſeriez même point trouvé, qu'ils ne s'en ſeroient pas moins pris à vous de la honte dont leurs armes viennent de s'y couvrir. Enfin, donc, ils vous permettent de jouïr de

ce repos que vous desiriez depuis si long-tems ! Je crois, toutes-fois, que vous vous trompez, si vous vous flattez que ce soit pour toûjours qu'ils vous y rendent. Plus las, bientôt, du gouvernement de ceux qui vous succédent, qu'il ne l'étoit du vôtre, vous verrez ce Peuple, aussi volage qu'il est ingrat, vous redemander avec encore plus de fureur qu'il n'en a mis à vous déposer; & je crains qu'importuné de leurs clameurs, ou, plûtôt, ne croyant pas que l'ingratitude de votre Patrie, soit pour vous une raison de vous dispenser de lui être utile, vous ne repreniez ces mêmes chaînes dont avec tant de plaisir vous vous voyez aujourd'hui délivré. * J'avoüe qu'en de pareilles circonstances,

* L'événement justifia de tout point la prédiction d'Alcibiade. Peu de tems après avoir déposé Périclès, les Athéniens le rappellerent à leur tête; & il resta en place jusques à sa mort, qui arriva à la vérité l'année d'après.

le plaisir de m'en venger, l'emporteroit de beaucoup dans mon âme, sur la gloire qu'il pourroit y avoir à la servir; mais je ne suis point étonné qu'au lieu de penser sur cela comme moi, vous vous croyiez d'autant plus obligé de vous y consacrer, que vous avez plus à vous en plaindre. Laissons, si vous le voulez bien, ces discours superflus. Quoique j'imagine que, dans la pôsition où vous êtes, vous avez pû trouver des ressources dans votre œconomie, je n'en ai pas moins de peine à croire que, pour payer la formidable amende à laquelle vous êtes condamné, vous puissiez vous pâsser du secours de vos amis. J'envoye, en conséquence, à Timagênes l'ordre de vous fournir tout l'argent dont vous aurez besoin; & je me flatte que vous voudrez bien ne pas refuser ces foibles marques de mon respect, & de mon dévoüement pour vous. Dispôsez donc de mon bien, je vous en

conjure, avec la même liberté que vous disposeriez du vôtre; & songez que, de toutes les obligations que je vous ai, celle d'avoir permis que je vous prouvasse, quoique bien foiblement, ma reconnoissance, ne sera pas, de tout ce que je vous dois, ce dont je conserverai le moins précieusement la mémoire. Comme j'attache infiniment plus de gloire à pouvoir vous être utile, qu'à l'être aux Athéniens; & que, dans les circonstances où vous êtes, il se pourroit qu'à la ville je vous fusse de quelque secours, je vous supplie, si vous en avez encore le pouvoir, de m'y rappeller; & si cela ne dépend plus de vous en aucune façon, d'obtenir de ceux qui gouvernent actuellement, que j'y ramène l'Armée que vous m'aviez confiée. Ne croyez pas qu'en m'accordant, ou en me faisant accorder cette grâce, vous fassiez à la Patrie, le tort même le

plus léger. Quoique nous n'ayons rien tenté dont Esculape pût avoir à se plaindre, sa vengeance nous poursuit aussi. Nous sommes foibles, & malades : je n'ai pû, pour ces deux raisons, depuis l'ouverture de la Campagne, faire d'autres exploits que de prendre trois méchants petits Forts que, faute de monde pour les garder, j'ai démolis sur le champ ; & je regarde pour beaucoup, dans l'état où nous sommes, que l'ennemi n'ait qu'en vain, tenté de nous entamer : mais enfin, notre situation devient si critique, & nous dépérissons si sensiblement, que je ne répondrois pas, tout avantageux qu'est le poste que j'ai choisi, & quelque bien retranché que j'y sois, que je n'y fusse forcé si j'y étois attaqué un peu vivement. Plus il est étonnant que l'ennemi n'en ait pas encore conçu le projet, moins aussi, je puis me flatter de le voir long-tems dans la même inaction. Je

suis, même, bien sûr de ne devoir la sienne qu'à l'art avec lequel j'ai sçu jusques à présent lui déguiser notre foiblesse: mais il est impossible, & que mille chôses ne la lui décélent pas, & que l'instant qui le desabusera, ne soit pas l'instant de notre perte. J'ai déjà instruit le Conseil, de notre pôsition; &, si dans deux jours, je n'en reçois point l'ordre que j'en attends, quoiqu'en puissent dire nos Orateurs, je prendrai sur moi notre retraite. Le vent est bon, la mer ne nous est pas encore fermée; & je me hâterai de profiter de deux avantages qu'il ne se peut pas que je conserve long-tems, pour sauver le reste des Troupes que j'ai sous mes ordres, & pour satisfaire l'impatience où je suis de vous revoir.



LETTRE LXXXIII.

PÉRICLÈS A ALCIBIADE.

Tant, & de si desagréables affaires ont accompagné & suivi ma déposition, que, ne sçachant quand je pourrois vous en faire part, j'avois prié Thrazylle de vous en instruire. Je crois donc, en vous disant que je ne suis plus à Athênes, qu'un simple Citoyen, moins vous en donner la nouvelle, que vous la confirmer. Vous savez trop combien c'étoit sincérement que je desirois le repos, & à quel point même ma place m'étoit devenüe onéreuse, pour croire qu'en contribüant à m'en priver, mes ennemis m'ayent causé autant de chagrin qu'ils s'en flattent. La meilleure preuve que je puisse vous donner du plaisir que j'ai d'en être débarrassé, & qui,

à mon sens, est sans replique, est la tranquilité dont j'ai vû toutes les cabales qui se formoient contre moi, & l'inaction où je me suis tenu, lorsqu'il m'eût été si facile, ou d'en empêcher l'effet, ou de le faire retomber sur les cabaleurs mêmes. Mais j'étois las de lutter sans cesse contre l'injustice & l'envie ; d'ailleurs, l'objet étoit à mes yeux fort au-dessous des peines qu'il auroit fallu que je me fusse données pour me la conserver. Si, par cette indifférence, j'ai encouru le blâme de ceux à qui une pareille place paroît d'un si grand prix ; j'ai du moins agi d'après l'appréciation qu'intérieurement j'en avois faite. Ou je me trompe fort, ou vous ne serez pas du nombre de ceux qui me pardonneront de l'avoir si peu prisée ; je n'en serai pas surpris. Votre ambition qui n'a point encore essuyé de traverses, ne doit pas vous permettre de croire mes dégoûts ni aussi vrais, ni aussi

suspect de partialité en ma faveur qu'il a été fait par mes plus crüels ennemis, je devois naturellement me flatter que ma dépôsition étoit tout le mal que je pûsse avoir à craindre; mais je neconnoissois encore ni toute l'intrépidité, ni toutes les ressources de la haine. Pour se consoler donc, de la douleur que leur causoit mon innocence, & de l'aveu si humiliant qu'après tant d'injurieuses imputations, ils étoient forcés d'en faire, ils m'ont fait condamner à une amende de cent cinquante talents. *Sur quel prétexte*, me demanderez-vous, *puisque vos comptes n'offroient point de malverfation à punir?* Je vais vous le dire: c'est pour me faire porter la peine des malheurs que la République a essuyés pendant que je l'ai gouvernée, & vraisemblablement aussi, de ce qu'à fort peu de chôse près, j'ai, devant Epidaure, été attaqué de la peste. J'étois, peut-être, en droit de demander que les suc-

cèz qui, pendant le même-tems, ont tant ajoûté à ſa puiſſance, & à ſa gloire, fûſſent mis en compenſâtion avec les infortunes dont on me rend reſponſable; mais j'ai craint, quelque juſte que celà eût été, de ne pouvoir le propôſer ſans m'avilir. Vous ne ſerez pas ſurpris que la même délicateſſe m'ait encore moins permis de demander que mon amende fût modérée. J'avois toute la certitude poſſible que ſi je faiſois cette démarche, j'obtiendrois aiſément cette grâce; & même, qu'en faveur de cette bâſſeſſe, il ne ſeroit pas impoſſible qu'on me la remît toute entiére; mais le goût que vous me connoiſſez pour l'argent, n'a pû, tout ardent qu'il eſt, l'emporter dans mon âme, ſur la honte de devoir quoique ce fût à des gens que je ne puis que mépriſer. Ce ne ſera pas, ſans doute, ce qui vous étonnera le moins: cela eſt, pourtant, comme je vous le dis. Plaiſan-

terie à part, voyez dans quel embarras je me serois trouvé, sans cette œconomie que vous m'avez si souvent reprochée. Quelques ressources que j'y aye trouvées, il me manquoit encore cinquante talents; & comme je n'ai pas plus voulu retarder le payement de la somme à laquelle j'étois condamné, qu'en demander la modération, j'ai écrit à Timagênes de m'envoyer ce qu'il me falloit pour la completter. A sa promptitude à me l'apporter, ainsi qu'aux pressantes sollicitâtions qu'il m'a faites d'en prendre davantage, j'ai reconnu vos sentiments pour moi. Lorsque vous serez ici, nous prendrons ensemble les arrangements nécessaires, & que Timagênes n'a pas crû devoir décider lui-même. Je ne doute point que le peu de moyens que vous avez d'acquérir de la gloire où vous êtes, n'ajoûte beaucoup à l'empressement que vous devez avoir de vous retrouver

dans Athênes; & comme, par la sitüâtion actüelle des chôses, je crois pouvoir le servir, sans qu'il en résulte rien de fâcheux pour la Patrie, j'en ai parlé en particulier à Démochârès qui, dans la sorte d'Anarchie où nous sommes depuis ma déposition, a de l'inflüence sur les affaires. D'après ce qu'il m'a dit; & ce que je sçavois déjà de ce que l'on veut faire ici à ce sujet, il y a toute apparence que vous recevrez incessamment l'ordre d'y ramener les Troupes. Je vous conjure, mon cher Alcibiade, de ne le point prévenir. Si vous vous rappellez combien le Peuple à qui vous avez affaire, est jaloux de son autorité, vous ne devez pas douter qu'il ne saisît cette occâsion de sévir contre vous, & avec d'autant plus de joye que, par notre attachement respectif, il seroit plus persüadé que les coups qu'il vous porteroit, retomberoient sur moi.

LETTRE LXXXIV.

NÉMÉE AU MÊME.

J'AI, je l'avoüe, peine à concevoir, & pourquoi vous vous plaisez tant à me donner des ridicules, & comment le peu que cette peine vous rend, ne vous dégoute pas de la prendre. Du moins, en me demandant des grâces, ne devriez-vous point pour votre propre intérêt, vous servir d'expressions si peu propres à me porter à vous en faire. A lire votre lettre, il seroit, tant l'ironie & le desir y marchent d'un pas égal, difficile de décider lequel, de me voir, ou de me plaisanter, vous est le plus nécessaire. Si la raillerie avoit pour moi, autant de charmes qu'elle en a pour vous, je pourrois en trouver dans ce que vous m'écrivez, une assez ample matière. D'abord

c'est,

c'est, dites-vous, *par dignité*, *que je n'ai point pendant si long-tems recherché l'honneur de vous voir ; ce n'a pas même été sans qu'il en ait beaucoup coûté à mon amour, que j'ai fait à ma gloire, ce sacrifice :* cependant vous ne doutez pas *que je n'aye été occupée de Chârès au point d'en oublier la nature entière ; ce qui, pourtant, n'empêche pas* (toûjours selon vous) *que je n'aye été on ne peut pas plus piquée de votre oubli.* Mais, un instant après, vous oubliez ma dignité, mon amour pour Chârès, mon chagrin contre vous ; & ne donnez plus à mon silence, d'autre cause que la crainte que j'ai eüe de troubler vos occupâtions. Tout cela, si vous me permettez de vous le dire, me paroît bien inconséquent ! Mais il n'est pas possible apparemment, de donner tant à la légéreté, que ce ne soit aux dépens de la justesse ; & ceux qui sçavent combien il vous est important de briller, ne seront

pas surpris qu'au hazard de tout ce qui peut en arriver, ce soit à la première de ces deux chôses que vous donniez constamment la préférence. Devidons, s'il se peut, tout ce que vous m'avez dit : prémièrement, que je vous eûsse, ou non, crû occupé, rien, & vous le sçavez, si j'eûsse eu envie de vous voir, ne m'auroit été plus indifférent. Je vous aurois, avec autant de liberté que dans des circonstances contraires, prié de vouloir bien me procurer cet honneur. Je l'aurois, même, pû faire avec d'autant moins de scrupule, que, dans le cas où vous auriez été desœuvré, ma prière n'auroit pas pû vous être à charge ; & que, dans l'autre, je vous aurois offert l'occasion toûjours pour vous si flatteuse, de faire une perfidie. Secondement : vous-même ne paroissant point douter que je ne sois très attachée à Chârès, ne craignez point de me propôser un rendez-vous qui,

si mon cœur eût été dans les dispositions que vous lui attribüiez, n'auroit sûrement pas eu de quoi me plaire ; & je ne vois point pourquoi, tout devant sur cela être égal entre nous, j'aurois eu pour vos fantaisies, plus d'égards que vous n'en témoignez pour les miennes. Quant à cette dignité qui, selon vous, a concouru avec l'amour pour me forcer au silence, vous ne devriez pas ignorer que, de toûs les ridicules que vous pouviez me donner, c'étoit le ridicule que je pouvois le moins prendre. Il eût été si simple de ne chercher que dans mon indifférence pour vous, la cause de mon peu d'empressement à vous voir, qu'il falloit tout votre amour-propre pour lui en donner une qui, de toutes façons, m'est si étrangère. Ce qu'il y a de très-vrai, c'est qu'occupée de Chârés, ou d'un autre ; peut être aussi, ne l'ayant été de personne ; à peine, loin de pouvoir être

piquée de votre oubli, vous êtes-vous une seule fois offert à mon imagination. Pour réparer à vos yeux (si, pourtant, cela est possible) le tort d'une distraction si peu croyable, je vous dirai avec la même franchise que, depuis quelques jours je sentois assez vivement votre absence pour desirer que le caprice, ou l'ennui vous ramenât vers moi. Je doute même, que, *toute dignité à part*, je n'eûsse pas cherché à hâter des instants dont j'accusois en secret la lenteur, si en prévenant vos desirs, je n'eûsse pas eu à craindre de vous armer contre les miens. C'est à cette seule considération, beaucoup moins illusoire que vous ne la trouverez, sans doute, que vous avez dû mon silence, & sa continuité. Peut-être ne pouvant plus vous flatter de me faire faire une infidélité qui me soit un peu pénible, vous repentirez-vous de vous être souvenu de moi; mais, telle est la

vérité de mon caractère, que quelque chôse que je pûsse gâgner à votre erreur, je ne sçaurois me résoudre à vous la laisser. Si, comme je le crois possible, la confidence que je vous fais, tournoit vos idées d'un autre côté, je vous serois obligée de me le faire dire. J'avois un projet : je n'y tiens pas assez pour que le sacrifice que je vous en faisois, me coûtât beaucoup; mais je ne serai pas fâchée de le retrouver, s'il faut que je laisse le Céramique, & l'honneur de vous y voir, à quelque beauté qui, pour le moment, vous paroisse plus digne que moi, de l'un, & de l'autre. Je vous rends, au reste, mille grâces de tous les ménagements que vous prenez sur vous de vous impôser, pour dérober à Chârès, l'emploi que, jusques à présent, je dois faire de ma soirée : s'il eût été pour moi, ce que vous pensiez, ou je n'aurois pas accepté votre invitâtion, ou, du moins,

ce n'auroit pas été sans l'en prévenir, que je l'aurois fait. Ce sera donc, si vous n'avez, vous, personne à tromper, le plus ouvertement du monde, que j'irai au Céramique. Comme, de toutes les maisons que vous avez dans Athênes, c'est celle où l'on peut le moins se cacher aux yeux du Public, j'avois inféré du choix que vous en faisiez pour me voir, ou que vous aviez moins d'envie que vous ne dites, ou que Charès ignorât ma marche, ou que vous voulliez, par une chose d'éclat, desespérer quelque infortunée. Je vous ai dit combien à l'égard de Charès, les précautions étoient peu nécessaires : c'est à vous à vous arranger sur le reste. Quelque soit le lieu du rendez-vous, vous m'obligerez de vous y trouver le plutôt qu'il vous sera possible. Pour moi, l'instant où je compte m'y rendre, sera si près du moment où je vous écris que, quelque diligence que

vous pussiez faire, j'y aurai, selon toute apparence, devancé vos pas. Quoique cet empressement de ma part, doive assez vous annoncer que ma complaisance pour vous, ne m'est point onéreuse, j'y mets, cependant, un prix; ce seroit que vous voulûssiez bien me montrer plus d'amour que d'emportement; c'est-à-dire, pour ne pas trop vous effrayer, que vous eûssiez avec moi, plus le ton du sentiment, que le ton que vous mettez toûjours à sa place. J'aime, vous ne l'ignorez pas, à m'annoblir mes erreurs: d'ailleurs, lorsque je suis sûre de ne faire naître que des desirs, soit délicatesse, soit vanité, je me fais des miens, une honte qui les gêne, & que je ne puis sentir sans que celui qui me la fait essuyer, n'en partage les inconvénients. Je veux, enfin, pouvoir ne me pas moins tromper sur ce que j'inspire, que je n'aime à m'abuser sur ce que je sens. Il y a des mo-

ments dont cette double méprise m'augmente les charmes ; &, comme il ne se peut pas que je sois plus sensible, que l'on n'en soit en même-tems plus heureux, je me flatte qu'à cette considération, vous vous déterminerez à vous faire la violence que je vous demande. Il vous paroîtra singulier, sans doute, que ce soit lorsque je ne prétends plus à votre cœur, que j'exige de vous, des chôses dont le sentiment seul doit faire une nécessité, & auxquelles, même, dans le tems que je vous aimois le plus, je semblois peu attachée : mais c'est qu'alors je trouvois dans mes propres dispôsitions, un dédommagement de votre peu de délicatesse ; que si je sentois que je n'étois point aimée comme j'aurois voulu l'être, je croyois l'être pourtant ; & que moins il m'est possible de me faire aujourd'hui cette illusion, plus j'ai besoin de quelque chôse qui, s'il se

peut, me fasse oublier à quel mouvement je dois vos desirs, & quel est aussi le motif que j'ai pour m'y rendre.



LETTRE LXXXV.

ALCIBIADE A THÉRAMENE.

J'AI comme un autre, ou, pour parler plus juſte, j'ai, comme tout le monde, été l'objet des bontés d'Ampélis; mais je n'ai pas eu, comme vous, la manie d'en éxiger des ſentiments, ni la foibleſſe de lui en accorder. Je crois, cependant, que ſi ce malheur m'étoit arrivé, j'aurois, ſans balancer, préféré l'ignominie d'aimer une femme ſi mépriſable à tous égards, au tourment de ne la plus poſſéder par excès de délicateſſe; & que, ſans avoir même à me faire beaucoup d'efforts, j'aurois ſçû être philoſophe juſques-là. Il eſt bien ſingulier que vous qui, ſur la vanité en général, & ſur la mienne en particulier, ſçavez dire de ſi belles chôſes, vous ne ſentiez pas non-ſeulement com-

bien dans cette occâsion, vous sacrifiez à la vôtre, mais que ce n'est qu'à ce moment seul que vous sacrifiez. Je ne me pique, assûrément, de penser ni autant, ni avec autant de profondeur que vous; mais je n'en crois pas moins avoir découvert que l'amour n'a le pouvoir de nous rendre malheureux, que parce que nous ne l'avons pas laissé tel que nous l'avons reçu de la nature. Il nous suffisoit de plaire: nous avons voulu être aimés; & qu'une simple préférence qui devoit être aussi momentanée que le desir qui l'a fait naître, devint un sentiment, & même un sentiment suivi. Un sentiment! Grands Dieux! Que l'orgueil nous a gâté de chôses! Car, enfin, sans cet imbécile mouvement, feroit-il pour nous d'une si grande importance d'être ou la première fantaisie d'une femme, ou le seul objet qui prenne sur son imagination, ou sur ses sens? Que fait, dans le

fond, à la forte de bonheur qu'il est en elle de nous procurer, qu'il lui ait plû d'en fairejouir quelqu'un avant nous, ou de nous le faire partager avec un autre? *Ampélis*, dites-vous (& vous dites vrai) *n'a ni mœurs ni principes.* Eh bien! pourquoi voulez-vous vous faire une nécessité de chôses qui vous sont si peu nécessaires, lorsqu'elle vous offre, d'ailleurs, tout ce que vous devriez seulement desirer? Connoissez-vous, en effet, quelque peau qui égale la blancheur, & la finesse de la sienne? d'yeux aussi séduisants que ses yeux, & qui renferment une expression plus vive? Ne l'emporte-t'elle point, tant par la justesse des propositions, que par la beauté des formes, sur la plus belle statue que nous connoissions? N'est-il pas vrai que sa fraicheur est telle que rien ne peut l'altérer? Ne le disputeroit-elle pas pour la sensibilité, à Vénus même? Que de char-

mes ! » Mais cette même Ampélis qu'on
» trouve toûjours si sensible, on ne la
» voit jamais tendre : il n'est pas moins
» impossible d'en arracher le plus léger
» sentiment, que de n'en point obtenir
» les faveurs les plus marquées. Toû-
» jours, & toute au desir, elle imagine
» si peu l'amour, que dans les instants
» même où l'idée d'en sentir, & d'en
» inspirer, pourroit ajoûter tant au
» plaisir, elle ne vous permet pas plus
» cette illusion, qu'elle-même ne cher-
» che à se la faire. Sans décence, com-
» me sans délicatesse, elle ne se pré-
» pare jamais à parler que l'homme qui
» s'intéresse à elle, n'ait à trembler
» pour ce qu'elle va dire; &, en effet,
» elle n'a jamais parlé, qu'il n'ait eu à
» roûgir pour elle, de ce qu'elle avoit
» dit. » Rien n'est plus vrai que tout
cela ; mais, encore une fois, qu'importe
au plaisir? Que je vous plains, si, pour

que vous ne vous fassiez pas une honte des desirs qu'une femme peut vous inspirer, il faut nécessairement, qu'elle ait de l'esprit, & des mœurs! Ce n'est point que, tout le premier, je ne veuille que celles que j'attaque, ayent, au moins, la réputation d'en avoir. Toute femme, entrée dans le monde, par un autre que moi, si quelque raison particulière ne me force à le lui pardonner, me paroît, vous ne l'ignorez pas, quelque célèbre même qu'elle puisse être par sa beauté, peu digne de mes soins; mais c'est bien moins, vous le sçavez encore, par sévérité de principes, que j'éxige qu'elles en ayent, ou que l'on puisse leur en croire, que pour rendre plus éclatants, les triomphes que je remporte sur elles; & que si, comme cela m'est arrivé, mes plus brillantes victoires ont intérieurement peu de quoi flatter mon amour-propre, on ne puisse pas, ainsi que moi, ne les

priser que ce qu'elles valent. Loin donc de desirer réellement des mœurs aux femmes que j'ai soumises, cette vanité qui, je l'avoue, détermine & régle toutes mes actions, m'impose la loi de leur en ôter, si je le puis, jusques à la plus légère apparence, afin que mon successeur, quelle que soit sa façon de penser, trouve tout à regretter, ou rien à faire.

Si vous aviez eu sur cela, autant de philosophie que moi, vous n'auriez pas immolé un bonheur réel à des chimères qui, si elles pouvoient se réaliser, ne vous laisseroient bientôt que le regret de vous en être formé une trop haute idée. Eh! mon cher Théramène, il est, en effet, si rare que ce soit par les sentiments de l'objet qui nous plaît, que nous soyons heureux, que je ne comprends pas que, dans ces sortes d'engagements, ce soit cela qu'on se propose. Je suis, de plus, persuadé que si l'homme qui se croit

le plus vivement amoureux, & qui, en conséquence, desire le plus d'inspirer des transports, vouloit bien s'éxaminer, il trouveroit que c'est beaucoup moins par délicatesse, que par amour-propre qu'il le desire si vivement. Cherchons pour nos propres intérêts à remplir l'imagination d'une femme, & à troubler ses sens: n'oublions rien de ce qui peut en porter l'yvresse au-delà de toutes bornes; mais dans le tems même que nous joüissons de nos succès, le plus délicieusement, souvenons-nous que nous n'en sommes redèvables qu'à la nature; & gardons-nous, sur-tout, de les croire plus que nos propres desirs, l'ouvrage de l'amour. Nous ne pourrions sans nous impôser une reconnoissance aussi gênante pour nous, qu'elle pourroit, d'ailleurs, être mal fondée, nous flatter de l'un; & l'autre, en nous éxagérant ce que nous sentons, multiplieroit plus nos erreurs.

erreurs, qu'elle n'étendroit nos plaiſirs. Si vous avez aſſez de raiſon pour goûter ces réflexions; ou que votre amour-propre vous permette de ſuivre mes conſeils, loin de vous obſtiner à fuir Ampélis, & à tâcher de haïr une femme qui n'eſt pas moins faite pour inſpirer le mépris le plus profond, que pour faire naître les plus ardents deſirs, vous ne chercherez qu'à vous confirmer dans le premier, en la voyant le plus qu'il ſera poſſible; & puiſque, malgré ce qu'elle ſe croit d'indifférence pour vous, & de goût pour un autre, elle veut bien ſe prêter encore à votre frénéſie, à perdre les autres dans ſes bras. Ce que je vous propoſe, ce qu'elle-même, pour adoucir la douleur que vous cauſe ſon inconſtance, vous a propôſé, annonce, j'en conviens, que nous avons auſſi peu l'un que l'autre, de ce qu'on appelle *délicateſſe*, *& principes*; mais, en

revanche, cela eſt on ne peut pas plus ſenſé. Ce que vous avez ici à conſidérer, n'eſt point que vous ne lui plaiſez plus, mais qu'elle vous plaît encore. Vous perdez, d'ailleurs, ſi peu de chôſe, au changement de ſes idées, que ſi elle ne vous avoit pas dit que ce n'eſt plus vous qu'elle croit aimer, vous ne vous en douteriez pas. Eh! qui ſçait ſi elle même pourra toûjours s'en ſouvenir! Mais, je veux, contre toute apparence, que les complaiſances qu'elle conſent à s'impôſer, lui ſoient auſſi onéreuſes que vous le craignez, c'eſt encore ce que vous devez conſulter le moins. Votre répugnance ſur cela, ne me paroît pas plus raiſonnable que la haine que vous vous ſentez pour elle, & que vous mettez avec tant d'injuſtice, à la place de la reconnoiſſance que vous lui devriez. Il me ſemble, du moins, qu'en ſe livrant à vos deſirs, lorſque vous lui paroiſſiez aimable,

elle ne fit pas à beaucoup près autant pour vous, qu'elle ne fait, quand, par égard pour le goût qu'elle vous inspire encore, elle se résigne, tant qu'elle aura le malheur de vous plaire, à vous traiter comme si un autre ne lui plaisoit pas. Je n'ignore pas que le préjugé lui feroit de cette condescendance, un très-grand crime; & qu'il faudroit, dans toutes les régles, qu'au lieu de ne vous faire perdre à son inconstance, que le titre de son amant, elle vous laissât expirer de la douleur de l'avoir perdüe; mais je ne sçais si la raison & l'humanité ne lui prescrivent point ce que le préjugé lui deffend. Quoiqu'il en puisse être, je suis, quant à moi, très-loin de la condamner, & de vous exhorter comme Axiochus, à attendre que le tems vous guerisse. Ampélis me paroît juger la situation, & connoître le cœur, mieux que vous, & que lui. Si un amour véritable, en suppôsant qu'il y en

ait de tels, peut s'accroître par les plaisirs, ou, du moins, n'en être pas altéré ; une fantaisie du genre de la vôtre, & dont, pour en parler sérieusement, l'honneur & la raison ne sçauroient nous faire qu'un supplice, ne peut que s'y évanoüir.



LETTRE LXXXVI.

AXIOCHUS A ALCIBIADE.

ENFIN, mon cher Alcibiade, je viens de vaincre : mais, quel triomphe ! & que, pour en être satisfait, il faudroit avoir peu d'amour, & de délicatesse ! Grands Dieux ! se peut-il que Diotime ait paru m'accorder tout ce qu'il étoit possible qu'elle me donnât, & qu'elle me laisse encore tant à desirer ! Crüel ! me nuirez-vous toûjours ; & faut-il qu'un cœur assez à plaindre pour s'être laissé toucher par vos perfides soins, conserve éternellement une idée qui ne peut que le déchirer ! Quoi ! même entre mes bras, l'ingrate vous rappelle toûjours dans les siens ! N'aurois-je donc que profité d'un instant de foiblesse ! Ah ! je ne crois pas avoir à me reprocher la plus légère violence.

Quand même cette odieuſe voye auroit pû me réüſſir auprès de Diotime, j'aurois, ſans héſiter, préféré le tourment où je vivois, quelque crüel qu'il me fût, à la honte de ne la devoir qu'à des entrepriſes dont le ſuccès ne m'auroit pas moins avili qu'elle-même à mes yeux. Mais vous jugerez mieux de ma ſitüation actüelle, lorſque je vous aurai fait le récit de ce qui vient de ſe pâſſer; &, peut-être, pourrez-vous me la deffinir.

Vous vous rappellez, ſans doute, que nous étions tacitement convenus, elle, de me laiſſer lui parler de mes ſentiments, moi, de ſouffrir qu'elle m'entretînt autant qu'elle le voudroit, de la pâſſion que, toute malheureuſe qu'elle étoit, elle s'obſtinoit à conſerver pour vous. Tous deux, également fidelles à notre traité, à quelque point que, dans ſa bouche, votre éloge me fatiguât, je la laiſſois, ſinon ſans impatience, du moins avec

une apparente tranquilité vous loüer ſans ceſſe : elle, de ſon côté, quelqu'ennuyée qu'elle pût être de mon amour, avoit la complaiſance de le laiſſer s'expliquer. J'étois cette après dinée à ſes genoux d'où elle avoit plus d'une fois inutilement tenté de me faire relever. Je ne ſçais ſi ce n'eſt qu'au deſordre où votre idée, toûjours préſente à ſon eſprit, avoit plongé ſes ſens, que j'ai dû ma victoire ; ou ſi, entrainée par la ſorte de fureur dont je lui parlois de ce qu'elle m'inſpire, elle s'eſt trouvé moins de moyens de me réſiſter ; mais, quelqu'offuſqués que fûſſent mes yeux par les larmes qu'en cet inſtant, elle me faiſoit répandre, j'ai crû voir dans les ſiens, une ſorte d'attendriſſement, qui m'a, paru plus tenir de l'amour, que de la ſimple compaſſion. Après une rêverie auſſi longue que profonde, elle s'eſt tout d'un coup précipitée ſur moi, a permis

que je la ferrâſſe dans mes bras, a mêlé ſes pleurs aux miens, nos ſoûpirs, même, ſe font unis. Tout mon reſpect pour elle, n'a pas, plus que ſon indifférence pour moi, pû tenir contre une ſi dangereuſe ſitüâtion; ſa complaiſance, enfin, n'a pas eu plus de bornes que mes deſirs. Mais, combien, quand elle a été rendüe à elle-même, les mouvements que j'ai ſaiſis dans ſon âme, & l'envie que je lui ai vüe de me les dérober, ne m'ont-ils point cauſé d'allarmes! Avec quelle triſteſſe, ſes yeux où je ne liſois que le repentir, & l'étonnement de m'avoir rendu heureux, ne ſe ſont-ils point portés ſur moi! Quelle peine c'étoit pour elle de les y fixer! Combien, enfin, l'expreſſion qu'elle trouvoit dans les miens, les droits qu'elle venoit de me donner, mes tranſports, l'yvreſſe où j'étois de mon bonheur, ne paroiſſoient-ils pas faire ſon ſupplice! Enchaînée, toutes-fois,

par ce moment de foibleſſe dont, quelqu'heureux qu'il m'ait rendu, je ne déſirerois pas moins vivement qu'elle-même, qu'elle n'eût point éprouvé la puiſſance, Diotime ne ſe refuſoit à rien de ce que, malgré toute la honte que je m'en faiſois, mon amour me forçoit d'attenter: mais, que ne lui en coûtoit-il pas pour en tolérer les entrepriſes! Avec quelle inhumaine ſéchereſſe ne s'y prêtoit-elle pas? Ah! crüel! ce n'eſt pas ainſi que vous l'avez vüe! Heureuſement (& jugez combien il falloit que j'eûſſe à me plaindre d'elle, pour que, dans cet inſtant, j'aye pû regarder cela comme un bonheur!) on eſt venu nous interrompre. Vous imaginez aiſément que ce n'a pas été d'abord que je m'en ſuis félicité; mais la joye qu'elle a paru en reſſentir, ne me prouvant que trop ce que je ne faiſois que penſer de l'état de ſon cœur; la certitude qu'il me ſeroit impoſſible de lui cacher

long-tems mes idées ; l'inquiétude que j'avois de la façon dont une explication entr'elle, & moi, pourroit tourner ; la crainte que ma délicatesse ne lui parût qu'une injustice, m'ont fait, enfin, envisager des mêmes yeux qu'elle, le trouble qu'on apportoit dans notre tête à tête. Ce n'est pas que j'ignore que, quand cette interruption auroit autant gêné sa tendresse, qu'elle gênoit la mienne, ce qu'elle se doit, ne lui auroit point permis de le faire paroître : mais de la joye ! Car je ne me suis point trompé, j'en ai saisi dans ses yeux ; d'ailleurs, avec quelle liberté ne s'est-elle point livrée à la conversation ! Que d'art pour la prolonger ! Que vous dirai-je de plus ? Persuadé, aux mesures que je lui voyois prendre pour la faire durer, que ce seroit vainement que j'en attendrois la fin, & même la craignant, je suis sorti. J'ai été vous chercher par-tout pour vous communi-

quer ce que, ne vous ayant rencontré nulle part, & dans le besoin extrême que j'ai que vous m'éclairiez sur l'état du cœur de Diotime, je prends enfin le parti de vous écrire. Adieu : s'il est vrai que vous m'aimiez, vous ne me ferez pas attendre votre réponse.



LETTRE LXXXVII.

ALCIBIADE A AXIOCHUS.

QUOIQUE je ne doutâsse point que vous ne triomphâssiez de Diotime, je ne croyois point, je l'avoüe, avoir à vous féliciter sitôt de votre victoire. Les femmes--mais laissons les réflexions que je pourrois avoir à faire sur elles. Je vais vous en tracer à la hâte, quelques unes qui me paroissent vous être d'autant plus nécessaires que, dans votre pôsition actüelle, un instant d'humeur peut être plus dangereux pour vous. Plus donc, soit que vous ayez, ou non, raison d'en juger comme vous faites, vous trouvez qu'il manque de chôses à votre bonheur, moins, à mon sens, vous devez avoir l'air de le remarquer. Un amant qui ne doit son triomphe qu'à l'amour, & ne

sçauroit en douter, peut hazarder avec succès quelques plaintes sur la façon dont on le rend heureux, s'il y trouve de quoi blesser sa vanité, sa délicatesse, ses idées particulières, ou la violence de ses desirs: encore douté-je fort que, dans ces premiers moments où une femme est ordinairement encore plus occupée de ce qu'elle sacrifie, que de l'objet même à qui elle l'immole, le reproche ne fût pas de mauvaise grâce: pour vous, vous ne pouvez trop sévérement vous l'interdire. Il est toûjours, en ces occâsions, convenable d'attendre que celle qui fait en notre faveur, violence à des principes qu'elle avoit jusques-là respectés, se soit familiarisée avec sa foiblesse; & que celle à qui elle ne coûte rien, ait jugé à propos de dépôser le masque que le desir, ou la nécessité de nous en impôser lui ont fait prendre. Paroître la dupe de l'un, & respecter l'autre, sont de petits

égards qui, loin de vous dérober rien de ce dont on joüit, ne peuvent selon moi, qu'y ajoûter beaucoup. Voir, en effet, une femme, éperdüe, emportée loin d'elle-même par un sentiment, auquel, quoiqu'elle lui oppose, elle ne sçauroit résister; qui éprouve à la fois toutes les contradictions de la vertu, & toute la puissance de la passion; ne s'arrache d'entre vos bras avec une sorte d'horreur, que, pour s'y rejetter avec toute la molesse de la volupté; ne refuse ce qu'elle vient d'accorder, que pour en accorder davantage; irritée contre vous, & contre elle-même de l'empire qu'elle vous trouve sur elle, & n'en être pas moins forcée d'y céder : ce combat, enfin, de l'amour & de la vertu, me paroît, quand il est vrai, devoir plus faire encore le charme de ce moment, que les plaisirs qui y sont attachés; & dans le cas où l'habitude de se rendre, & le peu qu'une femme est de-

venüe à ſes propres yeux, ne lui permettent pas de vous donner un ſpectacle ſi flatteur, vous vous amuſez des efforts qu'elle fait pour que vous la croyiez ce qu'elle n'eſt plus ; & joüiſſez, du moins, de la maligne ſatisfaction de lui voir imiter mal la nature. Ne penſez pas, au reſte, que je veuille accuſer ici Diotime, d'une ſupercherie ſi peu faite pour la dignité de ſon caractère. Loin, même, de lui faire cette injuſtice, je ſuis convaincu que ſi, ignorant que je vous ai précédé dans ſon cœur, elle vous eût vû vous flatter d'en recevoir les prémices, votre amour, & votre eſtime pour elle, eûſſent-ils tenu à votre erreur, quelque chers que l'un & l'autre lui eûſſent été, elles n'auroit pas voulu vous la laiſſer. Vous ne pouvez donc point imputer au deſir de vous en faire plus priſer ſa conquête, la ſorte de contrainte dont vous venez de la voir ſe livrer à vos deſirs ; &

vous ne vous tromperiez pas moins, si vous n'attribuiez votre victoire qu'à une surprise des sens qui ne sçauroit être à son usage. Il seroit tout simple, sans y chercher même, d'autres raisons que, pensant comme elle fait, elle éprouvât à vous rendre heureux, cette sorte de répugnance dont vous vous plaignez. Née avec beaucoup de principes, & beaucoup moins sensible que tendre, elle n'a point, comme quelques autres, peut-être, la ressource de s'étourdir sur sa foiblesse, ou de la compter pour rien : mais, vous étiez vous flatté que la passion qui, en elle, s'opposoit à vos desirs, pût s'éteindre avec tant de promptitude ; & la croyez vous aussi libre qu'elle voudroit l'être, du sentiment que je lui avois inspiré ? Ce qui vient de se passer entre vous, m'annonce, il est vrai, qu'elle n'en est plus tourmentée avec la même violence ; mais on peut être moins agité, & n'être pas

tout

tout à fait tranquile. S'il m'est permis de vous le dire sans blesser votre vanité, je crois qu'elle se dit plus que vous êtes aimable, qu'elle ne le sent encore; & que ça été pour tâcher d'accorder sur cela son cœur & son esprit, qu'elle s'est déterminée à faire votre bonheur, avant que d'y être nécessitée par la violence de sa tendresse. Je ne doute pas davantage, que le desir de s'arracher à un reste d'amour qui la perfécute, & la certitude que le meilleur moyen qu'elle eût pour y parvenir, étoit de s'engager avec vous; ne soient ce qui vous l'a donnée. Elle n'est pas assez gouvernée par l'amour-propre; & elle a dans l'âme trop de noblesse pour ne s'être livrée que par dépit. Il ne seroit pas plus raisonnable de penser que ce soit la seule pitié qui l'ait entraînée vers vous: un pareil mouvement n'est pas fait pour la mener si loin. Je crois de plus, que toute femme qui, dans

la situation de Diotime, rejette sur cela sa deffaite, en dit plus le prétexte que la raison; & je connois assez celle-là pour être sûr que, si vous n'aviez fait sur elle; qu'une impression si foible, elle se seroit contentée de vous plaindre, & ne se seroit pas mise dans le cas d'avoir à se plaindre d'elle-même, en se donnant par un motif dont elle n'auroit pû que roûgir, & qui n'auroit fait le bonheur d'aucun de vous deux. Attendez tout du tems; mais, sur-tout, ne cherchez pas à le hâter. Si ce qu'elle a fait pour vous, lui cause des remords, *le tems*, beaucoup plus que vos raisonnements, & les siens mêmes les amortira. S'il est vrai qu'elle nourisse pour moi dans son cœur, un reste de sentiment, gardez-vous plus encore de paroître seulement le soupçonner. Plus dans la position où elle s'est mise avec vous, elle doit en être humiliée, moins elle vous pardonneroit de

vous en être apperçu ; & ; ce que vous devez le plus soigneusement éviter, est de mortifier son amour-propre. Lui échappât-il même des chôses faites pour vous prouver le contraire, feignez donc autant qu'il vous sera possible, de croire qu'elle m'a oublié ; & que, s'il se peut encore, ce soit avec tant d'art, qu'à votre apparente tranquilité elle puisse se flatter de vous avoir dérobé ses mouvements. Une passion malheureuse est un poids que nous ne portons qu'à regret ; mais dont, à quelque point que nous en soyons accablés, & quelque chôse que nous puissions nous dire, ce n'est pas à nos seules réflexions qu'il appartient de vous délivrer. Le meilleur moyen de perpétüer en elle, & cette tristesse qui vous afflige, & l'idée que malgré elle-même elle conserve encore de moi, c'est de l'obliger en vous en offensant, à contraindre l'une, & l'autre. A quoi pour-

roit-il, en effet, vous ſervir de vous en plaindre, quand les reproches qu'elle ſe fait elle-même, ſont impuiſſants ? Laiſſez-lui donc, encore une fois, & le tems, & le ſoin de ſe parler ; & ne la forcez pas à dévorer & ſa douleur, & ſes larmes, ſi vous ne voulez point que bientôt elle ne vous faſſe verſer des pleurs encore plus amers que les ſiens.



LETTRE LXXXVIII.

LE MEME A THRAZILLE.

Ce n'étoit pas, dites-vous, *la peine de ne chercher à r'engager Thrazyclée, que pour la quitter encore, & même plus scandaleusement que la première fois ; & en la forçant de commettre un crime, vous auriez, au moins, bien dû lui laisser la consolation d'en joüir quelques tems.* Cette phrâze est, assûrément fort belle, mon cher Thrazylle, le terrible mot de *crime*, y produit, surtout, un grand effet : c'est dommage que les reproches que m'y fait votre vertu soient si peu fondés. Il est d'abord de la fausseté la plus insigne, que, comme je vois que Thrazyclée vous l'a dit, je l'aye plus forcée de revenir à moi, que de me sacrifier *Chârès*. Tout ce dont elle pouvoit dans cette affaire, avoir quelque rai-

son de se plaindre, c'est qu'ayant si peu d'envie de la garder, je ne l'en aye pas empêchée, quand mon indifférence pour elle, sembloit me rendre si peu nécessaire, ce même sacrifice; mais ce n'est pas ma faute, non plus, si, voulant s'aveugler, tant sur le motif qui pouvoit me ramener dans ses bras, que sur mon inconstance naturelle, elle a oublié tout ce qu'elle avoit à craindre de l'une, & combien elle avoit à se deffier de l'autre. Il est très-vrai que la chose du monde qui, du côté du cœur, m'importoit le moins, étoit qu'elle quittât Charès. Si j'avois des raisons de vouloir qu'elle fût infidelle, je n'en avois aucune de desirer qu'elle fût inconstante; & tout, d'ailleurs, dans mes projets, me faisoit une loi de la laisser ne se décider sur cela que par elle-même; mais si le peu qu'elle m'inspiroit, me rendoit tout égal auprès d'elle, mon amour-propre qu'elle, &

lui avoient cherché à mortifier, exigeoit une réparation aussi publique qu'à mon sens, l'insulte l'avoit été. Que le desœuvrement, & le dépit l'eûssent jettée dans les bras de Chârès, rien ne m'auroit paru plus simple. L'un & l'autre forment bien plus d'engagements de cette espece, que l'amour; aussi n'étoit-ce pas de cela que je m'étois offensé. J'avois trouvé bien moins extraordinaire de le voir mon successeur, que de me voir moi, à votre prière, successeur d'Agathon: mais que, plus sûrement dans l'intention de me blesser, que pour s'en rendre plus précieuse aux yeux de Chârès, elle dît que, de tous les hommes à qui elle avoit laissé tenter la conquéte de son cœur, il étoit le seul qui eût eu la gloire de le toucher; & qu'à son tour, Chârès non-seulement crût cette absurdité, mais la répandît partout avec affectâtion! Qu'enfin quittée, & avec tout l'éclat que le

besoin qu'àlors j'avois de rassurer Aspasie, m'impôsoit, Thrazyclée eût trouvé le secret de me rendre presqu'aussi ridicule que si moi-même je m'en fûsse laissé quitter! c'étoit, je ne vous le cache pas, ce dont je croyois ne pouvoir me dispenser de me venger. Je juge, au reste, par les reproches dont vous m'accablez, que, comme Praxidice l'a fait dans une occâsion à peu près semblable, Thrazyclée m'aura peint à vos yeux, comme n'ayant rien épargné auprès d'elle pour me procurer le bonheur de lui plaire une seconde fois; & qu'elle se sera même permis de vous dire que ce n'a été que sur les serments les plus réitérés de ma part de ne plus vivre que pour elle, que je l'ai enfin déterminée à manquer si crüellement à ce même homme que seul, dans la nature, elle eût véritablement aimé. La mauvaise foi de l'une, & la présomption de l'autre, mé-

ritoient, peut-être, que j'y misse un peu de noirceur; & il y a, aussi, toute apparence que, pour peu que j'en eûsse besoin, je ne me serois pas fait scrupule d'en employer; mais vous allez voir par le récit très-exact de ce qui s'est passé entr'elle, & moi, que si elle a à se plaindre d'elle de m'avoir crû amoureux, elle n'a pas plus que Praxidice, à me reprocher d'avoir cherché à le lui paroître, autant, du moins, qu'elle m'en accuse. Vous trouverez, peut être, ce détail un peu long; mais puisque vous me le rendez nécessaire, vous voudrez bien que je vous en fasse impitoyablement essuyer toutes les circonstances.

Je me rappelle de vous avoir autrefois dit à propos de mon avanture avec Ampélis, sur quel ton j'étois avec Callipide. Vous sçavez aussi-bien que moi, que moins on met de sentiment dans ces sortes de liaisons, plus il y entre de con-

fiance. Je ne lui avois donc caché ni les raiſons que Thrazyclée m'avoit données de me vanger d'elle, ni le beſoin que j'en avois; &, moins, peut-être encore par intérêt pour moi, que pour ſe procurer le plaiſir de voir tomber Thrazyclée dans un piége ſi crüel, Callipide s'étoit engagée à ſervir mon reſſentiment: chôſe qui lui étoit d'autant plus facile que Thrazyclée, & elle, étoient plus liées. Nous complottons donc enſemble, qu'un jour que nous déterminons, elle priera cette derniére, & ſeule à soûper, & qu'elle l'engagera à s'y rendre de bonne heure. L'invitâtion ſe fait: Thrazyclée l'accepte; & peu après, Callicrate, & moi, nous arrivons chez Callipide. C'étoit depuis notre rupture, la première fois que je me trouvois à portée d'entretenir Thrazyclée. Quoiqu'à mon aſpect, elle ſe fût armée de cet air ſec que prend toûjours avec nous, & ſi

inutilement ; une femme que nous avons quittée ; je crus, au bout de quelque tems ; remarquer que ce mouvement de déplaisance s'affoiblissoit en elle, & que ses yeux (il est vrai que je mettois dans les miens, une expression fort douce.) se détournoient moins de dessus moi. Sûr de mes complices, je m'approche d'elle, & m'assieds à ses côtés ; nul effort de sa part pour m'éviter. Sans lui parler de rien de ce qui s'étoit pâssé entre nous ; je mets dans mes premiers propos, non le ton du desir, (il n'étoit pas encore tems qu'il s'annonçat.) d'ailleurs je voulois que, quand je lui ferois pour la seconde fois essuyer mon inconstance, elle ne pût absolument s'en pren dre qu'à elle même de s'y être expósée ; mais je ne me refuse point à la légère perfidie de prendre avec elle, un air d'intérêt qui puisse un peu l'encourager. A tout hazard, enfin, je lui dis qu'elle est char-

mante. Sans contester sur cela, plus qu'il je ne m'y attendois, elle me répond avec douceur, *que c'est bien tard que je m'avise de la trouver telle.* Sans me jetter dans une explication qui ne pouvoit que m'embarrasser, je léve les yeux au ciel, les reporte sur elle d'un air attendri, & pousse un soûpir, comme si c'étoit moins mon cœur qne le sort, qu'elle dût accuser de ma légereté. Je la fixe; elle en fait autant. « Non, me dit-elle enfin avec émotion (& remarquez, je vous prie, que c'est elle qui commence.) il n'est pas vrai que vous m'ayez jamais aimé. » Pour toute réponse il m'échappe un second soûpir, mais beaucoup plus marqué que le premier: & le trouble, non la confusion, (car ici il faut bien vous garder de confondre les mouvements.) se peint dans mes yeux. Mais, dit elle avec douceur, répondez moi. Ici, j'en conviens, mes yeux se mouillent. « Vous êtes véri-

« tablement inexplicable, continua-t-el-
« le ; car, si vous m'aimiez, pourquoi me
« quittiez-vous ? Alors je lui réponds en
balbutiant, que j'aurois sur cela bien des
chôses à lui dire : je parois tomber dans
la rêverie ; enfin il m'échappe une larme.
C'est, vous le sçavez par votre propre
expérience, de tout ce qu'en pareil cas
on peut employer auprès d'une femme,
ce qui nous coûte le moins, & la touche
toûjours le plus : elle me presse encore.
– Que vous dirois-je ? lui réponds-je d'une
voix à peu près étouffée ; vous aimez
Chârès. – « Je le croyois livrée par votre
« inconstance à la douleur la plus crüelle,
« je ne vous cache pas que j'ai tâché d'y
« faire diversion. – Il est donc heureux ? –
« Mais, quand il le seroit, vous croiriez-
« vous en droit de m'en faire des repro-
« ches ? – Non, sans doute ; mais, du moins,
il pourroit m'être permis de penser, que,
si vous vous êtes si promptement arran-

gée avec lui, il falloit que vous-même vous m'aimâssiez bien foiblement. « Il y a de « certaines choses, qu'il est plus aisé de « desirer que de pouvoir ; & peut-être ne sent-« on jamais mieux cette vérité, que quand « c'est vous qu'on se commande d'oublier. « Il est, sans doute, arrivé plus d'une fois, que l'on a, malgré soi-même, porté dans les bras de l'objet nouveau, un souvenir bien importun, de l'objet qu'on regrettoit ; mais cela même prouve qu'on s'y étoit mis. (Ici, il faut en convenir, elle parut embarrassée, & rougit.) Mais reprenant bientôt courage, « Si, me dit-« elle, vous inférez de ma réponse, qu'au-« près de moi Chârès n'a plus rien à desi-« rer, vous ne l'interprétez pas plus com-« me vous le devriez, que comme je le desi-« rerois. Hélas! répondis-je en soûpirant à peu près, si je ne courois pas tant de risque de me tromper, je ne demanderois pas mieux que de croire Chârès moins

heureux qu'il ne le publie.... Comment !
interrompit-elle vivement, il le publie ! &
vous le croyez ! « Et je le crois. Quoique
« je ne me flattasse pas que vous rendiez
« justice à ma façon de penser, j'imaginois,
« je l'avoüe, qu'ayant tant de quoi présu-
« mer de vous-même, si vous croyiez qu'à
« force d'amour & de soins, Charès
« pouvoit parvenir à vous bannir de mon
« cœur, du moins ne croiriez-vous pas
« que ce fût sitôt qu'il y parviendroit ;
« mais, dans cette occasion, ce n'est pas
« de vous que vous avez mal pensé. Je sçais,
repliquai-je d'un air modeste, m'apprécier
mieux que personne ; mais en supposant
que je fusse aussi supérieur à Charès
que vous me le dites, & même que vous
m'aimassiez encore autant qu'il me sem-
ble que vous voudriez que je le crusse ;
je sçais comme un autre, tout ce que,
dans de certaines circonstances, l'amour-
propre peut sur nous, & combien quel-

que-fois ce qu'il en obtient, est contradictoire avec nos sentiments. — « De sorte « donc que vous ne doutez pas que, mal« gré toute la tendresse qui pouvoit me « rester pour vous le dépit ne m'ait jettée « dans les bras de Chârès? — A vous parler naturellement, j'en meurs de peur; au reste, ajoutai-je, en voyant redoubler son embarras, quand il vous seroit arrivé de vous tromper à votre cœur, même de prendre pour la plus forte, ou pour la première impression que vous auriez jamais reçüe, l'effet que de malheureuses conjonctures lui auroient fait produire sur vous, & que vous en auriez parlé sur ce ton là, je me souviendrois trop de mes torts avec vous, pour me croire en droit de m'en plaindre. — « Enfin donc il « est tout établi dans votre esprit, que je « suis folle de Chârès? Vous ne voulez pas « me le dire, continüa-t'elle, voyant qu'à cette question, je gardois le silence; mais

vote

votre obstination à ne me pas répondre, m'en dit assez. Je sens, de plus, que les serments ne vous persuaderoient pas davantage; ainsi je me les épargnerai : mais les faits vous laisseroient-ils la même incrédulité ? -Les faits ! -- Oui, les faits : je vous demande seulement si vous y croiriez ?

Comme je voyois aisément où elle vouloit en venir, vous pensez bien que, je me gardai de lui répondre que, quitter un homme, n'étoit point du tout prouver qu'on ne l'eût pas pris. Je me contentai donc de lui dire, qu'effectivement mon incrédulité, toute grande qu'elle étoit, ne tiendroit pas contre des faits. -Eh bien! dès ce soir, si, pourtant, vous n'avez rien qui vous empêche de vous rendre chez moi, j'écrirai en votre présence, à Chârès, que je ne veux le revoir de ma vie; & pour que vous ne puissiez pas douter que ce ne soit réellement mon

intention, ce sera vous, si vous le voulez, que je chargerai de ma lettre. Si ce n'est pas assez pour vous convaincre de mon innocence, dites-moi quels sont les preuves que vous en éxigez; & il n'y en a pas, tout ingrat que vous en serez peut être, que, de quelque genre qu'elles soyent, je veuille vous refuser. (Voyez, mon cher Thrazylle, jusques où va d'elle-même Thrazyclée!) Il seroit superflu que je vous dîsse & que j'acceptai le rendez-vous qu'elle m'offroit, avec autant de transports que si le bonheur de ma vie en eût dépendu, & que je ne parus en attendre l'instant qu'avec la plus vive impatience. Après un soûper vif, brillant, & pendant lequel sa clémence ne se démentit pas, il vint enfin. Soit qu'il lui parut également inutile de me demander ou les motifs de mon inconstance, ou les raisons de mon retour; soit que, comme c'est assez leur usage, elle prît pour de

l'amour, les désirs que je lui montrois, elle ne songea pas plus à se procurer des sûretés pour l'avenir, qu'elle ne parut se rappeller le passé; &, ce fut avec toute la sécurité du monde, qu'elle se livra à mes perfides empressements. Il manquoit, cependant, à mon triomphe, de lui faire avouer les bontés qu'elle avoit eues pour Charès: j'avois senti que je ne pouvois guères dans notre premier entretien, m'obstiner à lui arracher cette confidence, sans nuire à mes projets. Pouvoit elle, en effet, sans risquer de se dégrader trop à mes yeux, convenir qu'un autre m'avoit succédé, & en même tems me rendre mes premiers droits? Le parti de tenir aux engagements qu'elle avoit pris, quelque pénible qu'il lui fût, devoit donc nécessairement lui paroître préférable à la honte de l'aveu que je lui demandois. Ce ne fut en conséquence de cette réflexion que lorsque j'eus lieu

de juger que la confiance étoit bien rétablie entre nous, que je hazardai de lui faire quelques questions sur cela. Il faut lui rendre justice, elle se deffendit le plus long tems qu'il lui fut possible, d'avouer Chârès. Enfin, je lui répétai si souvent que, dans la pôsition crüelle où je l'avois mise, il ne se pouvoit physiquement pas qu'elle ne lui eût cédé; j'employai pour le lui prouver, tant de sophismes; qu'elle convint qu'assez peu de jours après mon inconstance (dans la süite de la conversation, je découvris que ç'avoit été le surlendemain.) *lâsse de mourir de douleur*, & comptant même se venger de moi, en s'engageant avec Chârès qui, au surplus, étoit depuis long-tems fort amoureux d'elle, tourmentée par lui, au-delà de toute expression, la tête tournée, elle avoit fini par se rendre. Au reste, ce violent amour qu'elle attribüoit à Chârès pour elle, étoit de sa part un

nouveau mensonge. Car j'ai la certitude la plus avérée, & qu'il n'avoit jamais eu d'idée sur elle auparavant, & qu'il n'en eût même ce jour là, que parce qu'elle le mit dans le cas de ne pouvoir honnêtement s'en dispenser. Comme elle feignoit de se reprocher cette foiblesse avec beaucoup d'amertume, & que notre entretien en prenoit une assez triste tournure, je me hâtai de l'en consoler, & y parvins, moins encore par le peu d'importance que je semblois attacher à cette même foiblesse, que par l'assurance que je lui donnai qu'il n'y avoit pas de femme qui, pour peu qu'elle eût de philosophie, en pareille circonstance, ne prît le même parti. Oh! dès qu'elle vit que, sans risquer de faire douter de la sienne, elle ne pouvoit s'affliger plus long-tems, elle se calma. Après je m'attachai à dissiper les légers nüages que cette discussion pouvoit lui avoir laissés; & m'ac-

quitai avec tant de zèle, du soin que je m'imposois, que, pour me prouver combien c'étoit de bonne-foi qu'elle renonçoit à Chârès, non-seulement ce fut elle qui se souvint de la lettre de congé qu'elle s'étoit engagée à lui écrire, mais qu'elle exigea que je la lui dictâsse. Vous aurez, sans doute, peu de peine à croire que de ses jours il n'en a reçu de moins obligeante, & que j'y ai assez cruellement mortifié son orgueil pour rendre entr'eux deux la réconciliation impossible. Il est vrai que comme le peu de goût que j'ai toujours eu pour elle, ne me rendoit pas absolument facile de la garder long-tems, je lui ai écrit fort peu de jours après, que je m'étois ravisé, & que je lui permettois de revivre pour Chârès, si elle le jugeoit à propos. Je voudrois bien, à présent, que ce fut de mon côté, que vous trouvâssiez les torts.



LETTRE LXXXIX.

LE MEME A ANTIPE.

APRÈS s'être vû enlever jusques au dernier de ses enfants légitimes, par la contagion qui, depuis si long-tems, ravage la Gréce, Périclès en a, enfin, été frappé lui-même, & nous venons de le perdre, mon cher Antipe. Vous connoissez trop l'inconséquence des hommes en général, & la nôtre en particulier, pour que j'aye besoin de vous dire que ceux qui, parmi nous, blâmoient sa conduite avec le moins de ménagement, en sont devenus les plus ardents panégyristes; & que sa mort ne semble pas les affecter moins que nous-mêmes. Quelle crüelle destinée que celle des Grands Hommes! Calomniés, persécutés sans relâche pendant leur vie, ils meurent sans être même sûrs de leur gloire! Pé-

riclès, dans ses derniers moments qui ont été de la tranquilité la plus grande, a paru s'occuper peu de la sienne, ou du moins, être bien loin alors de l'attacher aux mêmes objets dont jusques-là il sembloit l'avoir fait dépendre le plus. Le jour de sa mort, nous étions tous rassemblés dans sa chambre. Comme il y avoit long-tems qu'il ne parloit plus, nous nous entretenions, & avec d'autant plus de liberté que nous ne croyions pas qu'il pût encore nous entendre, de tout ce qu'il avoit fait de grand pour la République; d'une voix presque éteinte, il nous appella: *vous oubliez, mes amis*, nous dit-il, *ce dont je n'ai pas attendu cet instant, pour me féliciter le plus: c'est que, dans le cours d'une administration longue, & que l'on a cherché à me rendre orageuse, je n'ai fait porter le deüil à aucun de mes Concitoyens*. En achevant ces paroles, & en nous fixant avec des yeux où la mort

qui y étoit déjà peinte, ne nous a pas empêché de discerner de l'attendrissement, il a expiré. J'aurois peine à vous exprimer la douleur où sa perte me plonge. Pour reconnoître autant qu'il pouvoit être en moi, & dans ce qu'il a le plus aimé, une partie de ce que je lui dois, j'ai offert à Aspasie que, malgré toute sa tendresse pour elle, il n'a pû laisser dans l'état qui conviendroit à la veuve de Périclès, celle de mes terres qui lui agréeroit le plus; puisque vous connoissez sa fierté, vous serez peu surpris qu'elle ait dédaigneusement rejetté mes offres; & que mes plus pressantes sollicitâtions, mes larmes mêmes, toutes sinceres qu'elles étoient, n'ayent pû triompher de l'obstinâtion de ses refus.—Mais il est tems de vous dire quel est l'état actüel de la République. Il y a ici des gens à qui la tournure qu'y prennent les affaires, fait présumer que, si Périclès en mourant, a

paru si indifférent sur la durée de sa gloire, c'est qu'il croyoit pouvoir s'en repôser sur ceux qui gouverneroient après lui. Si ceux qui lui attribüent cette idée, avoient comme nous été témoins de son inquiétude à cet égard, ils rendroient plus de justice à son amour pour sa Patrie. Ils sçauroient, dis-je, que, dans ces instants où affaissés sous le poids des maux qui accompagnent ordinairement le terme de notre éxistence, nous ne conservons qu'un sentiment bien foible de ce qui nous a intéressé le plus, & souvent n'en conservons aucun, ce qu'il nous a recommandé avec le plus de force, a été de nous opposer le plus qu'il nous seroit possible, au succèz des prétentions de Cléon. Cléon, ainsi qu'il l'avoit craint, se présente pour lui succéder, & avec autant d'audace que s'il en avoit les talents. Cela ne vous étonne point de sa part, sans doute; & peut-

être, ne vous furprendrai-je pas davantage en vous difant qu'il n'y a perfonne ici qui ne foit perfüadé que nous effuyerons le malheur, & l'affront de le voir à notre tête. Voilà, pourtant, ce que nous devons à cette loi d'Ariftide fi vantée, qui permet à quelque Citoyen que ce ce foit, d'afpirer aux honneurs! Comment fe peut-il qu'il n'ait pas vû que par cette conceffion, il en ouvroit la route à une foule de gens obfcurs de qui l'admiffion à ces mêmes honneurs, feroit d'autant plus pernicieufe à l'État que, pour y parvenir, ils auroient befoin de plus de bâffeffe? Par quelle voye, en effet, Cléon, & tous ceux qui lui reffemblent, fe font-ils concilié la bienvaillance du Peuple? Eft-ce par leur éloquence, ou par leur courage qu'ils l'ont acquife? Non, c'eft en flattant fervilement fes caprices. Quelque tort, cependant, que nous faffe la loi d'A-

ristide, je doute, à vous parler avec franchise, que, sans l'extrême crainte qu'intérieurement Périclès a toûjours eüe de perdre son autorité, elle nous eût été si funeste; car, si cette même crainte ne lui eût pas fait éxiler Thucydide *, ou écarter des affaires tous ceux que leurs talents lui faisoient redouter, Cléon eût-il jamais ôsé s'offrir pour Chef, aux Athéniens? Mais je veux qu'ils n'eûssent point découragé son impudence: malgré toute sa prédilection pour lui, le Peuple, si dans cet instant il les avoit sous les yeux, oseroit-il le préférer à de si grands personnages? Aussi, vous avoüé-je que si, lorsqu'il nous exhorta si fortement à nous oppôser aux vües de Cléon, son état ne m'eût pas interdit tout ce qui auroit pû sentir le reproche, je lui aurois répondu qu'il n'auroit tenu qu'à lui,

* Ce Thucydide est un autre que l'Historien.

que nous n'eûssions point à le craindre ; &, à la honte des Athéniens, il l'est beaucoup. Il n'y a, pour se faire nommer, rien qu'il ne mette en usage, point de miracles qu'il ne promette. La réduction de nos Alliés, & de nos Tributaires révoltés, la subversion totale de Lacédémone, la conquête de la Perse, toutes ces opérations, quelques grandes qu'elles soyent, ne doivent lui coûter, au plus, que trois ou quatre Campagnes. Enfin, si nous voulons l'en croire, son Gouvernement ne sera pour nous qu'un long enchaînement de prospérités. Comme ses partisans mêmes les plus zélés, connoissent son peu de courage, & son incapacité en quelque genre que ce soit, il n'y a personne qui ne rie de ses magnifiques promesses ; malgré cela, on le sert avec une incroyable chaleur. Voilà, peut-être, le seul homme au monde à qui le ridicule n'ait pas nui. Ce n'est

pas, quand tous les vœux du Peuple paroissent se réünir sur ce vil personnage, que la République n'ait encore des hommes dignes de la gouverner; mais, ou les uns sont effrayés de l'état présent des chôses, ou les autres ont depuis trop long-tems abandonné le fil des affaires pour croire que, sur-tout dans les fâcheuses circonstances où nous nous trouvons, ils pûssent le reprendre avec succèz. Nicias seul s'est présenté, ou plûtôt, malgré lui, on a présenté Nicias; car vous sçavez à quel point le Peuple le fait trembler. Chôse étrange que l'on puisse réünir tant de bravoure, & de pusillanimité, & qui achéve bien de me prouver que le courage de la machine, & cette fermeté d'âme que l'on appelle, *courage d'esprit*, sont deux qualités très-différentes, & qu'il s'en faut beaucoup que l'une suppôse toûjours l'autre! D'une voix à demi étouffée par la timidité, & avec

ce décontenancement disgracieux qu'on lui voit toûjours, Nicias a donc, par une harangue, sans feu, comme sans nerf, offert ses services : aussi, tout le fruit qu'il a tiré d'une démarche si mal soutenüe, a été d'être remercié de son zéle avec la plus insultante froideur. Cette nouvelle preuve de l'aveuglement des Athéniens pour Cléon, n'a rien diminüé du desir que j'ai de le renverser. Il me voit, à la tête d'une faction considérable, & fortiffiée de tout ce qu'il y a de plus grand parmi nous, poursuivre mon projet avec la plus grande opiniâtreté. Si cela ne change pas les dispôsitions du Peuple, du moins l'effet en est-il suspendu. La faction dont je suis le chef, vouloit que je me présentâsse à mon tour; & vous concevez aisément que je ne m'en éloignois pas. Cependant, avant que de le hazarder, j'ai crû qu'il m'étoit important de sçavoir comment j'étois dans

l'esprit des Athéniens; ce que j'en ai appris, ne m'a pas fait croire que je pûsse réüssir. Ce n'est point que l'on doute de mon courage, de mon activité, & même de mon expérience à la guerre; mais ma jeunesse, plus encore mon genre de vie, peu fait, j'en conviens, pour me concilier les suffrages, écartent de moi ceux mêmes qui doutent le moins de mes talents. Si j'en suis fâché, en revanche j'en suis peu surpris: il est tout simple, en effet, qu'à l'ardeur qu'ils me voyent pour les plaisirs, ils me croyent pour les affaires, une répugnance invincible; qu'enfin ils pensent que les intérêts de la République ne pourroient que souffrir entre mes mains. Je vais, autant par une conduite, en apparence, plus réglée, qu'en m'appliquant davantage à la Politique, tâcher de leur donner de moi l'opinion que je veux qu'ils en ayent. Quelque estime qu'ayent pour eux les Lacédémoniens,

moniens, je ne les crois pas, entre nous, beaucoup plus difficiles à tromper que des femmes; mais c'est ce qu'il ne faut pas que je dise.—On m'apprend dans ce moment, que Cléon vient, enfin, d'être élu. L'unique ressource qui me reste actuellement, est de lui susciter dans son administration, le plus de traverses qu'il me sera possible, & de mettre par-là son incapacité dans tout son jour. Il en pourra, je l'avoüe, coûter à la République, quelques malheurs de plus; mais, quelques pertes qu'il en résulte pour elle, je croirai qu'elle aura beaucoup gâgné, si ces pertes mêmes peuvent lui faire ouvrir les yeux sur l'indignité du Chef qu'elle vient de se choisir.



LETTRE XC.

THRAZIBULE A ALCIBIADE.

Je ne m'amuſerai pas ici à chercher, ſoit avec vous, ſoit avec moi-même, la cauſe de la ſorte d'intérêt que l'on prend ſubitement pour un objet que l'on n'avoit regardé long-tems qu'avec la plus profonde indifférence. Cette recherche, en occupant long-tems, & fort inutilement, ſans doute, ma philoſophie, ne me feroit d'aucun ſecours contre le déſordre de mon imagination, trop vivement bleſſée pour qu'elle puiſſe ou ſe fixer ſur des diſcuſſions ſemblables, ou ſe guérir par de ſimples raiſonnements. Ce que, d'ailleurs, je deſire en cet inſtant, eſt beaucoup moins de m'éclairer à cet égard, que de perdre, s'il ſe peut, une fantaiſie qui ne me tourmente pas

moins par sa continüité, qu'elle ne me paroît me dégrader par son objet. Némée, dans un soûper que vous me fîtes faire avec elle, il y a plus d'un mois, me parut tout d'un coup assez aimable pour que je vous reprochâsse moins que je n'avois fait jusques-là, votre attachement pour elle. Cette indulgence de ma part, ne pouvoit être qu'une preuve de l'indulgence dont je commençois moi-même à avoir besoin : mais le mouvement que cette fille donnoit à mon âme, fut d'abord si peu marqué, & il m'en resta si peu de traces, que je n'eus alors aucun sujet de soupçonner ou qu'il pût renaître, ou qu'il pût augmenter. Je ne me rappellois pas, en effet, de l'avoir éprouvé, lorsque, quelques jours après, je soûpai encore avec elle au Céramique. Ma surprise de me trouver en la revoyant, la même agitation, fut d'autant plus grande; que la foiblesse dont avoit été,

la prémière impreſſion qu'elle m'avoit faite, avoit moins dû me la laiſſer prévoir. Cette rechûte me déplut : ce n'étoit point que je craignîſſe que ce que je ſentois, pût devenir de l'amour ; mais, quelque peu ſérieuſement que je me crûſſe occupé de Némée, c'en étoit encore beaucoup trop pour moi, que ce qu'elle me faiſoit éprouver. Quelque léger que cela fût, ou que je le crûſſe, ce n'en fût pas moins vainement que j'eſſayai de m'en diſtraire. Toûjours, & malgré moi-même ramené vers elle, tout ce que je me dîs ſur un caprice ſi peu fait pour ma façon de penſer, ne l'affoiblît point. Je ne crains pas que ce mouvement puiſſe devenir paſſion ; cependant, comme il m'inquiéte, me trouble, me pourſuit, je deſirerois, quelqu'il puiſſe être, que mon âme qu'il tient dans une eſpéce de ſervitude, en fût affranchie, duſſé-je même un jour avoir à roûgir de n'avoir pû m'en dé-

barrasser qu'en m'y livrant. J'ai, plus d'une fois, entendu dire à Socrate, que le Sage ne sçauroit trop peu de tems laisser subsister de pareilles erreurs; & quoique vraisemblablement je ne prenne point contre l'erreur dont je me plains, les armes dont il voudroit qu'en pareil cas, le Sage se servît, je n'en imagine pas moins qu'il y a toujours pour ma philosophie, plus à gâgner à m'y soustraire de quelque façon que ce puisse être, que de risquer de lui faire prendre encore plus d'empire sur moi, en m'obstinant à la combattre. La possession de Némée me paroissant donc la seule chôse qui puisse me rendre à moi-même, je vous conjure, mon cher Alcibiade, de vouloir bien faire pour moi, ce que, dans une pôsition semblable, on m'a dit que vous n'aviez point refusé à Axiochus. L'affront d'avoir besoin de recourir à Némée, & de ne la devoir qu'à elle-même,

seroit encore plus humiliant pour moi, que les desirs qu'elle m'inspire. Plus de délicatesse de ma part, seroit, sans doute plus d'honneur à sa vanité; mais elle blesseroit la mienne; & le simple desir n'est pas fait pour sacrifier autant que l'amour. J'ai crû, aussi, vous devoir l'égard de vous confier plûtôt qu'à elle, l'état où je suis. Je ne fais que m'en plaindre avec vous, devant elle j'en aurois rougi. J'aurois, d'ailleurs, regardé comme une perfidie de travailler sourdement à me la rendre favorable. Ce n'est pas, cependant, que, s'il se pouvoit qu'en deux ans, ses dispôsitions n'eûssent pas changé, cela dût m'être bien difficile. Soit qu'àlors sa tête se fût frappée pour moi, soit, ce qui me paroît plus probable, que son amour-propre fût intéressé a me rendre sensible, j'ai tout sujet de penser que si elle eût fait sur moi l'impression que, par quelque

motif que ce fût, elle desiroit d'y faire, je n'aurois pas besoin auprès d'elle, de votre médiation. Mais, comme en ce tems-là, ses charmes, & ses avances me trouverent infléxible, je ne crus point lui devoir la complaisance qu'elle sembloit desirer de ma part. Je ne crois pas plus aujourd'hui devoir lui demander si elle se rappelle que j'ai pour quelque tems été l'objet de son caprice, de sa curiosité, ou de sa vengeance. Tout ce dont j'ai besoin, étant donç que vous lui donniez vos ordres, je vous prie encore une fois de lui faire sçavoir que votre volonté est qu'elle me rende tranquile; & de lui cacher en même-tems à quel point ce honteux caprice prend sur moi. Ma façon de penser, & de vivre ne me mettant point à portée de reconnoître par un service du même genre, la grâce que j'attends de vous, ce sera par tout ce qui pourra dépendre de

moi, que je vous marquerai combien je ferai fenfible aux preuves que, dans cette occâfion, vous m'aurez données de votre amitié.



LETTRE XCI.

ALCIBIADE A THRAZIBULE.

VOus vous ferez une idée bien différente de la liberté que je parois laisser à Némée sur un point fort délicat, & cesserez en même tems de me croire sur elle un pouvoir si absolu, quand vous sçaurez qu'elle ne s'est engagée avec moi, que sous la condition expresse que je la laisserois satisfaire toutes ses fantaisies, de quelque nature qu'elle pûssent être. Traité singulier, sans doute, & dont je crois, moi-même, qu'on trouveroit peu d'exemple; mais qui, malgré cela n'en éxiste pas moins entre elle, & moi. Adymante, Axiochus, Théramene, &, peut-être, encore quelques autres de mes amis, ayant sçu lui paroître aimables, elle en a agi avec eux, en

conséquence du droit que notre convention lui donnoit d'être infidelle ; sans que je pûsse m'en plaindre. Moins j'ai eu le pouvoir de l'en empêcher, moins je puis aussi lui prescrire ce que vous auriez besoin que j'en exigeâsse. C'est donc uniquement de vous & d'elle, mon cher Thrazybule, que la chôse dépend ; & vous ne m'en paroissez que plus heureux. Il sera tout à la fois, & plus flatteur pour elle, de vous voir chercher à lui plaire, & plus agréable pour vous de ne la devoir qu'à elle-même, que de ne l'obtenir que par une sorte de violence. Les plaisirs ont toûjours besoin d'un peu d'amour, ou, du moins, de l'opinion qu'on en inspire, & que, soi même on en sent. Je doute, de plus, quelque rigide que soit votre philosophie à cet égard, que vous ne voulûssiez pas en de certaines circonstances, voir à Némée un peu de goût pour vous ; &

qu'en ne faisant que m'obéïr, elle ne vous laissât point encore plus à desirer qu'elle ne vous accorderoit. On peut n'avoir pas le cœur délicat; mais l'amour-propre l'est toûjours: & vous ne pourriez pas blesser la vanité de Némée, sans qu'elle le rendît crüellement à la vôtre. Travaillez donc à lui plaire, puisqu'elle vous plaît. Ce que je puis, & que je vous promets, c'est de n'apporter aucun obstacle à vos desseins, & de ne paroître même pas m'en appercevoir. Je manquerois à l'amitié, de ne point faire pour vous, dans cette occâsion, tout ce qui est en mon pouvoir; &, de votre côté, vous ne la blesseriez pas moins, si vous éxigiez de moi, plus que ce qui m'est possible. Si, (comme vous avez crû le remarquer, & sans doute, avec d'autant plus de justesse que Némée ne vous inspirant rien, vous avez moins dû vous tromper à ses dispôsitions) Némée a eu des

projets sur vous, il vous sera d'autant moins difficile de l'y ramener, qu'une fantaisie de ce genre, quand elle n'a pas été satisfaite, est à ce que j'ai oui dire, toûjours tout près de renaître. Ce sera donc le plus aisément du monde, que vous triompherez d'elle, pourvû, toutes-fois, qu'elle ne se soit pas apperçûe & que vous avez pénétré ses intentions, & qu'en même-tems vous avez dédaigné d'y répondre : car, dans la supposition qu'elle auroit à vous le reprocher, son amour-propre lui imposant de toute nécessité, la loi de vous en punir, il seroit, pour ne pas dire plus, très-douteux qu'elle se déterminât à faire votre bonheur. Les femmes ont, en effet, tant de peine à pardonner l'indifférence, souvent même où elle ne les blesse point, qu'il est assez simple qu'elles n'oublient pas qu'elles n'ont trouvé que le mépris où elles desiroient

de trouver l'amour. Je crains, à vous parler naturellement, que la philoſophie un peu ſévére dont vous faites profeſſion ; votre caractére, plus auſtére encore ; le repouſſement que l'un & l'autre vous ont toûjours donné pour les perſonnes de l'eſpéce de Némée ; la certitude même que vous aviez qu'elle ne vous rendroit jamais plus ſenſible, ne vous ayent fait trouver trop de goût à l'humilier. Peut-être auſſi, le plaiſir de vous voir rendre à ſes charmes, un hommage qu'elle ne devoit plus eſpérer de vous, l'emportera-t'il dans ſon cœur ſur l'envie de ſe venger d'une réſiſtance dont votre ſoumiſſion actüelle eſt faite pour éffacer le crime à ſes yeux. Comme, cependant, nous ne pouvons nous répondre que ce ſoit de cette façon qu'elle enviſage les chôſes ; & qu'un philoſophe eſt, par état, toûjours un peu vain, je crois que, pour ne pas vous commettre trop en

cette occâſion, vous devez, & vous borner à lui laiſſer preſſentir ſeulement qu'il ne ſeroit pas impoſſible qu'elle vous touchât, & lui cacher avec ſoin qu'à cet égard il ne lui reſte plus rien à deſirer. L'amour-propre ſatisfait ne raiſonne pas à beaucoup près comme l'amour-propre qui a à ſe ſatisfaire : en ſuppôſant même qu'elle s'intéreſſât autant par goût que par vanité, à ce qui peut ſe pâſſer dans votre cœur, je doute qu'il ne fût pas fort dangereux pour le ſuccèz de vos prétentions, d'affoiblir en elle, un mouvement qui ne peut donner à l'autre, qu'une plus grande activité. Je ſuis deſeſpéré de ne pouvoir vous offrir que des conſeils ; mais, au moins, ceux que je vous donne, ſont-ils fort bons. S'ils vous paroiſſent auſſi ſenſés qu'à moi, vous viendrez ce ſoir à ma maiſon du Pirée, les mettre en pratique. J'y donne à ſoûper à Némée ;

& s'il arrive contre mon eſpérance, que vous ayez à vous plaindre d'elle, du moins tout ce que je ferai pour le ſuccèz de vos deſirs, vous donnera-t'il ſujet de vous loüer beaucoup de moi.



LETTRE XCII.

ALCIBIADE A NÉMÉE.

LE terrible Thrazybule vient enfin apporter à vos charmes, le tribut que, seul dans Athênes il leur avoit refusé, & qu'il y avoit si peu d'apparence qu'il leur rendît jamais. Moins vous deviez prétendre à cette conquête, plus vous devez en être flattée. Je ne sçais, toutesfois, si vous serez absolument contente de la façon dont il vous rend cet hommage. Il m'a paru qu'on ne pouvoit ni plus fiérement s'avoüer vaincu, ni dans un si grand malheur conserver plus de dignité: & ce sera, peut-être, cette dignité qui vous blessera; car enfin, & vous ne l'ignorez pas, chacun a la sienne. Il est vrai qu'il consent à être amoureux; mais, comme si ces deux chôses pouvoient

voient s'accorder, il n'en veut pas plus cesser d'être philosophe. Ce sont toutes ces restrictions que je crains qui ne vous conviennent point, parce qu'en effet, on ne sçauroit nier qu'elles ne diminüent considérablement de votre triomphe. Pâssez les lui, pourtant : il est, je puis vous en répondre, non-seulement plus amoureux qu'il ne dit, mais bien plus qu'il ne croit l'être. C'est, selon toute apparence, ce que le ton avantageux qu'il prend, ne vous dérobera pas plus qu'il ne me l'a caché à moi-même. Vous devez, au reste, le lui pardonner. Il n'est pas encore obligé de sçavoir que vous finissez toûjours par prendre sur le cœur, l'empire que l'on ne vouloit vous accorder que sur les sens. Je ne serois pas fâché, je l'avoüe, de voir cet homme dur & superbe, qui a toûjours si bien sçu commander aux siens ; cet aigre, ce farouche censeur des foiblesses d'autrui,

éprouver toute la difficulté de ce qu'il se propose ; si je ne devois encore plus l'être que—Je vous envoye sa lettre : vous jugerez mieux de ses intentions en la lisant, que par tout ce que je pourrois vous en dire. J'y joins aussi la réponse que j'y fais, afin que vous ne puissiez seulement pas soupçonner que je veuille en cette occurence, vous contraindre en aucune façon. Vous trouverez, sans doute, que je ne m'y pique pas avec lui, d'une bien grande franchise, ni sur mes sentiments pour vous, ni même sur nos arrangements particuliers ; mais vous devez sçavoir que je ne lui en dois pas plus que je n'en employe. J'aurois, peut-être quelques excuses à vous faire sur le ton dont je lui parle de vous, si vous ne sçaviez pas combien en lui avoüant toute l'étenduë de ma foiblesse, j'aurois perdu à ses yeux. Il me prie avec beaucoup d'instances, comme vous verrez, de lui

rendre quelques services auprès de vous ; & ses priéres m'embarassent. Ce n'est pas que son état ne me touche sensiblement ; mais, toute vive qu'est la pitié qu'il m'inspire, je suis si loin de vous imposer des loix, que je ne veux même pas que vous vous rappelliez que, de tous les hommes, Thrazybule est celui qui intérieurement me hait le plus, & à qui, de la même manière, je le rends le mieux. Vous offrir cette considération, & vous prier de peser dessus, ne seroit vous laisser libre qu'illusoirement. Si je suis aussi persuadé que lui-même, que vous avez autrefois eu le desir de le soumettre, en revanche je hésite moins à croire que ce desir n'ait été en vous, plus l'ouvrage de la vanité, que l'effet du penchant. J'ignore si vous êtes toûjours à son égard dans les mêmes dispôsitions ; mais, en suppôsant que vous ne les ayez point perdües, & que je ne me

trompe point ſur ce qui vous les avoit données, il faut convenir qu'il ſe conduit bien mal. En vous apprenant ſa victoire, (car a-t'il pû ſe flatter que je vous la cachâſſe ?) que vous laiſſe-t'il à deſirer ? Ce qui me conſole de mon indiſcretion, c'eſt que je n'aurois pas, ainſi qu'il le voudroit, pû vous impôſer la loi de le rendre non heureux, mais ſimplement tranquile, ſans vous apprendre en même-tems combien vous inquiétez ſa philoſophie. Mon premier mouvement a été de lui répondre qu'en ce moment je ne pouvois rien pour lui, parce que je venois de vous promettre à *Hyperbolus* * ; mais, tout bien conſidéré, j'ai crû ne lui devoir pas faire une injure que les dehors d'amitié que nous conſervons l'un avec l'autre, auroient rendüe fort dé-

* C'étoit l'homme d'Athènes le plus haï, & le plus mépriſé.

placée. En m'excusant auprès de Thrazibule de vous instruire de ses prétentions, je ne vous laisse pas moins la liberté de paroître les ignorer, qu'à lui-même, le plaisir de vous les apprendre. Si par hazard il prenoit, ce soir, assez sur ce qu'il se doit, pour ne plus emprunter ma voix, je vous prie, soit que vous vous prêtiez à ses vües, soit que vous vous y refusiez, de vous conduire avec lui, de façon à ne lui pas laisser soupçonner que je vous les aye decelées; & en cas que la curiosité vous tînt lieu du goût qu'à mon sens, il ne se peut pas qu'il vous inspire, de vouloir bien, si, pourtant, ce n'est point éxiger de vous, un trop grand sacrifice, suspendre la vôtre pour ce soir.



LETTRE XCIII.

NEMÉE A ALCIBIADE.

EH bien! il a raison, pourtant, ce terrible Thrazybule? il est de toute vérité que, précisément dans le tems dont il parle, j'ai cherché à le rendre sensible. Je ne nie point que je n'aye eu cette fantaisie; mais je regarde en même-tems comme la chose du monde la plus inutile, de m'étendre sur ce qui me la donna. Moins elle avoit, & même pouvoit avoir sa source dans le goût, plus il est facile d'y reconnoître l'ouvrage de la vanité compromise. Je voulois le punir de l'insolence, & de la multiplicité de ses mépris; & crûs ne pouvoir mieux y parvenir qu'en lui inspirant pour moi, ce même sentiment que, disoit-il, il ne comprenoit pas que je pusse faire naître.

S'il n'eût été que philosophe, cette victoire ne m'auroit pas tentée; mais il étoit tout simple que je me proposasse de la remporter sur un orgueilleux qui sembloit avoir pris à tâche de m'humilier. Peu content de m'opposer la plus invincible résistance, il ne m'épargna aucun des degoûts qui accompagnent nécessairement un projet tel que le mien lorsqu'il n'est pas suivi du succès, qu'il est apperçu, & qu'il a pour objet un homme du caractère de celui que j'avois en vüe. Puisque vous sçavez ce qui me conduisoit, je n'ai pas besoin de vous dire que le desir de le soumettre n'entrainoit point du tout le besoin de le rendre heureux. C'étoit enfin une vengeance que je voulois prendre ici non une expérience que j'eusse envie de faire. Vous pouvez aisément inférer de là, combien auroient été gratuits, les soûpirs que je lui auroit fait pousser. A présent

que je joüis de la satisfaction (d'autant plus douce pour moi, que je la dois moins à mes efforts.) de le voir amoureux, il ne se peut pas qu'il m'inspire d'autre desir que de lui rendre sans ménagement, tous les mépris dont il a crû devoir m'accâbler. Je m'étonne, même, que, vous qui devriez si bien me connoître, vous ne sentiez point que je ne pourrois pas le traiter avec toute l'humanité que, sans me la suppôser absolument, vous paroissez, cependant, craindre de ma part, sans que le seul plaisir que je puisse trouver dans cette avanture, ne fût perdu pour moi. *De la* curiosité, où la gloire est si crüellement outragée! Ah! grands Dieux! vous vous êtes bien peu rappellé ma fierté, lorsque, pour me détourner de répondre à ses vœux, vous avez crû si nécessaire de ne me cacher aucune des modificâtions qu'il apporte à sa foiblesse; à quel point, en-

fin, tout vaincu qu'il s'avoüe, il me brave encore. Vous voudrez bien, d'ailleurs, que je ne croye pas que, rendre Thrazybule heureux, fût le punir. Il ne me faudroit, peut-être, pour ne le point penser, que la peur que vous en avez : mais vous ne pouvez pas ignorer combien, d'ailleurs, il m'est peu permis d'avoir de moi-même, une si modeste opinion. Je n'aurai pas, à ce que j'imagine du moins, besoin d'une finesse bien grande pour me conduire dans cette occasion, comme vous desirez que je le fasse. Il est amoureux ; je suis indifférente ; il n'y a pas d'apparence que l'imprudence soit de mon côté. Encore une fois, je ne vous commettrai point avec lui ; & n'en sçaurai pas moins joüir, & abuser même de ma victoire. Il faudra, sans doute, que je prenne un peu sur ma sincérité naturelle pour l'amener à me faire l'aveu de sa foiblesse ; mais, en pareille circonstance, la plus vraie de

toutes les femmes se permettroit, peut-être, un peu de fausseté. Il est si flatteur pour moi, de voir réduit à tant d'abaissement cet odieux philosophe, que je ne sçais si le bonheur de vous voir m'aimer comme je le desire encore quelquefois, pourroit me toucher davantage. Je vous laisse à présent à juger lequel de vous, ou de lui, a le plus à craindre de moi. Je me rendrai de bonne heure au Pirée : tâchez, je vous prie, qu'il en fasse autant. Je vais me mettre au bain ; & après orner mes charmes de tout ce qui peut les rendre plus touchants, car jamais je ne me suis senti une si forte envie de plaire. Si vous avez peur de tout cela, vous ne méritez pas que je vous dise au profit de qui je veux faire tourner toutes les peines que je vais prendre.

LETTRE XCIV.

ALCIBIADE A THEOPHANIE.

Si vous vous en étiez tenue à vous faire honneur du peu de succès des soins que je vous ai rendus, ma vanité qui, à vous voir penser que vous donniez en les rejettant, une preuve éclatante de votre vertu, gâgnoit presqu'autant que si je vous eusse soumise, vous auroit aisément pardonné l'affront que vous lui faisiez essuyer. Je me serois dit que, comme toute aimable que vous êtes, vous deviez encore moins à vos agrémens qu'à la haute réputation de sagesse que vous aviez sçu vous faire, l'idée que j'avois eue de vous attaquer, il étoit tout simple qu'à votre tour, vous eussiez crû ne pouvoir mieux y mettre le sceau, qu'en vous refusant à mes desirs. L'au-

rois, en effet, été d'autant moins surpris que vous vous fussiez proposé cette gloire, qu'il auroit été plus vrai que soit à Athênes, soit ailleurs, vous auriez été la seule qui ne se fût pas honorée d'en être l'objet, & que je n'y eusse point trouvée sensible. Instruite, d'ailleurs, par l'exemple de toutes celles qui vous avoient précédée, à quelque point que vous pûssiez compter sur vos charmes, vous ne pouviez que difficilement vous flatter que je vous fisse un sort bien différent du leur : peut-être, aussi, ne vous ai-je pas assez bien caché que je cherchois moins auprès de vous, le plaisir de vous voir vaincüe, que l'honneur de triompher d'une femme que l'on croyoit invincible. Moins vous m'aurez supposé d'amour, plus vous avez dû craindre mon indiscrétion ; & dans votre plan, vous même m'auriez aimé, qu'avec cette crainte, vous n'en auriez pas plus voulu

faire mon bonheur. Enfin, tout, dans une affaire qui n'en étoit entre nous deux qu'une de pure vanité, vous donnoit néceſſairement ſur moi le plus grand avantage. Vous, moins célèbre encore par vos charmes, que par l'apparente auſtérité de vos mœurs : moi, non moins fameux par la continüité de mes ſuccèz, que vous ne l'étiez par l'opinion qu'on avoit de votre vertu, nous donnions forcément au Public le ſpectacle d'un combat qui devoit d'autant plus fixer ſon attention, que chacun de nous avoit plus d'intérêt à n'y pas ſuccomber. J'avois ſi bien ſenti qu'en vous pourſuivant avec le fracas que je mets toûjours dans ces ſortes de chôſes, je vous forçois à être crüelle, que ce n'avoit été qu'avec le myſtère le plus profond que je vous avois annoncé mes projets ſur votre cœur : mais, ſoit que vous crûſſiez que vos dédains pour moi ne pouvoient

avoir trop de publicité ; & que, dans cette idée, vous ébruitassiez mes desseins : soit que l'attention que j'inspire ne me permette, même point quand je le voudrois, d'en former d'obscurs ; à peine les miens vous furent ils connus que personne dans Athênes ne les ignora. Je n'appris donc pas plutôt qu'ils étoient l'histoire du jour, que je commençai à craindre pour leur réüssite ; & qu'en conséquence, pouvant les nier encore, je pensai les abandonner. C'étoit (& l'événement ne me l'a prouvé que trop.) le parti le plus sensé que je pûsse prendre. J'avois, cependant, vû tant de femmes débuter avec moi aussi fastüeusement que vous ; & finir comme je le desirois ! J'étois si accoûtumé à triompher de ces préjugés qu'elles appellent des principes, de leurs devoirs, de leurs peurs mêmes, qu'il ne se pouvoit pas que la dignité que vous mettiez dans cette affaire, m'in-

posât à un certain point. J'ai, de plus, le malheur de croire fort difficilement à la vertu. Quelque idée que par l'excès & l'éclat de vos rigueurs, vous cherchâssiez à me donner de la vôtre, je m'obstinai toûjours à ne la prendre que pour de l'orgueil; & je sçavois trop combien aisément on le subjugue, pour que vous me parûssiez aussi invincible qu'il vous plaisoit de l'afficher. L'événement a, je l'avoüe, trompé mon attente: & je conviens encore que, dans vos maximes, cela devoit être, comme il devoit être aussi dans les miennes de ne vous en pas priser beaucoup davantage. Quelque haine que, dans cette occâsion, vous eûssiez montré pour l'amour, pour être convaincu que vous le craigniez bien moins que l'amant qui s'offroit, je n'avois pas besoin du choix obscur que vous venez de faire, & que vous me reprochez avec autant d'amertume que d'injustice,

d'avoir rendu aussi public que vous désiriez qu'il fût secret. Je n'en crois pas plus, cependant, vous devoir des excuses, & d'avoir observé votre conduite, & de n'avoir point gardé pour moi seul ce que mes soins m'en avoient appris. Je n'aurois, assurément, pas été capable, ou de tant d'attention sur ce que vous pouviez faire, ou de l'indiscretion de le divulguer, si, par l'insultante hauteur dont vous avez rejetté mes vœux, & par les piquantes railleries dont vous avez honoré ma deffaite, vous ne m'eûssiez point rendu la vengeance nécessaire. En me donnant le ridicule de vous avoir si vainement attaquée, vous faisiez tant contre moi, & en doutiez si peu que je ne puis qu'être surpris que vous ayez crû devoir ajoûter quelque chôse à mon humiliâtion. Plus vous me croyiez d'amour-propre, plus vous auriez dû me ménager, & ne me pas faire une nécessité

de

de publier par-tout que cette même Théophanie qui s'étoit fait une si grande réputation de vertu que Sparte même nous l'envioit ; & qui, pour la couronner, avoit rejetté avec tant de mépris les soins d'Alcibiade, n'a pas honte de se livrer aux desirs du plus vil des Sacrificateurs qu'Athênes renferme dans son sein.



LETTRE XCV.

LE MEME A CALLICRATE.

ADYMANTE, hier, me donna à ſouper avec cette *Pſannis*, ſi fameuſe dans toute la Gréce; & qui, après en avoir épuiſé les hommages, enfin, a daigné venir eſſayer ſes charmes ſur nous. Je ne ſçais quels en feront les ſuccès dans Athênes; mais, ſi j'en juge par l'impreſſion que, même avec le deſir le plus marqué de me ſoumettre, elle a faite ſur moi, je doute qu'elle ait à s'en vanter. C'eſt, en effet, une dignité ſi inſolente, & en même-tems ſi gauche! elle a dans la tête, tant de notes, & ſi peu d'idées! avec la prétention à l'élégance, un jargon ſi ignoble, & ſi rebutant! une fauſſeté ſi maladroite! un ſi ridicule mélange de la décence que, ſans

sçavoir pourquoi, elle croit devoir se commander, avec les habitudes de son état, & ses vices naturels, qu'il me seroit impossible de vous exprimer tout ce que sa présence m'a fait souffrir ! Jugez, mon cher Callicrate, si c'est dans un instant de dégoût si vif, & si bien fondé pour les Courtisannes, que je puis me résoudre à voir celle que vous me proposez ? Vous dirai-je plus ? en sortant de ce soûper que, malgré toutes les priéres d'Adymante, l'extrême ennui dont j'y étois accablé, m'a fait quitter de très-bonne heure, je n'ai pû m'empêcher de faire de sérieuses réflexions sur le caprice qui nous porte à préférer si constamment les Courtisannes aux femmes : préférence que celles-ci, avec tout ce qu'elles mettent dans la société, semblent avoir pris à tâche de rendre de jour en jour, plus injuste de notre part ; & à laquelle, d'ailleurs, je crains bien que ce ne soit pas

elles qui perdent le plus. Je me crois, même, d'autant plus obligé personnellement de les rétablir dans leurs premiers droits, que j'ai plus influé sur la révolution qui s'est faite dans leurs mœurs. Ce n'est pas, dans le fond, que je croye que le sacrifice qu'elles nous ont fait, ait dû leur être bien pénible : mais, du moins, elles ont déposé en notre faveur, un masque qui leur assuroit de la considération ; &, ne les en avoir point payées par le bonheur de nous plaire, est une chose qui me semble crier vengeance contre nous. Si, cependant, cette Courtisanne avoit autant de fraicheur, & d'aussi beaux yeux que vous me le dites !



LETTRE XCVI.

LEOSTHENES A ALCIBIADE.

ANDROCLÈS, ainsi que vous l'en aviez chargé, m'a dit, mon cher Alcibiade, que plus affermi que jamais dans le dessein de me rendre à ma patrie, vous alliez tout tenter auprès du Peuple pour m'y faire rappeller. Je sens aussi vivement qu'il est possible, tout ce que dans cette occurrence, je dois à votre amitié; & je vous conjure de croire que, de tout ce que mon malheur m'a ravi, vous êtes actuellement ce que je regrette le plus, &, peut-être même, tout ce que je regrette. Permettez, cependant, qu'en vous rendant grâces des favorables dispositions où vous êtes pour moi, je vous prie de ne point faire, pour me rétablir dans des honneurs que je ne desire plus,

des démarches que ma façon de penser ne pourroit que rendre inutiles. Ne croyez pas que le caprice, ou l'humeur m'ayent dicté la résolution où je suis de pâsser le reste de ma vie dans ce même exil dont vous m'avez vû desespéré. Je l'étois encore lorsque vous m'écrivites que vous vouliez travailler à mon rappel, & que je vous pressai vivement de tenter tout pour me le procurer. Je croyois alors perdre trop de chôses à mon bannissement pour ne pas m'attacher avec transport à l'espoir que vous me donniez de les retrouver un jour: mais, soit que ces biens dont la perte me faisoit verser tant de larmes, soyent au nombre de ces chôses dont notre imaginâtion seule nous fait une nécessité; soit que l'habitude d'en être privé, me les ait rendus moins chers, il me seroit impossible de vous dire avec quelle indifférence je les regarde aujourd'hui. Ces desirs de ven-

geance que je ne pouvois satisfaire qu'en retournant à Athênes ; l'envie de m'y montrer dans mon premier éclat, devant des ennemis qu'il m'auroit été doux d'humilier ; cette perfide maîtresse qui m'avoit si lâchement trahi ; enfin les mouvements les plus crüels que puissent inspirer l'orgueil, & le sentiment blessés au dernier point, tyrannisoient mon âme, & y répandoient toute leur horreur. Je n'étois pas assez heureux pour n'estimer que ce qu'ils valent, ces faux biens dont le desir de les posséder, la joüissance même, la crainte de les perdre, tout ce qu'il en coûte pour les conserver, mêlent à la vie, tant de trouble, & d'amertume. Né dans une République inquiéte ; nourri dans les armes, & dans le futile, mais impôsant traçâs des affaires ; tout à la fois Orateur, Capitaine, Homme d'Etat, il ne se pouvoit pas, en effet, qu'en perdant la considérâtion que

je m'étois acquise, & l'espérance si chimérique peut-être, mais toujours si douce pour un ambitieux, de la voir augmenter, je crûsse ne perdre que ce qui faisoit le malheur de mes jours. Dans la position où j'étois, on se fait du bonheur; vous le sçavez, une idée si fausse! on est si accoutumé à le chercher, non-seulement où il n'est point, mais où il ne sçauroit être, qu'il n'est pas bien étonnant que je n'aye point vû d'abord, que tout ce que j'avois à regretter, étoit de m'y être trompé si long-tems. L'habitude enfin, (car je n'ôse faire honneur de rien, à mes réflexions.) m'a accoutumé à mon état. Je me suis reproché une sensibilité qui ne pouvoit que deshonorer mon âme; mais ma raison ne me fournissoit point d'armes contre cet amour malheureux qui sembloit prendre plus de violence à mesure que le vil objet qui l'avoit fait naître, s'en montroit

plus indigne. Le tems, enfin, qui ne triomphe pas moins de nos sentiments que de nous-mêmes, aidé de quelques leçons du sage Socrate que je ne me rappellai avec succèz que quand ma passion se fut affoiblie, le tems a achevé cette guérison que deux années de tourments m'avoient fait croire impossible. Eh! pouvez-vous imaginer, vous qui me connoissez si bien, qu'il ait laissé subsister dans mon cœur, la haine & l'ambition; lorsqu'il a pû y éteindre l'amour! Laissez donc vos Concitoyens s'applaudir de l'injustice qu'ils m'ont faite, & ne les tourmentez point pour leur arracher une grâce dont j'aurois tant de sujet de ne vouloir pas profiter. J'aime à croire que je suis devenu philosophe; & ne veux pas risquer de perdre avec l'opinion que j'ai de moi-même, & qui m'honore, ce bien trop peu connu des hommes, &, cependant, le bien le

plus précieux que les Dieux leur ayent accordé, le repos. Peut-être y auroit-il à moi, plus de sagesse à ne m'en croire qu'après m'être éprouvé sur les objets qui, par le plus ou le moins d'empire qu'ils prendroient sur mon âme, pourroient ou m'apprendre à me deffier des progrès de la mienne, ou m'en assurer; mais l'idée qu'à cet égard j'ai de moi-même, ne nuit à personne; & l'épreuve que je pourrois faire de ma vertu, si elle ne me réüssissoit point; pourroit être funeste à bien des gens. Daignez donc, mon cher Alcibiade, me laisser dans une retraite où les Dieux semblent m'avoir conduit pour le bonheur du reste de ma vie. La maison que j'habite, est à une assez grande distance de la Ville pour que je ne sois incommodé ni du tumulte qui y regne, ni des importuns qu'elle renferme. Mes yeux s'y promènent, d'un côté sur le Port de Rhodes; & sur la Mer; de l'autre, sur

des Campagnes fertiles où les Palais, & les Cabanes confusément entassés, me présentent tout à la fois l'image de la plus profonde misére, & de la plus fastüeuse opulence. Je songe quelquefois, en considérant ces différens monuments de l'orgueil ou de la sûreté, combien ceux qui ont élevé les derniers, & qui les contemplent avec tant de complaisance, auroient plus de raison de s'applaudir d'eux-mêmes si ces humbles toicts qu'ils ont si près d'eux, qui couvrent tant de misérables, & sur lesquels ils ne daignent pas abaisser leurs regards superbes, n'étoient habités que par des gens devenus heureux par leurs bienfaits; & il me semble que je ne leur fais jamais ce reproche, sans m'en sentir plus excité à remplir les devoirs que l'humanité me prescrit. Des jardins plus agréables que vastes, & que je cultive moi-même, me sauvent de l'ennui nécessaire-

ment attaché à une trop grande oisiveté. Je joins aux travaux de l'agriculture, l'étude des sciences, plus souvent encore, l'étude de moi-même. Cette dernière, à la vérité, ne m'offre pas autant que je le voudrois, des points de vüe bien flatteurs pour mon amour-propre ; mais la vertu profite toûjours de ce qu'on retranche à la vanité ; & je ne puis apprendre que je suis moins estimable que je ne pensois, sans chercher à le devenir davantage. Il m'en couteroit plus encore aujourd'hui, sans doute, pour quitter les douceurs de la solitude, qu'il ne m'en a couté pour imaginer qu'elle en eût, & que le repos fût préférable à la considération. Tout ce que je vous demande donc, & la seule chôse, en effet, qui me soit nécessaire, c'est de ne me pas laisser toûjours apprendre par votre renommée que vous éxistez, & de vous rappeller quelquefois le souvenir d'un

homme qui vous eſt attaché au-delà de toute expreſſion.



LETTRE XCVII.

ALCIBIADE A DIODOTE.

De quelque succèz que joüisse le livre de votre ami Cléophon, je doute, mon cher Diodote, que, du moins, devant les gens qui sçavent penser, il ne fasse encore plus d'honneur à son cœur qu'à son esprit. J'ai tremblé, je l'avoüe, lorsque j'ai appris qu'il écrivoit la vie de Périclès. Il étoit tout simple, en effet, que, connoissant comme je faisois, la force & la constance de l'inimitié qui régnoit entre eux, je craignîsse que Cléophon ne se chargeât de ce soin que pour mieux satisfaire sa vengeance; & que, dans cette histoire, Périclès, & la vérité ne fussent également sacrifiés. Je ne m'attendois, donc, qu'à y trouver un récit aussi long qu'éxagéré, soit de ses def-

fauts particuliers, soit des fautes qu'il a pû commettre pendant son administrâtion ; ses belles actions déguisées, ou affoiblies ; & ne pensois pas de la nature, assez bien croire pour qu'elle eût pû produire un homme assez maître de lui pour écrire la vie de son ennemi déclaré avec autant d'impartialité qu'il auroit écrit celle de Cécrops même. Que Cléophon me paroît grand! Qu'il est beau de triompher ainsi de celle de toutes les passions qui écarte le plus l'homme de ce qu'il doit, tant à la postérité, qu'à ses contemporains ; & que, pour le pouvoir, il faut avoir dans l'âme, de noblesse, & d'élévâtion ! Que j'ai, enfin, de grâces à rendre aux Dieux de m'avoir fait naître dans un siécle qui donne de pareils exemples de vertu ! Que mon amour pour la gloire, me fait envier à Cléophon celle dont il vient de se couvrir ; & qu'avec une occâsion si sûre de me vanger,

il me feroit doux de remporter fur moi-même une fi digne victoire! Que Périclès me femble heureux d'avoir trouvé de fi eftimables ennemis; & que, s'il fe peut qu'après nous, il refte quelque chôfe de nous-mêmes; ou que, du fein de l'immortalité, nous nous intéreffions encore à ce qui fe pâffe ici bas, fes mânes doivent roûgir de la haine qu'il eut pour Cléophon! Je puis, cependant, vous affurer que cette même haine, quelque vive qu'elle fût, ne l'aveugloit pas affez fur la vertu de fon adverfaire, pour que, non feulement il fût furpris des preuves qu'il en donne, mais qu'il ne les eût pas attendües de lui.

Une des chôfes qu'après ce que je viens de loüer, & trop foiblement encore à mon gré, j'aime le plus dans cet ouvrage, parce que je l'ai jufques à préfent, vainement cherchée dans tous les ouvrages de ce genre, c'eft que fon auteur

teur ait sçu n'y parler qu'autant qu'il le falloit, de ce qu'étoit Périclès dans la vie privée ; & d'avoir, avec autant de sagesse que de goût, supprimé tous les détails où le lecteur n'auroit pas pû trouver plus d'amusement que d'instruction. La plus grande partie des Biographes qui l'ont précédé, remplis pour leur Héros, du respect le plus imbécile, & le plus mal raisonné, ont, en effet, imaginé que ce seroit faire, tant à lui qu'à la Postérité, le plus irréparable de tous les torts, que de ne pas s'appesantir sur toutes ses actions, quelles qu'elles ayent été. D'après cet absurde systême, tout pour eux est, sans miséricorde, un dit notable, ou un fait important. D'autres, plus judicieux, sans doute, mais aussi desagréables par leur sécheresse, que les premiers sont fatiguants par leur püérile abondance, croyent qu'il n'y a de digne de survivre à celui de l'histoire de qui ils

se sont chargés, que ce qui a sauvé sa mémoire, de l'éternelle nuit des tems, & négligent trop de nous peindre l'homme. Chacune de ces deux façons d'écrire une Histoire de ce genre, me paroît également vicieuse : l'auteur de la vie de Miltiade, par exemple, éxact jusques au scrupule dans les minuties, a passé avec une extrême rapidité sur ce qu'il nous importoit le plus d'apprendre de ce grand homme, soit que n'ayant pas dans les idées, plus d'élévation, qu'il n'a de force dans le style, il n'ait pû peindre Miltiade que dans les petites chôses, soit qu'il n'ait pas eu assez de goût pour bien choisir les objets qu'il auroit dû présenter. Il nous dit quelles étoient les heures que Miltiade donnoit à son sommeil, & à ses repas; comment il marchoit; de quelle maniére il étoit ordinairement vêtu; mais, en revanche, il garde, sur ses vices, ses vertus, ses fautes, & ses talens, le plus pro-

fond silence. Quand ce seroit, enfin, à la Nourice de Miltiade que nous devrions cet ouvrage, il ne pourroit pas être rempli de faits plus minutiels que le sont presque tous les faits qui le compôsent.

Celui qui, depuis, nous a donné la vie de Thémistocle, craignant, sans doute, qu'on ne lui fît les mêmes reproches, a pris une route toute différente; selon moi, n'a pas mieux réüssi. Il a voulu être serré; & n'est que sec, & obscur. Si c'est, en effet, abuser du tems, & de la patience du lecteur, de l'accâbler de détails fastidieux par leur püérilité, ou onéreux par leur nombre, c'est, aussi, ne lui pas être assez utile que de ne lui montrer qu'à demi, l'objet qu'on se propose de lui faire connoître. L'auteur de la vie de Miltiade, ne nous a conservé de son Héros, que ce qui ne méritoit que le plus profond oubli; l'autre, ne nous a dit de Thémistocle, que ce que personne n'en

pouvoit ignorer, & dont cent autres se sont chargés d'instruire la postérité. La vie de ces gens obscurs qui ne nous offrent pour tous faits, que leur éxistence, & leur terme, n'est pas digne d'y pâsser; mais la vie d'un homme qui doit servir ou d'exemple, ou d'instruction, ne sçauroit être écrite avec trop de soin, &, si je l'ôse dire, de scrupule. S'il faut que le récit des grandes chôses qu'il a faites, & même des moyens par lesquels il les a opérées, éléve l'âme, & donne en même-tems le desir, & la possibilité de les imiter, il n'est pas moins nécessaire que la peinture de ses foiblesses, ou de ses vices, montre à quel point un Héros peut se dégrader, & combien les uns, & les autres lui ont ôté de sa gloire.

Quelque satisfait, cependant, que je sois de l'ouvrage de Cléophon, j'avoüe que je ne pense pas comme lui sur tous les points; & que, par exemple, je suis

bien éloigné de faire, ainsi que lui, un crime à Périclés, de n'avoir point deviné l'élévâtion de Cléon, quand, malgré toute la politique de Thucydide *, il sçut & pénétrer, & faire échoüer les projets de ce dernier. Raisonner ainsi, est, ce me semble, juger des chôses, moins par ce qu'elles sont en elles-mêmes (seule façon, cependant, de les juger bien.) que d'après l'événement : maniére de les voir, d'autant moins digne d'un Philosophe, qu'elle appartient plus à la multitude. Périclès, à mon sens, n'eut pas besoin d'autant de sagacité que Cléophon lui en trouve dans cette occâsion, pour deviner que Thucidide aspiroit à être à la tête des Athéniens, puisqu'avec la considérâtion, le crédit, & l'autorité que donnoient à celui-ci, sa naissance, ses richesses, & ses talents, il étoit morale-

* Le même de qui Alcibiade parle dans la Lettre 89.

ment impossible, que malgré tous les voiles dont il savoit couvrir son ambition, on ne lui supposât pas celle-là. Mais je ne crains point de dire qu'il eût fallu à Périclès, plus encore que le Démon de Socrate, pour imaginer qu'un homme, né dans l'état le plus abject, plus fait encore par lui-même que par sa naissance, pour y rester toujours; n'ayant, enfin, pour lui qu'une impudence qui ne devoit le tirer de l'obscurité que pour le rendre souverainement ridicule aux yeux d'un Peuple, fort capricieux, il est vrai, mais très-éclairé, parviendroit au Gouvernement. C'est, sans doute, un malheur qu'il ne l'ait pas fait; mais, peut-on raisonnablement lui en faire un crime? Un autre reproche que Cléophon fait à la mémoire de Périclès, & qui, plus spécieux, ne me paroît pas mieux fondé, c'est d'avoir employé à la décoration de la Ville, les contributions

des Alliés. Je conviens que si c'est uniquement d'après les régles de la morale, qu'il juge cette action, il est en droit de la trouver répréhensible, puisqu'il est vrai que, par-là, Périclès consacra à l'utilité d'Athênes en particulier, un argent qui ne devoit être employé qu'au soutien de la cause commune. Mais, si c'est du côté de la politique, que l'on envisage la chôse, on ne pourra que le loüer de s'être servi de sommes, depuis long-tems oisives dans notre trésor, pour rendre la plus superbe de toute la Gréce, une Ville qui, par sa puissance se soumettant, ou allarmant toutes les autres, n'offroit, cependant, aux yeux aucun monument digne de sa célébrité. Et ne pensez pas que ces Temples, ces Portiques, ces Statües, ces Tableaux dont, par-tout où le nom des Grecs a pénétré, l'on ne parle qu'avec admirâtion, & qu'en les voyant on trouve encore au-dessous de l'idée qu'on s'en

étoit faite, quelqu'éxagérée même qu'elle pût être, ne soient pour Athènes qu'une vaine décorâtion ? Je les ai vûs, ces mêmes monuments, inspirer pour le Peuple qui les a élevés, un respect qui ne nous a pas été aussi inutile que Cléophon paroît le penser. Peut-être même, est-ce encore moins à nos victoires qu'à ce dont il fait un crime à Périclès, que nous devons, & l'éclat dont nous brillons, & cette opinion de notre puissance qui nous a donné plus d'alliés, & de sujets que notre puissance même. *Mais*, me demandera-t'on sans doute, *que n'eût-on pas été en droit de reprocher à Périclès ; quels reproches lui-même n'eût-il pas été obligé de se faire, si, alors, Athènes eût eu une guerre à soûtenir ; & que, par la dissipation de son trésor, elle n'eût pû la faire avec la supériorité de finances que, sans cette même dissipation, elle auroit eüe sur ses ennemis ?* Je ne nie pas qu'au premier coup d'œil ;

cette objection ne parût sans réplique. Mais je crois qu'elle perdroit beaucoup de son poids aux yeux de ceux qui se rappelleroient qu'après cet épuisement prétendu des richesses de l'Etat, nous, & nos alliés fumes attaqués; que, grâces à la sage administration de ce grand homme, nous n'en soutinmes pas la guerre moins long-tems; & que, de plus, ce fut avec le plus grand des succès, que nous la fîmes.

Quelque respect que j'aye pour la mémoire de Périclès, & avec quelque ardeur que je voulusse la défendre, je n'entreprendrai pas de justifier l'emploi qu'après, il fit de ce même trésor, quand il assigna dessus une certaine rétribution à ceux des Citoyens qui se trouveroient au Théâtre, quand on y célébreroit des Jeux, comme si alors ils eussent fait une chose à laquelle la République gagnât; & qu'en conséquence elle dût les en re-

compenſer. Si, en encourageant par-là, le goût naturel qu'ils ont pour le frivole, & en leur rendant leur oiſiveté doublement chére, il ſe conduiſit pour ſes propres intérêts, en fort habile politique; il fut inconteſtablement dans cette circonſtance, un fort mauvais citoyen, puiſque, pour aſſurer à ſon adminiſtration plus de tranquilité, il aida à corrompre les mœurs. Je ſouſcris encore aux reproches que lui fait Cléophon, au ſujet de la ſituation où il a laiſſé ſa patrie, & qui eſt inconteſtablement ſon ouvrage. Il eſt sûr qu'il n'auroit pas dû forcer les Lacédémoniens à nous déclarer la guerre, ou qu'en les y contraignant, il auroit fallu qu'il l'eût ſoutenue avec plus de vigueur. Y a-t'il, en effet, rien de plus riſible que de voir tous les ans ceux-ci, & preſque à jour nommé, quitter gravement la Laconie, pour venir ravager nos terres, pendant qu'avec la même

régularité, nous allons dévaster les leurs? Ce n'est pas tout: chacun des deux Peuples ennemis, comme par une convention tacite entre eux, rapporte tranquilement, l'un dans l'Attique, l'autre dans la Laconie, ce qu'ils se sont respectivement enlevé: il semble même que, pour éviter l'occâsion de se le disputer, ils soient encore convenus de ne retourner chez eux que par des routes différentes. Il n'est donc pas moins vrai, tant pour moi, que pour les autres, que, soit comme Politique, soit comme Capitaine, Périclês ne se montra point dans cette guerre, tout à fait digne de sa rénommée; mais, que ce soit à l'affoiblissement de sa tête, & à cette sorte de timidité que la vieillesse fait quelquefois succéder au courage, que l'on doive attribüer les fautes qu'il y fit, c'est ce dont je ne sçaurois convenir, & ce que Cléophon lui-même ne croiroit pas s'il eût

été aussi à portée que moi, de voir de près ce grand homme; & que, comme moi, il eût pû être témoin de ses derniers moments. Quelle cause pourra-t'on, donc, leur assigner? Point d'autre que le même motif qui lui fit ordonner la rétribution dont j'ai parlé plus haut: c'est-à-dire, la crainte qu'il eut toujours de perdre sa place: crainte qui, malgré la philosophie dont il se paroit à cet égard, le tourmenta tout le tems de sa vie. Il n'ignoroit pas, même avant qu'il en eût fait l'expérience, combien, lorsque, surtout, nous ne sommes point occupés par de grands objets, notre inquiétude, & notre légèreté nous rendent dangereux pour nos Chefs. La guerre contre les Perses, nous étant devenue plus difficile, & moins lucrative; & ayant, par conséquent, passé de mode parmi nous, pour se garantir des coups que pouvoit lui porter notre oisiveté, l'unique ressource

qui s'offrit à lui, fut de forcer les Lacédémoniens à se déclarer contre nous. La paix ne pouvant convenir à ses vûes ; & de grandes entreprises de notre part ; soit qu'elles tournâssent ou non en notre faveur, devant nécessairement l'amener, toute son attention fut (comme, en effet, dans son systême, elle devoit l'être.) de n'en pas former qui, de façon, ou d'autre, pûssent être décisives. Il lui importoit plus de se rendre utile, que d'ajoûter à sa gloire ; & ce fut la seule raison qui lui fit remplir ses dernières campagnes par des expéditions auxquelles, s'il eût pû concilier les intérêts de sa Patrie, & son intérêt personnel, il ne se seroit, assurément, pas borné. Je me flatte, au reste, que vous ne me blamerez point de ne me livrer à aucune des réflexions que cette conduite de Périclès pourroit me fournir. Peut-être ne seroit-il pas impossible de l'excuser par le peu de reconnoissance

qu'ont les Athéniens, des sacrifices qu'on leur fait, & qui ne peut que porter ceux de leurs Concitoyens qu'ils mettent à leur tête, à préférer au bien public, leur utilité particuliére. Aristide, & Cimon, n'ont, à la vérité, ni pensé, ni agi de même. De quelque ingratitude que leurs services fûssent payés, ils n'en montrérent pour leur patrie, ni moins de zéle, ni moins de respect; mais, c'est, je l'avoüe, sans la comprendre, que j'admire leur vertu. Je craindrois même, qu'avec tant de sujets de me plaindre de mes Concitoyens, ce ne fût en pure perte qu'ils ne m'eûssent donné un si bel exemple. Il se peut aussi, que, dans leur tems, la corruption des mœurs étant infiniment moins grande qu'elle ne l'est aujourd'hui; & de-là, le mérite moins oublié, l'amour de la Patrie, quoiqu'il eût déjà beaucoup perdu de sa force, triomphât encore du ressenti-

timent, & même de la cupidité. Je suis depuis long-tems persuadé que beaucoup des vices, & des vertus des hommes, sont dûs, tant aux préjugés qu'aux éxemples qu'ils ont trouvés, soit dans le pays, soit dans le siécle qui les a vûs naître; &, ce qui fait qu'aujourd'hui les Lacédémoniens aiment l'argent avec tant de passion, est précisément ce qui est cause que, dans la derniére guerre qu'a faite Périclès, il a plus songé à ce qui lui étoit utile, qu'à ce qui pouvoit l'être à sa Patrie. Il y a deux siécles que, tout deffendu que l'or étoit à Sparte, il n'y en étoit pas plus desiré. Il y a autant de tems, peut-être, que, si nous étions intérieurement jaloux de la gloire de nos Chefs, du moins nous ne leur en faisions pas un crime. Périclès, venu àlors, n'auroit pas craint que, bien remplir sa place, eût été pour nous une raison de l'en priver; & par conséquent, on ne

peut que présumer qu'il s'en seroit mon-
tré plus digne.

Fin du Troisiéme Livre.

57188





